

Le Premier Pas

Volume 2 numéro 3 PRINTEMPS 2001 Une publication de la fondation autochtone de guérison www.ahf.ca

Gratuit



mythes & stéréotypes

Le mouvement de renouveau social et de guérison se répand avec une vigueur grandissante à travers les communautés autochtones canadiennes, restituant l'importance et la pertinence des traditions et des cultures autochtones qui avaient, depuis des générations, été l'objet de sarcasme, de mépris, de ressentiment et de malveillance de la part d'une culture dominante. L'élan positif de ce mouvement se poursuit dans l'espace de démolition des conceptions erronées et déformées de l'histoire, de l'identité, du potentiel et des réalités des peuples autochtones.

Ces nouvelles réactions sont positives non seulement pour les Peuples autochtones mais aussi pour les autres Canadiens. L'énergie consacrée à cultiver une fausse image des peuples autochtones et de leur vécu semble parfois impossible à endiguer. Cependant, comme un article récent du National Post sur les pensionnats le démontre, les Canadiens informés et les Autochtones considèrent ces attaques comme des opportunités qui leur permettent d'exposer la vérité et d'éduquer. Les réponses à cet article, de la part de l'Église Unie (www.uccan.org) et de l'AHF (www.ahf.ca) exemplifient la volonté de ne pas laisser les informations fallacieuses envenimer les relations entre les Autochtones et les autres Canadiens. Ce sont ces efforts communs et positifs qui mèneront, de manière plus directe et rapide, vers la guérison et la réconciliation.

Des fissures de plus en plus profondes et de plus en plus évidentes craquèlent la surface monumentale des mythes, des préjugés, des clichés, des stéréotypes qui depuis si longtemps maintiennent l'estime de soi d'innombrables

communautés autochtones sous leur poids écrasant. Le processus de guérison prend tout juste son essor, et il a fallu un grand nombre d'années pour arriver jusque là. Les abus du passé apparaissent maintenant à la pleine lumière du présent, et il est possible d'envisager que ces constructions sociales soient dans une décennie ou deux, reconnues comme une forme d'abus social.

La mission de *Le premier pas* est d'encourager et de célébrer les démarches courageuses entreprises vers la guérison et la réconciliation. Lorsque des gens, des communautés commencent à se rebeller et à démanteler les mythes négatifs disséminés contre eux, ceci est démarche importante qui doit être encouragée et célébrée. Bien que le défi soit de taille, c'est une «expérience libératrice». Les peuples autochtones ont leurs propres mythes, qui réfléchissent de manière positive leur identité et leur culture. Un mythe positif est comme une image sympathique reflétée un miroir de bonne qualité. Le temps est venu pour les peuples autochtones de s'offrir mutuellement l'occasion de contempler leur image dans ce bon miroir.

Il serait impossible, dans un seul numéro de *Le premier pas*, d'explorer ou d'e faire exploser le sujet, car il est vaste et complexe. Une centaine de numéros n'y suffirait certainement pas. Cependant, pour que leur psyché individuel et collectif puisse guérir, les peuples autochtones doivent tout d'abord comprendre la nature et l'origine des mythes négatifs à leur égard, savoir les débusquer et les démanteler. Ce balayage en profondeur est une composante essentielle de leur guérison.

Sommaire du Rapport des Assemblées régionales
VOIR PAGE 27

Ce numéro

Lettres

PAGE 2

**Message
du Président**

PAGE 5

**Pour honorer nos
larmes**

PAGE 6

Projets

PAGES 7

20 & 25

**Pensionnat
Beauval**

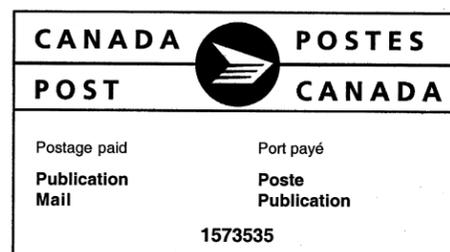
PAGE 18

**Le mouvement de
guérison
autochtone**

PAGE 23

**Stéréotypes
dans les médias**

PAGE 12



Le 21 février 2001

Aux Éditeurs

J'ai assisté à la Conférence des survivants des pensionnats qui a eu lieu à Edmonton du 23 au 25 février 2001. Je suis une personne Dene, née en 1938. J'ai fréquenté le pensionnat pour Indiens de Beauval de 1944 à 1954 (voir la photo).

Je suis la PREMIÈRE personne du nord du Saskatchewan qui est allé à l'école et qui a complété son éducation au niveau 12. J'ai reçu mon diplôme à l'école St. Paul à Lebret. Je suis allé ensuite au collège pour enseignants de 1958 à 1959 et j'ai enseigné à l'école St. Thomas, en Ontario (niveau 7), à l'école Sacré Cœur à Paris (niveaux 5 et 6) puis à Meadowlake, au Saskatchewan (niveaux 5 et 6).

De 1963 à 1966 j'ai enseigné (niveaux de 5 à 8) à Heron Bay, en Ontario. Je suis retourné à Heron Bay de 1969 à 1970. J'ai essayé de suivre des cours à l'université du Saskatchewan pendant mes années de boisson mais j'ai échoué en 1970-1971. En janvier 1972, je me suis retrouvé au Manitoba. J'ai enseigné (niveau 3) à l'école de Cross Lake. En 1973, j'ai travaillé en tant que Conseiller en Éducation pour les Affaires indiennes à Thompson.

De 1974 à 1979, j'ai fréquenté l'université du Manitoba, et j'y ai obtenu mon baccalauréat en Éducation. De 1979 à 1983, j'ai enseigné à l'école primaire de Norway House, au Manitoba, puis ai déménagé à la Réserve de Hollow Water à Wanipigow où j'ai résidé de 1983 à 1995.

C'est alors que j'ai pris ma retraite. La pire des choses que j'ai fait dans ma vie. En 1996 je suis retourné dans ma propre Réserve, la Première Nation d'English River à Patuanak, au Saskatchewan pour y enseigner les niveaux 8 et 9. J'y suis resté jusqu'en 1998.

Depuis le 8 août 1998 je travaille comme Directeur des services d'éducation pour le Conseil tribal de Meadow Lake. En octobre 2001, j'ai l'intention de me présenter aux élections pour devenir Chef de ma propre réserve, et je suis sûr à 99,9% que je serais élu.

J'ai vécu une vie intéressante, bien je que j'ai l'air «Indien» et non pas européen. J'ai 63 ans et je n'ai pas l'intention de ralentir. Le pensionnat de Beauval m'a motivé à réussir dans ce que je décide d'accomplir. j'ai abandonné l'alcool à deux heures de l'après-midi, samedi le 30 avril 1988. Je ne fume pas, et j'ai ma ceinture rouge et noire en Tae-Kwon Do acquise au Centre Juna Park Tae-Kwon Do à Winnipeg.

RALPH PAUL
Meadow Lake, Sk

La description du Pensionnat pour Indiens de Beauval de Ralph Paul figure à la page 18

Le 22 février 2001

Merci (Masi Cho)

TINA SANGRIS
Yellowknife, NWT

Chers éditeurs

Il me fait grand plaisir de vous remercier de me permettre de soumettre des articles sur les pensionnats et je suis très heureuse de pouvoir lire votre journal, *Le premier pas*, que j'ai découvert il y a environ deux semaines. Il contient des informations intéressantes et en même temps je me sens triste, en lisant tout ce qui est arrivé aux autochtones pendant qu'ils étaient dans les pensionnats. Je suis moi aussi, une survivante des pensionnats et c'est pour cela que je m'intéresse aux articles que vous avez publiés, pour que la société blanche puisse voir ce qui est arrivé dans le passé. Vous dites aux personnes blanches, aux gens des églises ce que les peuples autochtones ont enduré aux mains des églises. Ils ont peine à le croire; ils disent "notre église, nos prêtres, nos religieuses sont des personnes pieuses et elles sont incapables de commettre de telles atrocités contre un être humain en ce monde", comme si ce que nous racontons sont des mensonges (que pouvons-nous répondre).

La raison pour laquelle je vous envoie un message électronique c'est que je me demandais si vous pouviez m'envoyer deux des articles que vous avez mentionnés sur la dernière page du bulletin (Ressources sur les pensionnats). Les deux articles qui m'intéressent sont: 1) Burke S. Report: Residential School. Shingwauk report 1993. 2) Canadian

Conference of Catholic Bishops. Breach of trust, breach of faith: Child Sexual Abuse in the Church and society. Ottawa:Concacan, 1992. Thank you.

Sincèrement votre,
WANDA BAXTER

Cher éditeur

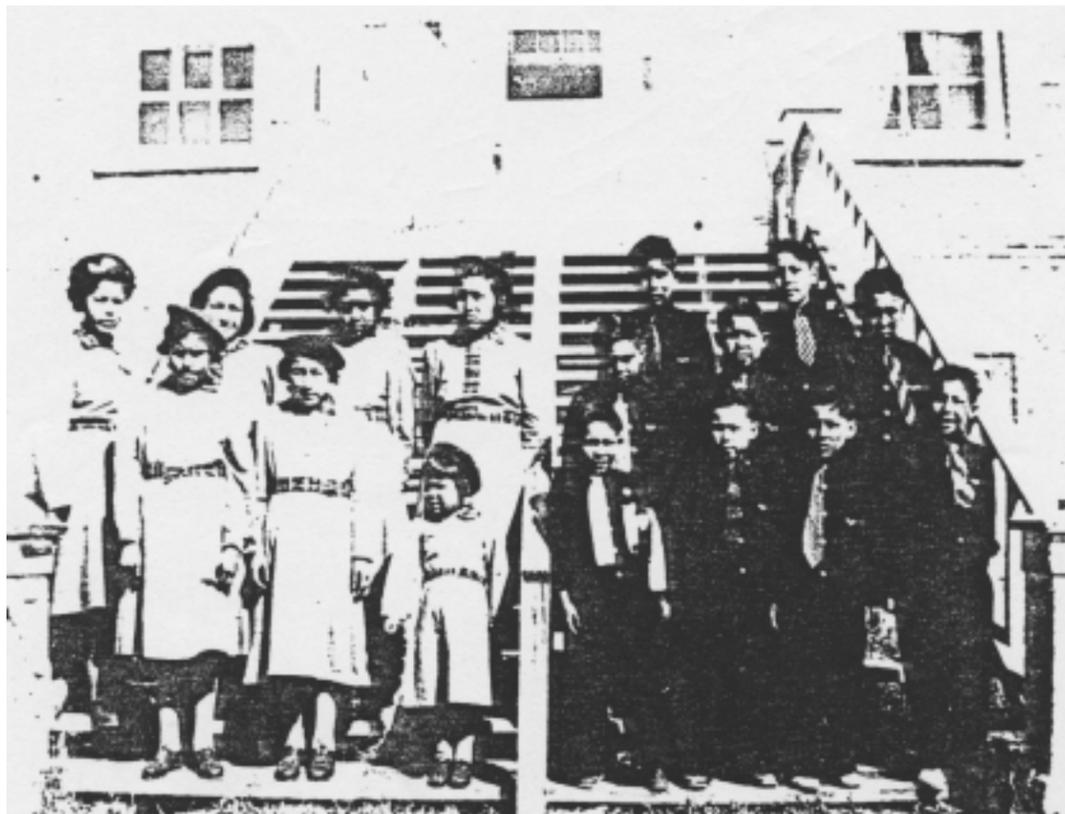
Nous avons lu votre bulletin, en particulier les histoires et commentaires que vous avez présentés au sujet de la guérison. Nous aimerions reconnaître et remercier tous ceux qui ont travaillé sur ces questions importantes. Il y a cinq ans, nous avons fondé un groupe dans notre communauté et cette initiative est maintenant devenue un camp de guérison. Nous avons reçu de l'aide et de l'appui de plusieurs organismes, sociétés et cultures. Nous aimerions faire connaître notre projet à toutes les communautés et leur dire que tout le monde peut travailler ensemble, participer et prospérer sur le chemin de la guérison et de l'unité. Le territoire Huron de Québec nous a donné un site Web et si vous voulez en savoir plus sur nous ou sur nos activités, vous pouvez nous rendre visite au www.publiccite.com/weniente.html. Nous aimerions aussi profiter de l'occasion pour inviter ceux qui sont sur le chemin de la guérison et qui veulent prendre part à nos activités: vous êtes les bienvenus. En 1990, après la crise, nous avons reçu l'appui d'un grand nombre de nations et

Chers éditeurs, *Le premier pas*

Je m'appelle Beverley Carter-Buffalo, Gestionnaire du projet Familles en santé (Healthy families) de la nation crie de Samson, à Hobbema, Alberta. C'est première fois que nous avons eu une copie de *Le premier pas* à notre bureau. J'ai beaucoup aimé votre journal et j'aimerais que vous m'ajoutiez à votre liste d'envoi. J'espère que vous pourrez le faire et je vous en remercie à l'avance.

Très sincèrement

BEVERLEY CARTER-BUFFALO BSW, RSW
Hobbema, AB



▲ Pensionnat pour Indiens de Beauval, 1947. Ralph Paul, âgé de 9 ans, est le deuxième garçon à partir de la gauche, au premier rang.

Le 27 février 2001

Cher Monsieur/Madame

Je travaille comme conseillère scolaire dans ma communauté et j'aimerais obtenir des informations qui m'aidera au niveau personnel et professionnel. J'ai eu une copie de *Le premier pas*, volume 2, numéro 2 au cours de la Conférence des survivants des pensionnats à Edmonton et j'aimerais beaucoup recevoir les numéros précédents.

Pourriez-vous m'inscrire sur votre liste d'envoi, pour que je puisse recevoir *Le premier pas* chez moi ?

Merci

FLORENCE LARGE
Saddle Lake, AB

Le 29 février 2001

J'aimerais recevoir *Le premier pas*. Est-ce que je dois juste vous donner mon adresse? J'aime beaucoup lire votre journal.

lettres

aujourd'hui nous marchons fermement sur le chemin de la guérison. Ceci est notre manière à nous de remercier ceux qui sont venus nous aider lorsque nous en avons besoin. Nous demandons à l'éditeur de *Le premier pas*: pensez-vous que notre camp vaut la peine d'être mentionné dans votre journal? Nous vous demandons de nous aider et de nous mentionner dans votre journal, afin que les autres sachent qui nous sommes. Je vous remercie à l'avance de votre appui.

Sincèrement votre
DONNA BONSPILLE
Kanehsatake, QB

Tansi (Bonjour)

Je m'appelle Karen McGilvery et je réside à Saddle Lake, en Alberta. J'ai trouvé votre site Web alors que je faisais une recherche pour un projet d'école. Je suis un programme de gestion et Leadership au Collège des Premières Nations de Blue Quills et mon projet devait montrer comment incorporer la guérison aux programmes des Conseils de bandes sur le leadership. J'ai trouvé que votre site Web était très intéressant et votre journal *Le premier pas*, encore plus. J'aimerais en savoir davantage: comment puis-je l'obtenir et comment en faire la publicité aux autres. C'est un bon journal et je sais qu'il serait utile à ma communauté et mon école et à moi aussi dans mon travail. Répondez-moi vite Hiy Hiy (Merci)

Vous trouverez d'autres lettres en page 4

UNE JOURNÉE TYPIQUE AU PENSIONNAT

Les garçons se lèvent à 5h30 pour travailler: traire les vaches, nourrir les animaux etc.. Tous les autres se lèvent à 6h00, se lavent et se rendent à la chapelle pour la messe
Petit déjeuner
- un porridge gluant préparé par les élèves le soir précédent, un morceau de pain avec un peu de beurre et un verre de lait
Travail de nettoyage
Classes - la première heure est consacrée aux devoirs religieux
Deux heures d'enseignement
Repas de midi
- une purée de pomme de terre, carottes, navets et choux mélangée à des morceaux de viande. Le vendredi la purée est mélangée à du poisson
Travail
- les filles apprennent à coudre cuisiner et faire le ménage
- les garçons apprennent le travail de ferme et à cultiver un jardin
quelques garçons apprennent la menuiserie et la réparation des chaussures
des groupes de nettoyage doivent nettoyer la partie de l'école qui leur est assignée (garçons et filles)
Heure d'étude
Repas du soir
Récréation
Prières
Coucher

(cet horaire se réfère au pensionnat pour Indiens de Kamloops et a été extrait du livre de Celia Haig (Brown Resistance and Renewal)•

soumissions

Vous pouvez soumettre vos articles ou autres contributions par la poste ou sous forme de disquette (Wordperfect ou MS Word):

Télécopieur: 613-237-4442
Adresse: Au Rédacteur, Premier pas
75 rue Albert, Pièce 801
Ottawa, Ontario K1P 5E7
Courriel: grobelin@ahf.ca ou wspear@ahf.ca



Veillez nous transmettre vos photos par la poste ou par voie électronique en format TIFF (grayscale). Veillez noter que la FAG n'assume aucune responsabilité pour la perte ou les dommages du matériel envoyé par la poste.

Veillez inclure, avec vos contributions, une courte biographie (votre nom, ce que vous faites) ainsi que votre adresse complète (ou l'adresse de votre organisation), vos numéros de téléphone, de télécopieur et votre adresse électronique.

Le FAG ne paie pas les articles qu'elle publie dans Premier pas mais envoie aux auteurs une copie de Premier pas ou, sur demande des copies supplémentaires pour distribution.

Les points de vue et les opinions exprimés dans les articles soumis par les auteurs ne reflètent pas nécessairement les points de vue et opinions de la FAG.

Nous n'imposons pas de limite quand à la longueur des manuscrits, mais les textes courts sont préférables. Tous les articles qui sont soumis à la FAG à des fins de publication doivent être approuvés par l'équipe éditoriale. La FAG se réserve le droit de réviser et corriger les manuscrits (longueur du texte et style).

La FAG conservera les articles qui lui sont soumis, pour les publier dans un autre numéro de Premier pas. La FAG se réserve le droit d'accepter ou de refuser les articles qui lui sont soumis. La FAG se réserve le droit de retirer les passages dont le langage n'est pas acceptable et de corriger les erreurs de grammaire, d'orthographe et de ponctuation.

UN GRAND MERCI À NOS CONTRIBUTEURS !

S.O.S POÈTES!

Merci aussi aux poètes que nous avons publié ici. Savez-vous comme il est difficile de vous trouver ? S'ILVOUS PLAÎT, vous, TOUS les poètes, que vous soyez jeunes ou vieux, connus ou non, envoyez-nous vos pensées, vos réflexions sous forme de prières, de chants, ou de poèmes. Il est très difficile de trouver des poèmes en français. Mais nous aimerions aussi recevoir des poèmes dans votre propre langue.

Le premier pas

Sur le web: <http://www.ahf.ca>

Pour recevoir Le premier pas, écrivez-nous à l'adresse suivante : Pièce 801, 75 rue Albert, Ottawa, Ontario K1P 5E7 ou téléphonez-nous au 1-888-725-8886) le numéro local est le 237 4441. Notre numéro de télécopieur est le 613 237 4442. Nos adresses électroniques sont : grobelin@ahf.ca ou wspear@ahf.ca. N'oubliez pas que notre journal est disponible en Français, Anglais et Inuktitut et qu'il est gratuit.

Chers éditeurs

Nous recevons votre journal ici à notre bureau Native Healing Connection. Nous recevons de nombreux appels de survivants des pensionnats et la lecture de vos articles a été très intéressante.

Le Native Healing Connection est un projet de Vision Mondiale, programme canadien pour les autochtones. C'est un programme d'aiguillage téléphonique, qui connecte, au niveau national, des survivants adultes d'abus sexuels subis pendant leur enfance ou adolescence à des personnes spécialement formées pour les aider. Notre but principal est d'aider des survivants adultes d'abus sexuels à amorcer ou à poursuivre leur démarche de guérison. Lorsqu'une personne nous appelle, nous les écoutons, puis nous les aiguillons vers des ressources (personnes-ressources, livres, conférences) dans leur région. Nous leur envoyons aussi une brochure intitulée "lorsque la confiance a été brisée". Nous en avons joint une copie à cette lettre. Je me demandais si vos lecteurs seraient intéressés à obtenir notre ligne. Nous pouvons être contactés sans frais à partir de n'importe où au Canada. Voici notre numéro: 1-888-600-5464.

Je vous félicite de votre bon travail et vous encourage: continuez à nous informer, nous vos lecteurs, et à nous éduquer au sujet des pensionnats.

Sincèrement vôtre,

HEATHER ATKEY
Edmonton, AB

Bonjour,

Je viens tout juste de lire, avec grand intérêt, votre journal *Le premier pas* et j'aimerais vous faire part de ceci : au New Brunswick, il y avait un pensionnat à Newcastle qui s'appelait l'Académie St. Mary. Elle était administrée par les sœurs de la congrégation de Notre-dame. Les filles y étaient envoyées parce qu'elles ne pouvaient pas aller dans les écoles provinciales après le niveau 9. C'était dans les années soixante. Les garçons, eux, traversaient le pont pour aller chez les prêtres à St. Thomas. Si vous ou vos lecteurs voulez en savoir plus – vous pouvez me contacter

Merci

MARY JANE PETERS
Big Cove, NB



Guérir les mythes & les stéréotypes



En haut: NWT/Yukon Coordonnateur Soutien communautaire Frank Hope et Agente de communications Giselle Robelin, Rae-Edzo, NWT.

par
Giselle
Robelin

Message d'éditeur

Le mouvement de renouveau social et de guérison se répand avec une vigueur grandissante à travers les communautés autochtones canadiennes, restituant l'importance et la pertinence des traditions et de la culture autochtone qui avaient, depuis des générations, été l'objet de sarcasme, de mépris, de ressentiment et de malveillance de la part d'une culture dominante. L'élan positif de ce mouvement se poursuit dans l'espace de démolition des conceptions erronées et déformées de l'histoire, de l'identité, du potentiel et des réalités des peuples autochtones.

Pour que leur psyché individuel et collectif puisse guérir, les peuples autochtones doivent tout d'abord comprendre la nature et l'origine des mythes négatifs à leur égard, savoir les débusquer et les démanteler. Ce balayage en profondeur est une composante essentiel de leur guérison.

Ces nouvelles réactions sont positives non seulement pour les Peuples autochtones mais aussi pour les autres Canadiens. L'énergie consacrée à cultiver une fausse image des peuples autochtones et de leur vécu semble parfois impossible à endiguer. Cependant, comme un article récent du National Post sur les pensionnats le démontre, les Canadiens informés et les Autochtones considèrent ces attaques comme des opportunités qui leur permettent d'exposer la vérité et d'éduquer. Les réponses à cet article, de la part de l'Église Unie (www.uccan.org) et de l'AHF exemplifient la volonté de ne pas laisser les informations fallacieuses envenimer les relations entre les Autochtones et les autres Canadiens. Ce sont ces efforts communs et positifs qui mèneront, de manière plus directe et rapide, vers la guérison et la réconciliation.

Des fissures de plus en plus profondes et de plus en plus évidentes craquèlent la surface monumentale des mythes, des préjugés, des clichés, des stéréotypes qui depuis si longtemps maintiennent l'estime de soi d'innombrables communautés autochtones sous leur poids écrasant. Le processus de guérison prend tout juste son essor, et il a fallu un grand nombre d'années pour arriver jusque là. Les abus du passé apparaissent maintenant à la pleine lumière du présent, et il est possible d'envisager que ces constructions sociales soient dans une décennie ou deux, reconnues comme une forme d'abus social.

La mission de *Le premier pas* est d'encourager et de célébrer les démarches courageuses entreprises vers la guérison et la réconciliation. Lorsque des gens, des communautés commencent à se rebeller et à démanteler les mythes négatifs disséminés contre eux, ceci est démarche importante qui doit être encouragée et célébrée. Bien que le défi soit de taille, c'est une «expérience libératrice». Les peuples autochtones ont leurs propres mythes, qui réfléchissent de manière pos-

itive leur identité et leur culture. Un mythe positif est comme une image sympathique reflétée un miroir de bonne qualité. Le temps est venu pour les peuples autochtones de s'offrir mutuellement l'occasion de contempler leur image dans ce bon miroir.

Il serait impossible, dans un seul numéro de *Le premier pas*, d'explorer ou d'e faire exploser le sujet, car il est vaste et complexe. Une centaine de numéros n'y suffirait certainement pas. Cependant, pour que leur psyché individuel et collectif puisse guérir, les peuples autochtones doivent tout d'abord comprendre la nature et l'origine des mythes négatifs à leur égard, savoir les débusquer et les démanteler. Ce balayage en profondeur est une composante essentiel de leur guérison.

Nous proposons donc, pour amorcer cette exploration et encourager la vôtre, d'effectuer un bref survol de l'origine, de l'évolution et de la dissémination des mythes et stéréotypes visant les peuples autochtones.

Le sujet de l'alcoolisme dans le communautés autochtone fait souvent les manchettes des journaux. Des recherches récentes nous ont parues intéressantes, car elles présentes une autre perspectives possible sur ce sujet, et à notre avis, cette une grande pertinence vis-à-vis de la guérison. Nous avons l'intention de continuer cette exploration et vous offrirons, dans notre numéro de juin, un article sur les mythes entourant l'alcoolisme chez les autochtones. L'intention de *l'article Pourquoi l'alcoolisme n'est pas une maladie* est simplement d'offrir une perspective différente sur le sujet, et de signaler des conclusions alternatives au sujet de la consommation d'alcool chez les autochtones.

Se tourner vers un autre miroir et y voir une bonne image

En partageant nos succès, en accueillant les images positives et en rejetant les stéréotypes, nous ne faisons qu'accélérer le processus de guérison. Nous n'avons nul besoin d'inventer quoi que ce soit, tout est là dans notre image : Courage, endurance, générosité, excellence, sagesse, spiritualité, beauté, compassion, expertise, connaissances, humour, hospitalité, spiritualité, créativité, rire. C'est ainsi que nous vous voyons, et nous espérons que vous vous verrez ainsi dans ce numéro de *Le premier pas*.

Les peuples autochtones, aux quatre coins du pays, se sont réveillés. Ils se rappellent qu'ils doivent toujours se regarder et regarder le monde avec les yeux perçants d'un aigle, embrasser les défis de la vie avec la force d'un ours, et confronter les difficultés et les souffrances comme le bison, qui, contrairement aux autres animaux qui tournent le dos aux tempêtes, leur fait pleinement face.

-Message de la part de Johnny Dayrider, Aîné, aux jeunes participant à la Conférences des jeunes de l'AHF à Edmonton, en mars 2001. •

Danet'e:

C'est avec grand plaisir que nous vous présentons notre numéro de printemps 2001 de *Le premier pas* – la septième édition du journal de la Fondation autochtone de guérison. J'espère que les articles qu'il contient vous seront utiles et qu'ils vous encourageront.

Le Premier pas est une publication unique. Elle appartient aux survivants des pensionnats à leurs descendants et leurs communautés. Dans les pages qui suivent vous pourrez lire les mots des survivants sous forme de lettres, d'histoires et de poèmes.

Un grand nombre d'entre eux ont partagé avec nous leurs souffrances et leurs peines, leur colère aussi. Nous recevons souvent des messages inspirants ou qui nous mettent au défi. Le premier pas est un lieu où l'on peut partager ses émotions aussi bien que ses idées, car toutes sont importantes pour ceux et celles qui travaillent dans le domaine de guérison et de la réconciliation.

Je sais qu'il y a, à l'heure actuelle, un grand besoin de partager nos histoires et nos réussites – et nos difficultés aussi. Au cours de mes visites dans les communautés autochtones du Canada, j'ai souvent entendu dire que la Fondation devait aider les communautés en rassemblant tout le travail de guérison entrepris à travers le Canada par les communautés autochtones et le partager. Le premier pas joue donc un rôle important en démontrant à tous la force que possèdent les communautés autochtones.

Nous continuerons, dans les prochains numéros, à vous présenter des projets de guérison financés par la Fondation. Nous ferons de notre mieux pour encourager et appuyer les survivants et leurs descendants, en présentant des articles et des ressources sur une variété de sujets. Plus important encore, *Le premier pas* continuera à être votre lieu de rencontre, de partage et d'entraide.

Message du Président, Georges Erasmus



Le bassin de nos lecteurs s'élargit sans cesse. Au cours des mois, le journal a évolué. Je suis certain qu'il continuera à le faire au cours des mois et des années à venir. Lorsque les besoins des communautés autochtones changeront, nous changerons aussi. J'anticipe avec plaisir les défis qui nous attendent.

Il reste encore un grand et difficile travail à accomplir. La Fondation autochtone de guérison reconnaît le courage et la force des gens dans nos communautés. Rien n'est plus difficile que d'amorcer le processus de guérison. Au début, il y a l'obstacle énorme de la résistance et de la colère. Même les plus forts songent alors à abandonner. Ce n'est souvent que la pensée de l'avenir de leurs enfants, de l'avenir de leur communauté qui leur donne la force de continuer. Ils puisent cette force dans leurs traditions, leurs enseignements, les autres personnes.

L'opposition et la résistance envers la guérison et à la réconciliation ne se limitent pas aux gens des communautés autochtones, elle est toute aussi vive chez les Canadiens. Récemment, certains membres des médias canadiens ont suggéré que les séquelles des pensionnats étaient tout simplement un mythe. Le déni des intentions assimilatrices inhérentes au régime des pensionnats est une réalité. Les peuples autochtones, en particulier les personnes qui ont fréquenté les pensionnats, ne sont en général pas appuyées par les médias. *Le premier pas* traitera de cette question et en abordera d'autres qui touchent au même contexte, en partageant le vécu et les perspectives autochtones avec les Canadiens, selon une approche bien différente des autres journaux.

Je vous invite à participer à ce travail en nous écrivant.

Masi.

Sommaire du Rapport des Assemblées régionales

Voir page 27

À droite : Photo prise à l'Assemblée Régionale de la FADG qui a eu lieu à Iqaluit, le 28 septembre 2000.

Nous avons inclus, dans ce numéro de *Le premier pas*, un rapport sommaire des Assemblées Régionales que la Fondation autochtone de guérison a tenues à travers le pays. En l'an 2000, ces assemblées se sont déroulées à Iqaluit, Winnipeg, Vancouver, Ottawa et Moncton. En 2001, elles ont eu lieu à Yellowknife et Whitehorse. Ce rapport se trouve à la page 27.



Le premier pas

La mission de *Premiers pas* est d'honorer l'engagement de la Fondation envers les Survivants, leurs descendants et leurs communautés. *Premiers pas* est l'un des instruments par le biais duquel nous démontrons notre respect envers les ententes que la Fondation a signées et nous réalisons la Mission, la Vision et les objectifs de la Fondation autochtone de guérison, ainsi que les buts de la stratégie de communication de la Fondation.

Au cours des années quatre-vingt, Willie Abrahams a découvert un moyen bien à lui pour entreprendre son cheminement de guérison – en parcourant à bicyclette les rues de Vancouver, en Colombie britannique. Il a économisé de l'argent en travaillant comme plongeur, à acheté sa bicyclette, qu'il a, depuis ce temps-là, enfourchée à tous les jours. «C'était vraiment une bonne méthode pour explorer la ville» affirme-t-il. En plus de lui faire connaître Vancouver, ses tournées en bicyclette lui ont permis de surmonter son alcoolisme.

Willie Abrahams est un survivant du pensionnat indien de St. Michael à Alert Bay, sur l'île de Vancouver. Il a fréquenté cette école de 1950 à 1957. «J'avais dix ans quand j'y suis entré et 16 ans quand j'en suis sorti». Dans le contexte de sa démarche de guérison, il a récemment rendu visite au pensionnat. «Le bâtiment était encore là. Je n'y étais pas retourné depuis des années, mais je tenais quand même à y aller. Il peuvent en faire ce qu'ils veulent maintenant. Cela n'a plus d'importance pour moi».

La tournée en vélo de 1998, que Willie Abrahams avait entrepris avec quatre compagnons, avait pour

Le but de cette nouvelle tournée est très simple : «Je veux traverser le Canada à bicyclette, pour dire aux survivants que je vais bien – leur dire comment j'en suis arrivé là, comment j'ai commencé mon cheminement vers la guérison».

Tout au long de sa route, Willie a prévu de s'arrêter et d'offrir des performances de danses de tradition Haida Gwaii. «La première danse, la Danse de l'homme sauvage, représente ce que j'ai souffert au pensionnat. La deuxième, la Danse de l'aigle, représente mon cheminement de guérison». Il a demandé la permission d'emmener avec lui deux masques Haida Gwaii.

Willie, qui fait chaque jour 20 kilomètres à bicyclette, commencera sa nouvelle tournée au début de juin, et reviendra en Colombie Britannique au début septembre. Sa communauté locale l'aide actuellement à lever et réunir les fonds dont il a besoin pour faire son voyage.

Les coûts dépendront de ses plans. «Le comité a suggéré que je me rende à Halifax en véhicule. Si je suis seul, je pense que le projet de tournée me coûtera six mille dollars. Si d'autres gens se joignent à moi, j'aurai besoin de vingt cinq milles dollars environ».

Le but de cette nouvelle tournée est très simple : «Je veux traverser le Canada à bicyclette, pour dire aux survivants que je vais bien – leur dire comment j'en suis arrivé là, comment j'ai commencé mon cheminement vers la guérison ... Je veux donner l'espoir aux survivants»

En ce qui concerne les médias, Willie sera heureux de l'appui qu'il lui accorderont. Son vrai intérêt est de rencontrer d'autres personnes autochtones et de partager son message avec d'autres survivants. «Je prévois participer à des ateliers et à des cercles de partage et de parler avec des Aînés. Je visiterai les communautés sur mon chemin». Le point focal de cette tournée, dit-il, est la guérison. «Je veux donner l'espoir aux survivants».

pour honorer nos larmes

le voyage de guérison de Willie Abrahams

nom «Pour honorer nos larmes». Ils ont fait le parcours de 1500 kilomètres environ entre Prince Rupert et Nanaimo, en passant par le Canyon Fraser. Pour ceux qui ne connaissent pas cette région, c'est une route difficile à travers les montagnes, bien souvent sous une pluie battante. Cette tournée était un accomplissement peu commun pour n'importe qui, mais pour Willie, qui avait à l'époque 57 ans, c'était un véritable exploit!

Il est cependant très modeste lorsqu'il parle de ce voyage «j'ai une bicyclette à 21 vitesses. Les bicyclettes qu'ils font maintenant ont tellement de vitesses...ça rend les choses plus faciles. Pour cette tournée, je pense acheter une 26 vitesses, si je peux trouver l'argent».

Cette fois-ci, Willie projette de faire le parcours entre Halifax et Victoria, un voyage qui, selon lui, lui prendra environ 3 mois. «Je peux rouler en moyenne 100 kilomètres par jour, mais je compte en faire 80, c'est plus sûr». Et, s'il a le temps, il dit qu'il ira en canot jusqu'à Campbell river quand il arrivera à Victoria.

Mis au pensionnat de force, il y a été abusé sexuellement. Willie n'est pas la première personne à prendre la route pour faire connaître l'histoire et les séquelles des pensionnats. D'autres ont attiré l'attention sur les pensionnats en parcourant à pied une partie du Canada, ou encore en le traversant complètement, seul ou en groupes. Comme Willie l'avait déclaré en 1988 lors de sa première tournée «le public n'a qu'une idée très vague à propos des impacts qu'ont eu les pensionnats».



En haute, à gauche: St. Michael's Indian Residential School, Alert Bay; à droite : étudiants à St. Michael's

Pensionnat indien de St. Michael – Points saillants

Construit en 1929
Fermé en 1975

Ce bâtiment abrite aujourd'hui le Conseil de bande de Nimpkish et le campus externe de North Island College à Alert Bay.

Avant la construction de «St. Mikes» (conçu pour une population de 200 élèves), les enfants étaient répartis dans deux bâtiments séparés. Outre l'enseignement académique, le programme scolaire incluait la menuiserie, la construction de bateaux et l'agriculture. Au cours des années cinquante, l'école était auto-suffisante, avec sa propre ferme, son troupeau de vaches, et son approvisionnement en eau et en électricité.

Le bâtiment à été remis au Conseil de bande de Nimpkish en 1973.

(Remarque : Une autre école, l'externat d'Alert Bay, a été construit en 1900. Madame Paterson Hall, la femme du révérend Hall, y a été la première institutrice. Durant les actions en justice contre les Potlatch en 1922, le bâtiment à été utilisé comme endroit de détention pour les Aînés Kwakwaka'wakw, accusés d'avoir participé au Potlatch de Village Island. L'externat ferma ses portes en 1947. En 1948, l'école a été rénovée et réouverte comme Maison du Conseil.

•Sources : Archives de la FADG et <http://www.schoolnet.ca/aboriginal/umista1/alertor-e.html>

Le Ma Mawi Wi Chi Itata Centre (centre Ma Mawi) est en activité depuis 14 ans. Le centre Ma Mawi a été fondé en septembre 1984 à titre de lieu de soutien, non mandaté, aux enfants et aux familles autochtones dans la ville de Winnipeg, Manitoba, Canada. Il a été la première organisation de ce genre au Canada. Le centre a été conçu pour donner des services de développement des enfants et des familles axés sur la culture et adéquats pour la collectivité. Le centre est un modèle de soutien aux familles qui s'appuie sur les valeurs, les croyances et les pratiques de la communauté culturelle et traditionnelle et qui recourt aussi à la pratique classique de travail social dans une société moderne.

Le centre a été mis sur pied après avoir reconnu que les systèmes et les services courants plus souvent qu'autrement ne répondaient pas aux besoins des familles autochtones et, même, étaient punitifs à leur égard. À leur insu, ces systèmes favorisaient l'éclatement des familles et entraînaient souvent une détérioration de nos valeurs, de nos normes et de notre capacité à nous occuper de nous-mêmes. Le centre Ma Mawi a reconnu les forces et les aptitudes naturelles des collectivités autochtones à se prendre en main et s'est donc engagé à offrir des services pour soutenir ces forces.

Le nom ojibwa « Ma Mawi Wi Chi Itata » signifie : « nous travaillons tous à nous aider les uns les autres ». Cet énoncé implique que toutes les personnes au sein de la collectivité ont un rôle à jouer pour répondre aux besoins des uns et des autres et pour aider cette collectivité à s'épanouir. Le centre Ma Mawi est voué au développement de l'idée que toute la collectivité a la responsabilité de soutenir et de prendre soin des générations qui suivent.

Dans la société actuelle, on se fie de plus en plus souvent au système de services professionnels. Le centre Ma Mawi cherche activement des occasions de renverser cette situation et de valoriser le rôle de la collectivité qui consiste à se prendre en main. L'une des principales méthodes pour y parvenir est de faire fond sur et de soutenir les forces des membres de la collectivité ainsi que de leur offrir la possibilité de prendre une plus grande responsabilité à l'égard du bien-être collectif.

Nous offrons une variété de services et de programmes pertinents culturellement et fondés sur la culture : un programme de soutien aux familles; un programme Nicikwe (aide familiale); un programme de soutien en centre correctionnel provincial; un programme Ozosunom (placement familial); un programme VIH/SIDA; un programme après les heures; un programme de soutien aux jeunes; un programme pour contrer la violence familiale fondé sur la collectivité; et un projet pour contrer la violence familiale dans l'établissement de Stony Mountain.

Depuis 1984, la collectivité autochtone a crû et a changé considérablement. Pour suivre ces changements, le centre Ma Mawi reconnaît le besoin de modifier le mode de prestation de ses services. Le centre Ma Mawi continue de reconnaître et de célébrer l'importance de l'enfant, de la famille et de la collectivité. Il demeure voué à faciliter le développement de la collectivité autochtone en suscitant des occasions d'apprendre les uns des autres, en s'occupant collectivement des prob-

lèmes locaux et en mettant en valeur le potentiel communautaire en tant que moyen de se soutenir mutuellement.

Au cours des dernières années, le centre Ma Mawi a fait des efforts concertés pour que la collectivité reprenne en main le soin de ses enfants. Les actions concrètes comprennent un remaniement de l'organisation pour qu'elle soit présente directement dans plusieurs quartiers de la ville; des partenariats additionnels avec des organismes de services dans les quartiers; le développement de possibilités de mettre en valeur le potentiel de la collectivité; et un examen des options pour stimuler les activités bénévoles de soutien aux familles.

Cette focalisation se fonde sur la reconnaissance que la collectivité autochtone de Winnipeg possède plusieurs forces et expériences. Ce qui manque souvent, c'est le moyen d'organiser et d'utiliser ces forces de manière pertinente. Nous croyons qu'en définitive, il est important de chercher à faciliter le développement de la collectivité et de servir de véhicule pour soutenir ce développement. Nous devons créer et maintenir des possibilités de guérison et de croissance à tous les paliers : personnel, familial et communautaire.

Aujourd'hui dans notre collectivité

- Il y a environ 5 280 enfants dans le besoin dans la province.
- De ces 5 280 enfants dans le besoin au Manitoba, environ 75 p. 100 sont des Autochtones.
- Les recherches indiquent que le nombre des enfants dans le besoin au Manitoba augmentera de 500 l'an prochain.
- Le Manitoba compte le plus grand nombre d'enfants dans le besoin de l'hémisphère occidental.
- Le statu quo n'est pas efficace. Nous croyons qu'il est capital de nous appuyer sur les familles qui ont de l'expérience.

Survol : la situation actuelle en tant que séquelle de l'expérience des pensionnats

Au cours des vingt dernières années, sur une base transgénérationnelle croissante, les vies des Autochtones ont continué d'être affectées par les séquelles du système des pensionnats. Bien que la réalité physique des pensionnats n'existe plus, les séquelles ont été largement transmises au système d'aide sociale à l'enfance.

Une bonne partie du système a été conçue et fonctionne en vue de la protection des enfants, ce qui peut être une réponse nécessaire et valable aux situations actuelles. En réalité, plusieurs éléments de son fonctionnement sont terriblement semblables à ceux du passé :

- les enfants autochtones sont éloignés de leurs foyers, de leurs familles et de leurs collectivités, et ce, pour les « protéger » et leur offrir des possibilités d'accéder à une vie « meilleure »;
- les décisions concernant la participation des familles et des collectivités en ce qui concerne l'éloignement des enfants sont respectées au minimum, car leur capacité de décider ce qui est le mieux pour l'enfant est considérée comme étant de peu de conséquence;
- l'éloignement de la famille et de la collectivité est envisagé comme un moyen expéditif de changer les choses plutôt que de travailler à mettre en valeur le potentiel des parents et de l'enfant dans une collectivité qui prend soin de l'enfant;
- le système de protection de l'enfance actuel est largement fondé sur l'adversité et réduit les possibilités de protéger et de soutenir les familles.

Il découle de tout cela que le pivot d'une grande part de l'effort de protection de l'enfance est d'éloigner l'enfant de son foyer naturel, ce qui constitue une pénalité pour l'enfant. Comme les enfants sont arrachés au soin de leurs parents naturels, les liens familiaux sont rompus et les compétences parentales se perdent. Comme les enfants dans le besoin sont violentés et comme les parents se croient impuissants à mettre fin à cette violence, ils ont un sentiment d'échec et de désespoir. Il s'ensuit qu'une conséquence transgénérationnelle des pensionnats perdure.

Ce qui est en jeu, c'est le fait que dans les centres urbains comme Winnipeg, les responsabilités de la collectivité autochtone en matière de protection et de soutien de ses familles ont été érodées au point qu'il faut maintenant un effort concerté pour remettre en valeur le potentiel et les compétences. Ces personnes ne fonctionnent pas normalement au sein des quartiers, ne contribuent pas aux ressources disponibles et ne reconnaissent pas les compétences et le potentiel qui existent dans les voisinages et chez les résidents.

◀ Ma Mawi Wi Chi Itata Centre Inc. Nous travaillons tous à nous aider les uns les autres

Changements nécessaires :

Pour effectuer les changements qui ont un effet significatif et positif sur les enfants desservis, il faut prendre acte de l'environnement dans lequel le système actuel fonctionne et y apporter des ajustements. Le système actuel ne cherche pas à reconnaître qu'il y a des perspectives limitées d'emploi pour les parents, ce qui a des répercussions directes sur la capacité des familles de faire face aux réalités de la vie. Il y a un degré considérable de sur-professionnalisation. Les familles sont souvent l'objet d'une telle ingérence dans leur vie qu'il en résulte une dépendance croissante qui fait en sorte qu'elles se tournent automatiquement vers le « système » pour réagir plutôt que de se tourner vers les gens de la collectivité.

Le « système » de soutien aux enfants et aux familles doit refléter étroitement les situations des familles et devenir plus accessible, plus empathique et plus centré sur les besoins des familles. La cible des efforts ne devrait pas être la « correction des problèmes » mais l'élimination des conditions qui agissent contre la protection des enfants, y compris le besoin de prendre acte des séquelles transgénérationnelles des pensionnats et de s'en occuper. Le changement devrait mettre l'accent sur le travail qui vise à valoriser le potentiel des familles et de la collectivité en ce qui concerne le soin de leurs enfants.

La participation de la collectivité autochtone à la démarche visant à modifier l'état de choses exige une prise en charge formelle de la situation ainsi que la disponibilité des moyens pour la résoudre. Ce constat est appuyé par les recommandations du rapport final de la *Manitoba Round Table on Environment and Economy Urban Aboriginal Strategy (démarche de consultation publique)* 1998, qui dit :

[notre traduction] Faire confiance à la collectivité autochtone et lui offrir un soutien pour faciliter l'atteinte d'objectifs qui consolident les personnes et les familles et les habilitent à avoir un plus grand contrôle de leurs destinées. Afin de manifester cette confiance, le gouvernement doit fournir les ressources adéquates et faciliter le transfert du contrôle sur la programmation et la prestation des services. (page 26)

Les principes en vertu desquels le changement est proposé ont trouvé écho chez plusieurs sources et à plusieurs occasions. Ils constituent une approche fondée sur le sens commun qui vise à renforcer les familles et les collectivités dans lesquelles elles vivent et à y maintenir la responsabilité pour le soin et l'épanouissement des enfants autochtones.

Le fondement de méthodes plus adéquates de programmation doit reposer sur la croyance que les parents doivent être soutenus et non pas pénalisés; et que les approches doivent chercher à établir des réseaux avec les collectivités pour veiller à ce que le soutien soit fondé sur les membres des collectivités qui s'entraident. Dans la foulée des propositions de la province du Manitoba dans le cadre des initiatives reposant sur ses nouvelles orientations, ces principes mettent l'accent sur la remise à la collectivité de la capacité de s'occuper de ses membres par le moyen de réseaux de quartiers, d'échanges de compétences et de coordination des ressources des voisinages.

Les efforts en ce sens doivent tenir compte de ce qui suit :

- se concentrer sur le voisinage implique de retenir les services de personnes qui font partie de ce voisinage, de les former et de leur accorder un soutien et une bonne supervision;

- la mise en valeur du potentiel exige un transfert de compétences qui peuvent s'apparier à l'expérience et à l'engagement locaux en matière de soin des enfants.

Possibilités de changement :

Pour en arriver à une stratégie de guérison axée sur la collectivité, il faut mettre l'accent sur une plus grande mise en valeur du potentiel de l'ensemble de la collectivité de prendre soin de ses membres. Pour faciliter l'accroissement du potentiel au sein de la collectivité, les membres de cette dernière doivent avoir accès aux possibilités de participer et d'accroître leurs compétences et leur savoir-faire.

Du point de vue de notre organisation, ces efforts devraient aussi fournir aux membres de la collectivité ce qu'il faut pour permettre la prise en charge du mieux-être des enfants et des familles. En ce sens, le centre Ma Mawi a soutenu activement la participation de la collectivité dans l'identification des enjeux et des possibilités, dans l'établissement des orientations et dans la participation aux différentes démarches pour fournir le soutien aux familles.

Nos efforts se fondent sur l'hypothèse que l'accroissement du potentiel de la collectivité résulte de certains facteurs qui agissent collectivement :

- l'offre de possibilités aux membres de la collectivité de participer, d'apprendre les uns des autres, de se soutenir les uns les autres et de prendre confiance est la première étape de la mise en valeur du potentiel.
- La reconnaissance d'une responsabilité collective à l'égard de la collectivité par des actions qui font la promotion de la prise en charge de la situation et des méthodes pour la résoudre, ce qui amène la reconnaissance que chacun a un rôle à jouer.
- La consolidation continue des forces qui existent au sein de la collectivité autochtone en cherchant un apport et des conseils, en s'en servant ainsi qu'en faisant appel aux membres de la collectivité pour qu'ils jouent un rôle grandissant dans l'aide aux enfants et aux familles afin que leur potentiel d'action pour apporter un changement en tant que collectivité augmente.

Bien que plusieurs plans aient été dressés, des partenariats établis :

- La reconnaissance que les services à l'enfance et aux familles, les pratiques et les problèmes parentaux, la protection des enfants et la situation actuelle de plusieurs familles sont des conséquences directes du système des pensionnats.
- Bien qu'une foule de renseignements soient disponibles pour offrir les connaissances et les techniques pour s'attaquer aux problèmes, ces renseignements sont dispersés ou ne se présentent pas dans une forme accessible ou immédiatement transmissible.
- Les « spécialistes » du domaine des services sociaux doivent posséder les renseignements et les techniques les meilleurs pour aider la collectivité à s'attaquer à des problèmes complexes.
- La collectivité (par l'intermédiaire de l'ensemble de ses membres) occupe la meilleure posi-

tion pour apporter un changement réel.

- Les membres de la collectivité ont besoin d'acquérir des habiletés et de se voir transférer des connaissances pour être en mesure de commencer à s'attaquer aux problèmes, à soutenir ses familles et à mettre son potentiel en valeur.

- Le milieu des « spécialistes » peut soutenir et aider par le moyen de conseils et de connaissances techniques.

- Plus il y aura de personnes engagées dans les solutions, moins il y en aura qui auront des problèmes.

Pour ces raisons, le Ma Mawi Wi Chi Itata Centre propose de jouer un rôle de chef de file à Winnipeg en ce qui concerne la mise en valeur du potentiel de la collectivité pour qu'elle se guérisse et se soutienne par elle-même. À cette fin, il demande une aide pour s'occuper de ces questions et pour établir un mécanisme de soutien axé sur la collectivité qui dépasse largement les efforts limités des spécialistes et des systèmes.

Construire une collectivité d'entraide

Comme le soulignent nombre de livres et de rapports sur les séquelles de l'époque des pensionnats, plusieurs peuples et collectivités autochtones subissent un stress sévère en ce moment alors qu'ils vivent dans des zones rurales et urbaines pauvres. Les séquelles de cette époque ont arraché un lourd tribut de souffrances humaines et une litanie de problèmes sociaux comme les taux élevés de suicide, les dépendances et les toxicomanies, le crime et la violence, les gangs, les pratiques sexuelles à risque, les familles monoparentales et les grossesses chez les adolescentes, les sans abri ainsi que la violence et la négligence à l'égard des enfants. Malheureusement, le système bureaucratique des services d'aide à l'enfance et aux familles a souvent été une partie du problème plutôt que de la solution comme le démontrent les collectivités dont la vie se détériore et le nombre anormalement élevé des enfants autochtones dans le besoin.

L'intention générale de notre projet est de consolider la capacité des membres de la collectivité d'identifier les facteurs de risque hâtivement, de soutenir les enfants et les familles qui doivent composer avec ou contenir les conséquences de ces facteurs; de faire fond sur leur capacité de récupération et leur capacité de réussir même dans des conditions difficiles et de célébrer ces capacités. Le projet s'adressera aux personnes, aux familles et aux enfants autochtones qui résident dans quatre quartiers pauvres identifiés comme affichant des caractéristiques de besoin extrême, particulièrement en ce qui concerne les enfants et les familles. Ces familles sont très souvent monoparentales ou fondées sur des rapports de parents nourriciers.

Su le plan de la collectivité, le modèle de soins communautaires offre un moyen d'identifier les enjeux pour la collectivité et de faire participer tous les partenaires et les intervenants dans la conception des solutions. Le modèle de soins communautaires favorise différents mécanismes qui assurent que les organismes partenaires et les autres intervenants travaillent ensemble à s'occuper des enfants et des familles autochtones.

Le modèle a produit des ressources humaines et éducatives qui traitent des séquelles transgénérationnelles des sévices physiques et sexuels qui ont eu

◀ Ma Mawi Wi Chi Itata Centre Inc. Nous travaillons tous à nous aider les uns les autres

lieu dans les pensionnats. Le développement des personnes et celui des familles et de la collectivité vont de pair. La consolidation des familles et la mise en valeur de la collectivité contribuent directement à la guérison et au développement des personnes. La démarche de guérison s'appuie sur les aspects spirituels, émotionnels, mentaux et physiques du processus de guérison.

Les concepts présentés dans le modèle de soins communautaires résultent directement des consultations qui ont eu lieu auprès des intervenants de la collectivité. Les résidents du voisinage jouent un rôle dans la conception de stratégies relatives aux activités du projet et participent aux séances de planification stratégique pour la mise en œuvre permanente de ce projet. Les résidents du voisinage prennent en charge la démarche d'amélioration.

Élaboration du modèle

La première étape de l'élaboration d'un modèle de soins communautaires a été de s'attaquer à la question de la mise en valeur du potentiel et de l'acquisition de compétences, et d'aider à la guérison communautaire et au soutien communautaire des enfants et des familles. Les objectifs opérationnels et les tâches qui y sont reliées sont présentés comme une esquisse du travail qui, selon nous, doit être entrepris. Les voici :

1 à 3 mois

Rassembler, concevoir et rendre disponible la sagesse collective dans des cours, des ateliers et des programmes d'étude qui traitent de la guérison des familles et du soutien aux familles.

En fonction de cet objectif, voici les tâches à entreprendre :

- entrer en communication avec d'autres organisations qui desservent les enfants et les familles pour identifier et obtenir des ren-

seignements sur le matériel de cours et d'ateliers déjà disponible;

- examiner ce matériel pour identifier et choisir le contenu et les méthodes pertinents à utiliser au sein de la collectivité;
- identifier les besoins de formation / information qui demeurent insatisfaits;
- élaborer un programme d'étude et d'ateliers pour mettre au point la formation complémentaire;
- reproduire le matériel pour fin de distribution et d'utilisation dans la formation future.

3 à 6 mois

Faire acquérir des compétences et perfectionner les capacités parmi le personnel « spécialisé » pour former les familles et les bénévoles de la collectivité à assurer la prestation du programme de soutien.

Voici les tâches à exécuter pour atteindre cet objectif :

- l'identification de la base actuelle des compétences sur le plan des cours, des ateliers et de la présentation des renseignements (formateurs et formateurs éventuels);
- la détermination des lacunes en matière d'information et d'acquisition prioritaire de compétences pour permettre de rendre disponible un large éventail de soutien axé sur la collectivité;
- l'identification du personnel supplémentaire des organismes affiliés qui veulent assurer la formation;
- l'organisation et la programmation des séances de formation;
- Assurer le suivi et organiser les premières

séances de formation et de prestation communautaires.

6 à 12 mois

Augmenter les niveaux des compétences disponibles au sein de la collectivité pour tenir des cercles d'échange ainsi que des cours et des ateliers sur le rôle parental.

Voici les tâches à entreprendre :

- l'identification des cours / ateliers et de la programmation de l'aide (tenu de cercles d'échange...) qui sont adéquats pour une présentation par l'intermédiaire des auxiliaires et des bénévoles de la collectivité;
- la conception et la programmation du contenu du programme d'étude et de formation;
- la tenue de séances d'étude et de formation;
- offrir un suivi et un soutien à ceux qui reçoivent de la formation.

6 à 12 mois

Faire participer un plus grand segment de la collectivité au soutien aux familles et aux mesures de guérison par l'intermédiaire de bénévoles compétents et engagés.

En fonction de cet objectif, voici les tâches à entreprendre :

- rechercher et identifier des personnes des voisinages qui acceptent de recevoir de la formation et de tenir des séances;
- promouvoir le recours à des résidents de la collectivité à titre d'auxiliaires et de soutiens aux familles;
- voir comment augmenter les niveaux actuels de revenu.

Le Dr Cornelia Weiman est membre de la Première nation de Little Grand Rapids au Manitoba. Elle n'a cependant jamais eu l'occasion d'y vivre car lorsqu'elle était encore enfant, elle a été confiée aux soins de la société d'aide à l'enfance. Elle a donc vécu dans une famille hollandaise, installée près de Thunder Bay, en Ontario, jusqu'à l'âge de 18 ans.

Cornelia Weiman a choisi d'étudier la médecine. En 1991, elle a commencé sa première année à l'université McMaster, puis y a terminé ses études de médecine en 1993. Étudiante, elle a été élue présidente de l'association des résidents pour l'année 1996. Elle a obtenu par la suite une maîtrise en ergonomie et suivi une formation spéciale en psychiatrie. De plus, elle a reçu la bourse Farquharson offerte par le Conseil de recherches médicales du Canada et la bourse destinée aux Indiens et aux Inuits pour les carrières dans le domaine de la santé décernée par la Direction des services médicaux de Santé Canada.



Profils

CORNELIA WEIMAN
MÉDECINE

En tant que membre actif de l'association des médecins autochtones du Canada, Cornelia Weiman consacre beaucoup de son temps aux programmes de participation communautaire mis en place dans les collectivités autochtones. Elle a aussi joué un rôle primordial dans la mise sur pied des services de santé mentale dans la réserve des Six-Nations à Ohsweken, en Ontario, qui dessert aussi les Six-Nations de Grand River. À l'heure actuelle, il semble qu'elle soit la seule psychiatre autochtone licenciée au Canada.

Guérison, Réconciliation, et les médias

- par WAYNE K. SPEAR

Notes sur cette étude

Cette étude n'a pas la prétention d'être une analyse scientifique. Une étude scientifique des médias inclurait un échantillon beaucoup plus large – disons l'examen de coupures de presse recueillies sur une année. J'ai cependant lu tous les articles couvrant le sujet des pensionnats depuis février 2000. Bien que la liste accompagnant cet article n'inclut pas toutes les références de cette période (elles seraient beaucoup trop nombreuses à énumérer), chaque référence est accompagnée de mes observations. Une dernière remarque sur la méthodologie. Je me suis concentré sur les médias anglophones, parce que je lis l'Anglais. La couverture médiatique des pensionnats en français est tout aussi intéressante et j'espère pouvoir la présenter une autre fois.

Sommaire

Lorsqu'ils écrivent au sujet des pensionnats, les journalistes se penchent sur les poursuites en justice. La faillite qui menace les églises et les coûts reliés aux litiges sont leurs sujets prioritaires. Certains articles incluent un bref historique du régime des pensionnats, d'autres n'y touchent pas. La majorité des paroles citées sont celles des représentants officiels des églises et du gouvernement et non celles des survivants des pensionnats. Mais le discours dominant se concentre sur les coûts des litiges et sur le climat de crise tel que présenté du point de vue des églises et du gouvernement.

Au cours du mois de février 2001, la guérison et la réconciliation a soulevé un grand intérêt, cette réaction inhabituelle ayant été soulevée par le programme spécial élaboré et présenté conjointement par APTN, CBC, et de Vision TV, intitulé: Pensionnats: Moving Beyond Survival. Lorsque le sujet d'étude est restreint, il se limitera à refléter l'attention fugitive que les médias lui accordent, et j'ai donc trouvé un plus grand nombre d'articles faisant rapport, à un niveau plus approfondi, de l'historique et de la signification sociale des pensionnats, que j'aurai trouvé sans l'avènement de ce programme. Ceci étant dit, les résultats obtenus par le biais de cette courte étude reflètent, à mon avis, les tendances médiatiques au cours de cette année.

Citons, en tête de file, Le journal The National Post, qui, en février a publié le plus grand nombre d'articles sur les pensionnats. Richard Foot et Rick Mofina écrivent tous deux pour le National Post et tous deux se concentrent sur les poursuites en justice – en particulier sur la faillite potentielle des églises et le coût lié aux litiges. (Rick Mofina, en passant, spécule qu'un montant de 10 milliards de dollars devra être déboursé pour couvrir les coûts reliés aux litiges).

La proportion régionale de la couverture médiatique est aussi concluante. Ontario et la Colombie britannique génèrent le plus grand nombre d'articles au sujet des pensionnats. Suivis de près par l'Alberta et le Saskatchewan. La couverture médiatique de l'ensemble de l'Ontario calque sa réaction sur celle d'Ottawa, (le coût potentiel que devra assumer le gouvernement fédéral en raison des poursuites en justice. En Colombie britannique, les litiges sont mêlés aux questions politiques et juridiques, par exemple les droits

territoriaux, les négociations de traités et les tous récents jugements émis par la cour suprême de Colombie britannique. J'ai découvert, en examinant les articles publiés au cours de l'année, que la presse de la Colombie britannique dégageait une hostilité exceptionnelle, non seulement envers les litiges, mais aussi envers le domaine des «relations interraciales». Cette tendance peut possiblement être expliquée par la haute visibilité des controverses entre la province et les autochtones au sujet des dossiers juridiques avancés par ces derniers.

L'antagonisme des confrontations légales, que les médias qualifient de crises, peut avoir des retombées regrettables. Est-ce que la presse accorde une attention suffisante aux survivants des pensionnats, à la réconciliation des peuples autochtones et des Canadiens? Est-ce qu'il y a eu assez d'efforts de fait pour expliquer les poursuites dans un contexte historique véridique?

Conclusions

La guérison et la réconciliation n'occupent pas une place préminente dans la liste des priorités des médias. Un quart des articles publiés en février 2001 parlent de la guérison, les trois quarts se taisent. Le regard préférentiel posé sur les litiges positionne l'église et le gouvernement sur un terrain défensif et détourne donc l'attention qui devrait être dirigée vers les bouleversements de nature plus globale qui ont été causés au Canada par le système des pensionnats. Par contre, l'examen de cet historique – par le biais des poursuites en justice – tend à avoir l'effet contraire. Il est évident que la perspective d'églises en faillite inquiète les Canadiens. Mais les églises, comme elles le déclarent elles-mêmes, s'intéressent à la guérison et à la réconciliation. La partialité des médias canadiens est démontrée dans le fait que les personnes et groupes qui comprennent le mieux le régime des pensionnats - survivants, historiens, et intervenant en guérison – sont précisément ceux qui sont cités les moins souvent, leur place étant donnée aux avocats et aux représentants des gouvernements et des églises. Les médias, au Canada, considèrent donc, à priori, le «problème des pensionnats» comme un problème financier affectant le gouvernement et les églises, et non comme un problème entre les Canadiens et les Autochtones.

Dans la plupart des cas, l'histoire des pensionnats est

présentée comme un récit de confrontations et de crises contemporaines. Nul doute que les poursuites en justice sont significatives. Il est cependant temps de les remettre en contexte. Cela vaut la peine de considérer ce qui suit: Selon une étude menée par le ministère des Affaires indiennes et du développement du Nord, environ 107,000 anciens élèves des pensionnats pour Indiens étaient encore en vie en 1991. Aujourd'hui, environ 7,000, autrement dit 7 pour cent de ce total, sont impliqués dans des poursuites en justice. Même en comptant les décès ayant eu lieu au cours des 10 dernières années, il est évident que de nombreux survivants sont marginalisés par l'attention soutenue et préférentielle accordée aux litiges. L'histoire de ces survivants est passée sous silence.

Aujourd'hui, beaucoup de gens cherchent la guérison. Lorsque les poursuites en justice auront été réglées, et que la crise des églises n'est plus un sujet qui vaut la peine d'être exploité, y aura-t-il encore un «problème des pensionnats» dans les pages des journaux ?

Voir page suivante pour la liste des articles de presse...

Sommaire quantitatif

Nombre total des articles sur les pensionnats publiés par les médias canadiens anglophones (non-autochtones) et examinés dans cette étude : 36

Nombre total de pages de coupures dans les médias canadiens anglophones se rapportant aux peuples autochtones, pour le mois de février 2001 : 2 485

Nombre total de pages dans les médias canadiens anglophones se rapportant aux pensionnats, pour le mois de février 2001 : 42

Pourcentage des pages dans les médias canadiens anglophones se rapportant aux pensionnats, pour le mois de février 2001 : 1,71%

Sujets dominants : droits de chasse/pêche, gaspillage et fraude dus à la mauvaise gestion des fonds alloués aux autochtones par le gouvernement, droits territoriaux, Décision dans le cas Corbière, suicide/toxicomanies.

Nombre d'article se rapportant aux pensionnats, par région d'origine (journaux) : Ontario (14), CB (10), Alberta (4), Saskatchewan (3), Nouvelle Écosse (2), Manitoba (1), Yukon (1), Île-du-Prince-Édouard (1), Nunavut/TNO, Nouveau-Brunswick/Terre-Neuve (0)

Point focal des articles liés à la question des pensionnats et qui ont été examinés dans cette étude : Poursuite en justice (64%), Traumatismes Soufferts par/Besoins des survivants (25% - ce chiffre inclut 2 articles sur le programme télévisé des chaînes CBC/APTN/VISION TV), autres (11% - Groupes de survivants, ateliers, Lettres à l'Éditeur)

Nombre d'articles qui démontrent ouvertement leur appui pour les survivants des pensionnats 13 (36%)

Nombre d'articles qui démontrent ouvertement leur opposition aux survivants des pensionnats/poursuites en justice : 3 (8%)

Nombres d'articles publiés, par ordre descendant, couvrant le sujet des pensionnats : National Post (4), Times Columnist (4), Kamloops Daily (3), Edmonton Journal, Chronicle Journal, Globe & Mail, Calgary Herald, Leader Post (2)

Les articles

Star Phoenix. Saskatoon, SK. Feb 1. C-12. CP. "Feds float fund for Native lawsuits: \$2-billion proposed to cover Residential Schools cases." Litiges, faillite des églises, et fonds proposés par le gouvernement pour aider les églises.

National Post. Toronto, ON. Feb 1. A4. Richard Foot et Justine Hunter. "Ottawa guessing at liability in abuse bailout: Churches. Plans to spend at least \$2B. Religious officials dispute figure since few claims tested." Les représentants des églises affirment que les plans du gouvernement fédéral concernant le montant de 2 milliards de dollars qu'il propose de dépenser pour se défendre des poursuites reliées aux pensionnats se basent sur un estimé spéculatif et erroné des responsabilités nationales vis-à-vis des abus sexuels et physiques perpétrés dans les pensionnats.

Toronto Star. Toronto, ON. Feb 1. A7. Valerie Lawton. "Ottawa, Churches in abuse-cash fight: At odds over share of \$2 billion in compensation." Rencontre entre le gouvernement et les représentants des églises afin de discuter de leurs responsabilités respectives vis-à-vis des poursuites.

Edmonton Journal. Edmonton, AB. Feb 1. A-6. Charles Rusnell. "No \$2B proposal for natives: Cost estimate for native residential lawsuits not official." Le gouvernement rejette un rapport qui propose d'allouer un budget de 2 milliards de dollars pour couvrir les poursuites reliées aux pensionnats.

Kamloops Daily News. Kamloops, BC. Feb 1. A9. Anon. "Anglican diocese remains in limbo." Les chefs d'église locaux se demandent si le fond gouvernemental de 2 milliards de dollars aidera à sauver de la faillite le diocèse de Cariboo.

The Chronical Journal. Thunder Bay, ON. Feb 2. A-3. Kimberly Hicks. "Lawyer frustrated at delays: Federal minister hasn't responded to Residential Schools lawsuit." Un avocat cherche à discuter les poursuites avec Herb Gray.

Kamloops Daily News. Kamloops, BC. Feb 2. A4. Darshan Lindsay. "Native school plans reunion, healing time." Discute des abus perpétrés dans les pensionnats, et d'une conférence de guérison organisée au cours de l'été pour les anciens élèves du pensionnat de Kamloops.

Kamloops Daily News. Kamloops, BC. Feb 2. A4. Robert Koopmans. "Federal fund could reduce court suits, church lawyer says." Discussion au sujet du fond du gouvernement destiné à aider les églises à couvrir les coûts des poursuites.

The Simcoe Reformer. Simcoe, ON. Feb 2. 18. CP. "Ottawa proposes \$2-billion fund." Coverage of National Post story, "Ottawa estime le coût des poursuites contre les églises: dépenses estimées à au moins de 2 milliards de dollars. Les églises contredisent ce chiffre.

Alaska Highway News. Fort St. John, BC. Feb 2. A11. CP. "Feds may fork over \$2 billion to cover the cost of school lawsuits." Coverage of National Post story, "Ottawa estime le coût des poursuites contre les églises: dépenses estimées à au moins 2 milliards de dollars. Les églises contredisent ce chiffre.

Globe & Mail. Toronto, ON. Feb 3. A9. Peter Gzowski. "Residential Schools: money alone is no answer." Les montant d'argent, par eux-mêmes, ne remédieront pas à la situation. Il est nécessaire de reconstruire l'héritage linguistique et de faire preuve de bonne foi envers les Premières Nations.

Journal Pioneer. Summerside, PEI. Feb 3. A3. Anon. "David MacDonald guest panelist on TV shows about native Residential Schools." L'ancien MP de PEI, maintenant conseiller spécial auprès de l'Église Unie du Canada, participe à une discussion en panel télévisée au sujet des pensionnats au Canada, Cette émission en deux épisodes est transmise le 4 février et le 11 février. Brève discussion de l'histoire des pensionnats et des poursuites actuelles.

Times Colonist. Victoria, BC. Feb 5. A7. R.H. Eldridge. "Abuse of Natives: The church must fight back." Les faits appuyant les allégations d'abus de la part des autochtones sont rares et dans la plupart des cas n'existent pas. Les églises doivent se défendre, il ne faut pas permettre aux réclamations des autochtones à la complicité sournoise du gouvernement libéral de détruire notre patrimoine chrétien.

Times Colonist. Victoria, BC. Feb 5. A7. Kevin Ward. "Not cultural lawsuits." La majorité des poursuites s'adressent aux abus physiques et sexuels; il n'exista aucun précédent visant la compensation pour perte de culture.

National Post. Toronto, ON. Feb 6. A4. Richard Foot. "Abuse suits may hit \$10B, lawyer says: Non-physical claims would inflate size of federal estimate." entrevue d'avocats de défense au sujet poursuites reliées à la perte de la langue et de la culture.

Whitehorse Star. Whitehorse, YK. Feb 6. Page 5. Stephanie Waddell. "Aboriginal group official praises regional gathering." Rapport de presse sur l'Assemblée régionale de la Fondation autochtone de guérison à Whitehorse.

Kingston Whig-Standard. Kingston, ON. Feb 8. Page 27. Anon. "Special tells story of Residential Schools." Rapport sur le programme des chaînes de télévision CBC/APTN/Vision TV intitulé Moving Beyond Survival. Mentionne les poursuites pour abus physiques et sexuels ainsi que la perte de culture.

Chronicle Herald. Halifax, NS. Feb 10. A4. Jackie Fitton. "United Church pays \$27,000 healing grant: money going to aboriginal survivors of abuse at ex-Shubenacadie school." L'Association des survivant du pensionnat de Shubenacadie reçoit une contribution de la part de l'église pour remédier aux séquelles à long terme des pensionnats.

Winnipeg Free Press. Winnipeg, MB. Feb 10. B2. "Shows advance native healing." Annonce le programme des chaînes de télévision CBC/APTN/Vision TV intitulé. Se concentre sur les besoins de guérison.

Chronicle-Journal. Thunder Bay, ON. Feb 10. A3. Kimberly Hicks. Annonce le programme des chaînes de télévision CBC/APTN/Vision TV intitulé. Se concentre sur les besoins de guérison et tient des entrevues avec des survivants des pensionnats locaux. Citations du Chef Mike Cachage au sujet des impacts des pensionnats.

Times Colonist. Victoria, BC. Feb 13. A7. Colin Brown. "Churches must take responsibility for abuse." Réponse à la lettre de R.H. Eldridge qui appuie les pensionnats et demande aux églises d'accepter leur responsabilité financière pour les abus commis.

Prince George Citizen. Prince George, BC. Feb 13. Page 4. John Williams. "Natives aren't the bad guy." Lettre d'un survivant des pensionnats au sujet de la réaction contre les autochtones.

The Temiskaming Speaker. New Liskaard, ON. Feb 14. 2D. Walter Franczyk. "Native counsellor has been there." Article sur l'œuvre de Shirley Roach, conseillère en toxicomanies, qui a grandi dans un pensionnat.

Globe and Mail. Toronto, ON. Feb 21. A13. William Johnson. "Confronting aboriginal anguish." Échec de Jean Chrétien à résoudre les problèmes fondamentaux qui divisent la société canadienne et autochtones. Mention des poursuites reliées aux pensionnats.

National Post. Toronto, ON. Feb 21. A4. Richard Foot. "Ottawa must pay for cultural abuse of natives: Senator: 'Good of our society' depends on accepting non-physical claims, Douglas Roche says." Mentionne le groupe de travail de Herb Gray et la CMRPA.

London Free Press. London, ON. Feb 21. A13. Mark Richardson. "Vision TV show can help begin healing." Article sur le programme des chaînes de télévision CBC/APTN/Vision TV intitulé Moving Beyond Survival. Un membre de l'Église Unie et le chroniqueur

Mark Richardson débattent la notion que ce sont les individus et non l'église qui devraient être tenus responsables des abus. Déclare que 7,000 anciens élèves cherchent une compensation totalisant 15 milliards de dollars. Blâme l'Église Unie pour avouer leur culpabilité et déclare que le programme de la chaîne Vision TV peut aider les Canadiens et les autochtones à se considérer comme des individus.

The Citizen. Duncan, BC. Feb 21. Page 8. Innes Wight. "Am I one of these oppressive, guilty 'Whites?'" Réponse au chroniqueur autochtone Meaghan Walker-Williams. Accuse Walker-Williams de racisme contre les blancs et déclare que sa comparaison des pensionnats avec les camps nazis n'est pas crédible. Les blancs ont aussi souffert d'abus dans les pensionnats. Les gens qui sont dérangés par son racisme sont des contribuables et les contribuables veulent l'égalité. "Les contribuables ne voient pas les autochtones comme des gens opprimés ... mais plutôt comme des 'enfants gâtés' qui ont trouvé une mangeoire, une mangeoire sans fond pleine d'argent ..."

Calgary Herald. Calgary, AB. Feb 22. B7. Daryl Slade. "Judge speeds up aboriginal suit: Lawyers have 90 days to finalize questions." Discussion des dates des poursuites en Alberta.

National Post. Toronto, ON. Feb 24. A4. Rick Mofina. "Plan seeks end to Residential Schools crisis: presentation to cabinet, church group fears being left in debt to Ottawa." Réponse à l'article du premier février du National Post "Ottawa guessing at liability in abuse bailout: Églises. Plans to spend at least \$2B. Religious officials dispute figure since few claims tested." Cite une lettre transmise par une église au gouvernement et qui demande à celui-ci d'agir sans retard pour éviter la faillite de l'église. Mentionne le fond de guérison de 350 millions de dollars. Les règlements de poursuites contre le gouvernement pourraient atteindre le montant potentiel de plus de 1 milliard de dollars.

Calgary Herald. Calgary, AB. Feb 24. A12. Rick Mofina. "Church fears deal will leave huge debt: Cabinet poised to review proposed solution." Version abrégée de l'article ci-dessus (omission des 5 derniers paragraphes).

Edmonton Journal. Edmonton, AB. Feb 24. B3. Susan Hagan. "Natives seek closure on legacy of abuse." Article au sujet de Doug Horseman, qui blâme les pensionnats pour l'alcoolisme qui affecte sa famille. Discute des séquelles des pensionnats, de la conférence sur les pensionnats tenue à Edmonton au Shaw Conférence Centre et du besoin de guérison.

Leader Post. Regina, SK. Feb 26. A1. Rick Mofina. "Church wary of school settlement." A syndication of the February 24 National Post article, "Plan seeks end to Residential Schools crisis: presentation to cabinet, church group fears being left in debt to Ottawa."

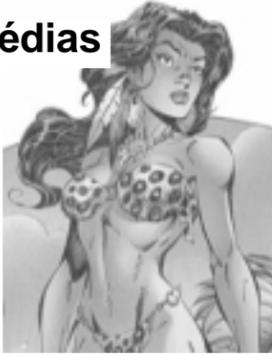
Leader Post. Regina, SK. Feb 27. A7. CP. "Widespread sexual abuse charged." Rapport au sujet de 50 poursuites au civil, en cours depuis 1997, qui allègue une épidémie d'abus sexuels contre les enfants innus. Mentionne l'abus de psychotropes et les suicides dans les communautés innues, qui ont d'ailleurs été un point focal de l'attention médiatique au cours des récents mois. Cite Simeon Tshakapesh, Chef de bande des Innus de Davis Inlet.

Times Colonist. Victoria, BC. Feb 27. A4. CP. "Lawsuits allege widespread abuse of Innu children in Labrador." Même article que ci-dessus. Huit paragraphes sont omis.

Truro Daily News. Truro, NS. Feb 27. Page 5. CP. Même article que ci-dessus. Six paragraphes sont omis.

Sault Star. Sault Ste. Marie, ON. Feb 27. A4. Brian Kappler. "Churches still play important role but litigation threatens extinction." Réponse suite à l'article du 24 février de Rick Mofina "Plan seeks end to Residential Schools crisis: presentation to cabinet, church group fears being left in debt to Ottawa." Le chroniqueur Brian Kappler de Southam défend les églises et avance que la responsabilité individuelle doit primer sur la responsabilisation générale pour les erreurs commises dans le passé.

Stéréotypes dans les médias



Pour l'idéologie dominante qui contrôle les moyens de communication, de diffusion et de formation, il est facile d'avoir l'initiative, de conférer un rang ou de véhiculer des messages codés, bref de privilégier certaines interprétations et, de ce fait, de promouvoir les intérêts dominants.

Voici une définition du préjugé qui nous donne des indications sur la fragilité de ses origines mythiques :

« *Préjugé* : opinion préconçue, défavorable ou favorable, à l'endroit d'une personne ou d'un objet, non fondée sur une expérience réelle. Antipathie découlant d'une généralisation erronée et inflexible ou reposant sur des données non fondées. » [trad.]

Les peuples autochtones se sont souvent plaints des stéréotypes dans les médias. Historiquement, les minorités ont été représentées de telle sorte que, le plus souvent, cette image leur était préjudiciable. Les images des minorités ont été imprégnées de généralités non fondées frôlant la caricature.

Par exemple, au fil du temps, les stéréotypes médiatiques sur les peuples autochtones ont insisté continuellement sur les thèmes suivants : « le noble sauvage », « l'Indien sauvage », « l'Autochtone alcoolique », « la squaw soumise ». Certaines minorités culturelles se sont vues accoler les étiquettes de décrocheurs, de souteneurs, de revendeurs de drogue alors que d'autres ont été considérées comme des génies en sciences ou des cracks en mathématiques. Quelques rares fois, des minorités apparaissant à l'écran avaient vraiment quelque chose d'intéressant à dire ou à faire. Leurs expériences de vie en ont été réduites à être traitées sous l'angle de l'exotisme.

La caractérisation d'une minorité a rarement amené une vision critique de certains mythes de la société : primo, les choses vont en s'améliorant, secundo, un racisme systématique n'est pas un problème, tertio, travailler à l'intérieur d'un système permet d'aller de réussir et quarto, peu importe votre couleur, le rêve américain est à votre portée. À travers ces stéréotypes, les minorités sont soit abaissées, remises à leur place ou, au contraire, elles servent de soutien ou de parure symbolique pour le plaisir de l'auditoire.

L'industrie cinématographique, en tant qu'institution culturelle importante, doit partager le blâme pour la perpétuation des stéréotypes. Selon Michael Parenti, l'auteur de *Make Believe Media : Politics of Film and TV*, les minorités ont historiquement été caricaturées comme étant des sauvages païens ou encore des subalternes dévoués au service de leurs maîtres blancs ; pensons par exemple aux personnages de Tonto dans *Lone Ranger* et de Cato dans *Green Hornet*. Les minorités ont été obligées de se confiner, au grand écran, à des rôles de soumission ou empreints de déférence qui se traduisaient par des actions sans panache : servir, sourire ou traîner les pieds.

Les progrès pour éliminer des médias les stéréotypes avancent à pas de tortue. L'image des rôles en fonction de la couleur raciale continue d'être renforcée et de se perpétuer, voire d'être légitimée, à travers la couverture sélective des médias. On continue souvent à identifier une personne par le biais d'étiquettes raciales, même lorsque cela n'a aucun rapport avec l'histoire dont il est question.

L'effet le plus marquant de ces stéréotypes est sans doute que la présence des minorités est perçue comme inhabituelle ou négative. Une telle « étrangeté » empêche de considérer cette présence comme normale et apportant à la société une utile contribution. Bien entendu, ces stéréotypes véhiculent une fausse information. En publicité, par exemple, la présence d'athlètes et de quelques vedettes du monde des variétés renvoie l'image que les minorités peuvent réussir dans la vie.

Derrière tout cela se cache la fonction sociale des stéréotypes. Dans une industrie régie par l'image et le charme, il y a une pression pour renforcer la loi de l'homogénéité et du conservatisme à travers le stéréotype. Les images des biens de consommation ont besoin d'être exemptes de toute controverse ou de connotation négative, car les annonceurs craignent de perdre des consommateurs et, par le fait même, des revenus. Les stéréotypes « aseptisent » nos perceptions du monde. Une grande partie de l'appréhension face aux minorités est ainsi rendue moins menaçante à travers des images familières et rassurantes.

Le Dr Augie Fleras enseigne à Toronto et est coauteur de *Breaking the Mould : Redefining the Representational Basis of Media Minority Relations in a Multicultural Canada, un document utilisant des données primaires et secondaires afin de jeter un regard sur 25 ans d'images véhiculées par les médias sur les minorités*. Extrait de *Please Adjust Your Set*, par le Dr Augie Fleras, paru dans *Communications in Canadian Society*, 4e édition, Nelson Canada, 1995.



Des images à la télé qui perpétuent les clichés sur les autochtones

Southam News, *The Ottawa Citizen Online*, mercredi 12 février 1997

LETHBRIDGE (AB) - « Le guerrier combattant, le sauvage sensuel et l'Indien mystique sont des stéréotypes qui contrent les efforts des autochtones à développer une estime d'eux-mêmes plus positive », affirme l'acteur autochtone Gary Farmer, qui a remporté le prix du meilleur acteur au Festival du film amérindien, en 1989, pour le film *Pow Wow Highway*. Jetant le blâme sur la télévision et le cinéma, il dénonce : « On voit rarement un film dramatique mettant en vedette des autochtones et qui ne comporte pas au moins une scène de violence ou de consommation d'alcool. Par conséquent, les gens craignent les Amérindiens en raison de leur image de " guerriers combattants ". La peur est aussi la raison pour laquelle vous ne voulez pas les avoir comme voisins. »

La couverture journalistique des séries de la Coupe Stanley de la saison dernière est un exemple de l'intensité de cette perception, expliquait récemment Farmer à l'Université de Lethbridge. Chaque équipe comptait sur un joueur autochtone et les commentateurs se demandaient sans cesse s'ils allaient jeter les gants l'un contre l'autre. « Ils s'attendaient à ce qu'ils se battent dès la mise en jeu. Cette attente de la violence chez les autochtones est en grande partie le produit d'Hollywood. »

Cette perception est même véhiculée par un film aussi innocent que *Peter Pan*. « Nous considérons cela comme du cinéma classique que nous aimons à partager avec nos enfants. Mais il montre une image des plus perturbantes, en l'occurrence un Amérindien dépeint comme un sauvage à craindre », raconte Farmer, l'une des vedettes du récent film *Dead Man*, qui vient de remporter le prix Félix de l'Académie européenne du cinéma comme meilleur film étranger. « Imaginez l'impression laissée aux jeunes autochtones qui se voient ainsi caricaturés film après film, poursuit-il. Il leur est difficile de concevoir une estime de soi qui soit saine. Une faible estime de soi constitue l'un des plus importants problèmes auxquels font face les com-

munautés autochtones. Nous n'avons pas besoin de beaucoup d'argent pour modifier la perception des gens. Nous avons simplement besoin d'avoir l'occasion de diffuser nos propres images. »

Farmer observe cependant certains progrès dans l'industrie du cinéma et de la télévision. « La plupart des enfants repartiront avec une perception positive de la femme autochtone après avoir visionné le film *Pocahontas*, de Walt Disney. Mais il faut reconnaître qu'elle est également la femme la plus sexy qu'ait jamais dessinée Disney. Elle est le stéréotype parfait de la sauvage sensuelle », analyse-t-il.

Robe noire, le film à succès canadien qui relate la quête des missionnaires jésuites pour « sauver les âmes » des Hurons, a envenimé la situation, estime Farmer. « *Robe noire* a perpétué chaque mythe négatif répertorié au sujet de nos nations. Mais il a pourtant été honoré à titre de film de l'année et la compagnie qui l'a réalisé a reçu 60 millions de dollars du gouvernement canadien pour continuer dans la même veine. Après la crise d'Oka, il nous était déjà assez difficile d'avoir du sang mohawk dans les veines sans que nous ayons besoin de ce film. »

Selon Farmer, qui est membre de la nation Cayuga, *Robe noire* néglige un élément clé : « L'histoire des interactions entre les nouveaux venus et les Mohawks est toujours racontée du point de vue des Jésuites. Personne ne parle des cinq siècles de paix entre les six nations composant la confédération iroquoise. La vérité, c'est qu'à l'arrivée des Jésuites, la confédération n'allait en guerre qu'avec le consentement de cinquante chefs. Il devait y avoir une décision unanime, ce qui était difficile à obtenir. » Mais les Hurons ont été victimes des conséquences néfastes résultant de l'introduction de l'alcool par les nouveaux venus. « C'était une dent cariée qu'il convenait d'extraire, poursuit Farmer. Les Iroquois ont recommandé aux Hurons d'éloigner ceux qui n'avaient pas été affectés et ont annoncé qu'ils "nettoieraient leur territoire". Jamais les raisons pour lesquelles ces incidents se sont produits n'ont été mentionnées ; l'histoire réelle de l'origine du conflit historique entre peuples autochtones et non autochtones n'a jamais été racontée. »

Même le populaire Cœur-de-Tonnerre n'arrive pas à éviter le piège. « Le film raconte que chaque fois que vous réunissez une demi-douzaine d'autochtones dans une salle, il vous est possible d'avoir une prophétie ou une vision, regrette Farmer, qui fait référence aux " flash-backs " du père autochtone alcoolique vus par l'agent autochtone du FBI. Mais au moins, les rôles d'autochtones ont été tenus par des autochtones plutôt que par Sal Mineo ou Ricardo Montalban, ce qui représente une amélioration. » Il affirme que les autochtones doivent prendre possession de leur image telle qu'elle est présentée s'ils veulent prendre le contrôle de leur vie. « Aucune information plausible ne circule dans les médias au sujet des autochtones. Nous sommes bombardés d'images qui ne reflètent aucunement notre réalité. »

Lorsque Farmer s'est rendu compte du peu d'influence que possèdent les acteurs sur les histoires racontées par le cinéma, il a décidé de devenir producteur. Mais cette décision a entraîné son lot de problèmes. « Téléfilm-Canada et la SRC ont des réviseurs qui "blanchissent" et uniformisent les scénarios. Ils les "SRC-ise" », accuse-t-il en évoquant les difficultés rencontrées dans ses relations avec la télévision de Radio-Canada lorsqu'il a tenté de diffuser quelques histoires produites par des scénaristes autochtones. Farmer croit donc que la tâche de changer la perception du public vis-à-vis les autochtones est immense. C'est pour cette raison que ses frères et sœurs se tournent souvent vers l'humour caustique. « Quelquefois, le seul moyen de survivre est de rire. »•

ABOLIR LES MYTHES ET LES STÉRÉOTYPES

Soûlote
Sale
Facile
Paresseuse

Tous les Canadiens savent que ces mots sont souvent employés pour décrire et caractériser les femmes autochtones. Beaucoup se laissent duper par cette image qu'on donne à ces femmes. Cette représentation de l'indienne sale et facile est apparue bien avant la pauvreté, l'abus et l'oppression dont notre peuple est victime. Elle a fait son apparition puis s'est installée en force chez les colons, qui lui trouvaient une utilité, l'image de l'indienne « barbare » justifiant la prise de possession des terres indiennes. Elle apaisait la conscience de ceux qui souhaitaient assouvir leurs instincts sexuels sans en subir les conséquences. L'indienne sale et paresseuse était utile aux colons assoiffés. Elle pardonnait à ceux qui lui enlevaient ses enfants et leur facilitaient l'assimilation à la culture prédominante. Elle se rangeait du côté de ceux qui, vertueusement, prenaient part à la suppression de la culture, de la langue et de la tradition autochtones. [traduction libre]

-Kim Anderson

A Recognition of Being – Reconstructing Native Womanhood

Les mythes et les stéréotypes négatifs sont bâtis par la société. Un stéréotype négatif est un élément essentiel de la dynamique de l'agression. Les actes d'agression, qu'ils soient associés à la guerre, à la colonisation, au génocide, à l'apartheid, au nettoyage ethnique, au harcèlement sexuel au travail, à la violence envers les femmes et les femmes, etc., présentent tous une même dynamique : l'agresseur voit toujours sa victime comme une non-personne, l'agression se justifiant donc d'elle-même. La déshumanisation et la démonétisation sont à la base de tout acte d'agression.

Les occidentaux ont une conception hiérarchique du monde : Dieu, l'homme, la femme, les enfants, les animaux, la matière inanimée. Dans cet ordre, Dieu et l'homme sont les *persona grata*. Suivent en ordre d'importance les *persona non grata*. Les membres de cette catégorie inférieure sont classés selon leur couleur, la *persona non grata* la plus importante étant la femme blanche. Suivent l'homme de couleur, la femme de couleur et les enfants de couleur. Les membres de chaque échelon y sont classés aussi selon l'âge.

Au Canada, contrairement aux États-Unis, les peuples autochtones n'ont pas été dépossédés de leurs terres par la force mais en négociant des traités. Les traités sont des pactes officiels conclus entre égaux. Mais la colonisation n'a rien du concept d'égalité entre les peuples, c'est un acte d'agression. Pour outrepasser les ententes des traités, les peuples autochtones devaient devenir des *persona non grata* par les moyens habituels - les stéréotypes négatifs. Les livres d'histoire, les programmes scolaires, les médias, la recherche, tous regorgent jusqu'à présent de stéréotypes négatifs, les droits acquis des premiers jours du colonialisme ayant augmenté et non diminué sous le règne du capitalisme.

Les stéréotypes jouent un rôle important dans la discrimination raciale toujours aussi présente de nos jours. Entre 1500 et 1800 A.-C., le stéréotype caractérisant les indiens comme des sauvages servait à justifier la dépossession des terres indiennes. Cette dépossession et les conséquences qui en résultèrent ont créé une relation

de puissant à faible entre les blancs et les peuples autochtones. Pour alimenter ce rapport de domination, de nouveaux stéréotypes visant les peuples autochtones ont fait leur apparition à mesure que le besoin se faisait sentir. (Larocque, 1989, p.74) [traduction libre]

Très peu de Canadiens s'intéressent à l'origine, à la nature, à la nocivité ou à la « soutenabilité » des stéréotypes négatifs et des obstacles qu'ils placent sur le chemin de la véritable guérison des peuples autochtones. Le seul côté positif est que les autochtones ont maintenant la force morale de les démystifier.

...il y a définitivement un manque d'intérêt vis-à-vis des invectives proverbiales qui fulminent contre les peuples autochtones depuis le jour où Christophe Colomb et les explorateurs, pionniers et immigrants qui suivirent posèrent le pied sur le continent américain. Alors que nous évoquons ces injures en cette année où le monde commémore les cinq cents ans de la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb, il devient encore plus évident que les peuples autochtones ont souffert terriblement pour laisser place à l'expansion et au progrès. Les autochtones d'Amérique ont été déposés de leurs terres natales, tués sans merci ou placés dans des réserves, où nombreux continuent aujourd'hui de mener une existence marginale. Les « bons indiens » ou « bons sauvages », tel que l'on appelait initialement les autochtones, ont vite cédé la place aux « sauvages barbares » qui représentaient un obstacle à l'expansionnisme sous la devise de « destinée manifeste ». [traduction libre]

-Wolfgang Mieder

The Only Good Indian is a Dead Indian: History and Meaning of a Proverbial Stereotype.

Les mythes négatifs et tout ce qu'ils entraînent - stéréotypes, clichés, préjugés et discrimination - ébranlent sérieusement ceux qui en sont fausement victimes. Les peuples autochtones y ont en majeure partie laissé leur estime de soi. Il est difficile de s'aimer quand l'image qu'on vous attribue et qu'on projette de vous au reste du monde est avilissante. Les mythes concernant les peuples autochtones sont transmis dans les cultures et les pratiques. Les productions culturelles qui reproduisent ces images stéréotypées prennent différentes formes : matériel éducatif, rapports de recherche et médias de toute sorte, et autres documents textuels.

Quand les Canadiens ordinaires parlent des peuples autochtones, c'est souvent sous forme de stéréotypes. Dans la société occidentale industrialisée du XXI^e siècle, les mythes et autres rumeurs du genre continuent de circuler. Ces histoires renforcent souvent les mentalités stéréotypées voulant que les colons soient moralement supérieurs aux autochtones.

Pour abolir un mythe, il faut y faire face. Le renouvellement et la reconstruction des collectivités autochtones est un mouvement qui touche profondément tous les aspects de la vie autochtone. En plus de rebâtir leur identité sur une base plus solide et plus claire, les autochtones ont maintenant la force morale de s'opposer aux mythes et stéréotypes et détruire l'image négative qu'ils projettent. Il reste à espérer que le nombre croissant de Canadiens informés grandiront et trouveront aussi la force morale d'aider les autres à s'élever contre les stéréotypes, à les chasser et à accélérer le processus de guérison et de réconciliation.

Alors qu'en général nous pouvons comprendre assez clairement comment se façonnaient les mythes dans une époque reculée ou comment ils se créent dans une société autre que la nôtre, il nous est toujours difficile de reconnaître ceux qui marquent l'époque ou la société dans laquelle nous vivons. Ce n'est guère surprenant, puisque le mythe a un pouvoir non de s'avérer de lui-même mais de se présenter de lui-même. En ce sens, le pouvoir du mythe est en effet évident et le mythe peut être expliqué en détail seulement lorsque son pouvoir n'est plus incontesté mais rejeté ou dominé d'une certaine manière par un autre mythe, un mythe plus général.

Des stéréotypes aux idéaux

Malgré la diversité des traditions au sein des Premières Nations, les peuples autochtones vivant dans une population où prédominent les Canadiens d'origine européenne sont souvent présentés péjorativement et associés à des stéréotypes fausement représentatifs de leur histoire. Bien que de nombreux ouvrages nous aident à mieux comprendre l'histoire des peuples autochtones dans ce pays, ils continuent de nous la présenter davantage en relation avec la vie des non-autochtones qu'avec celle des autochtones, tout en faisant référence à la culture indigène. Les paradigmes servant de fondement à la reconstruction sociale et culturelle des collectivités autochtones continuent, dans beaucoup de cas, à s'opposer aux perceptions du monde occidental.

Bien que les collectivités et les nations autochtones se distinguent les unes des autres sur de nombreux plans, elles partagent néanmoins un nombre encore plus grand de valeurs et d'idéaux communs. Ces valeurs et ces idéaux, tels que nous les avons étudiés dans les numéros précédents de *Le premier pas*, constituent un sens profond du lien sacré avec un Créateur et sa création entière, une croyance dans le rôle essentiel de l'équilibre dans toutes les facettes de la vie, une croyance en la valeur d'une relation saine et affectueuse entre êtres humains en tant que fondement véritable de la prospérité, une croyance en l'égalité inhérente de tous les êtres humains et une confiance traditionnelle en leur capacité de grandir en vue d'atteindre la maturité et la sagesse, un profond respect de l'héritage spirituel que les Anciens transmettent à une collectivité.

Montrez du respect envers les autres - Chaque personne possède un don particulier. Partagez ce que vous avez - Donner vous rend plus riche. Sachez qui vous êtes - Vous êtes le reflet de votre famille. Acceptez ce que la vie vous apporte - Il y a beaucoup de choses que vous ne pouvez contrôler. Soyez patient - Il y a certaines choses qui ne peuvent être accélérées. Soyez prudent - Ce que vous faites vous sera rendu. Prenez soin des autres - Vous ne pouvez vivre sans eux. Honorez vos aînés - Ils vous apprennent la vie. Demandez des conseils - Il y a beaucoup de choses que vous ne savez pas. Voyez les liens - Toutes les choses sont reliées entre elles .

En retour, ces valeurs et croyances sont les moyens qui peuvent renforcer les systèmes sociaux sains et durables - justice, éducation, prise de décisions, santé, environnement.

Le processus de guérison est long et pénible, mais sans valeurs ni idéaux, ce processus n'existerait pas. Ne laissons personne réduire ces valeurs et ces idéaux à de simples mythes. Et si ce sont des mythes, ils sont très bons. •

Pourquoi l'alcoolisme n'est pas une maladie

Amnon J. Suissa

... nous pouvons affirmer que la maladie n'est pas le seul modèle interprétatif dans le champ des toxicomanies et de l'alcoolisme en particulier.

Prétendre que l'alcoolisme est une maladie devant laquelle la personne est en perte de contrôle, c'est affirmer d'avance l'échec d'un individu à pouvoir se reprendre en main et considérer que la seule prescription possible est l'abstinence totale.

Le tout est plus grand que la somme de ses parties

En occident, depuis le XVII^e siècle, Descartes aura permis la division du monde en deux: les substances physiques qui relèvent du domaine de la science, et les substances dites mentales qui seraient plus la propriété de la religion.

C'est dans ce contexte que la conscience et la subjectivité en Occident sont vues comme des éléments incompatibles avec la science, seul sera considéré scientifique ce qui est objectivement mesurable. Cette rupture scientifique, tout comme la rupture corps et esprit, continue encore aujourd'hui en Occident à guider le discours médical dans le triage de ce qui est socialement acceptable et de ce qui l'est moins.

Dans cette optique, le champ de la toxicomanie en Amérique du Nord se retrouve traversé principalement par le discours dominant de la profession médicale. Celui-ci continue de privilégier une vision médicale du phénomène des dépendances alors que les réalités culturelles, psychologiques et sociales de la dépendance représentent des faits essentiels dans la compréhension et la saisie de ce phénomène complexe.

À ce titre, Bibeau et Corin (1979) de même que Suissa (1990), démontrent que les rituels, les lois et les valeurs de certains groupes culturels peuvent prévenir ou encourager un bon ou un mauvais usage de psychotropes. Sous cet angle, le taux d'alcoolisme sera peu élevé dans le groupe où le fait de boire est évalué positivement par la culture dominante, et plus élevé s'il est évalué comme un acte marginal ou asocial (Room, 1984; Peele, 1984).

Médicalisation des comportements déviants

À la lumière de ce bref survol, nous pouvons dire que la toxicomanie constitue un phénomène qui s'inscrit fondamentalement dans la culture. Qu'entend-t-on par les termes de culture, de santé mentale? Comment expliquer que les effets physiologiques de telle ou telle substance varient selon la culture et les valeurs attribuées à la substance? Est-ce que la dépendance à toute substance ou activité n'est pas en définitive liée au degré d'intégration sociale positive ou négative dans les rituels et les codes sociaux des groupes en question? Comment expliquer la médicalisation grandissante des comportements considérés comme déviants?

Pour tenter de répondre à ces questions, nous proposons d'illustrer, à partir d'exemples concrets, les relations particulières de certains groupes culturels avec diverses substances. Ces exemples pourront témoigner de l'importance de la culture dans le maintien de l'équilibre mental et dans la création de bonnes ou de mauvaises relations avec les substances. À ce titre, nous examinerons les dimensions culturelles de l'usage (...) chez les autochtones au Canada. Enfin, nous conclurons avec un questionnement critique du discours dominant en Amérique du Nord, soit le phénomène de la médicalisation de plus en plus poussée des comportements de dépendance.

Esquisse de définition: culture et santé mentale

Dans son sens anthropologique, le terme culture désigne «l'ensemble des us et des coutumes, les valeurs et les normes qui, ensemble, constituent et fondent les relations sociales entre les individus et les groupes» (Szabo, 1984, p. 7). Dans toute société, la culture s'acquiert principalement par la socialisation et l'apprentissage (enculturation). Chaque société, composée d'individus et de groupes diversement stratifiés et organisés, partage un ensemble de normes et de valeurs qui leur permettent d'entretenir des relations significatives, directes ou symboliques.

Quant à la santé mentale, plusieurs définitions coexistent et ce, dépendant des problèmes sociaux en question, de leur impact sur l'ordre social, des rapports de pouvoir entre les groupes ayant des intérêts divergents, des stratégies de résistance entreprises lors des conflits, etc. Afin d'éviter une définition réductrice de la santé mentale, nous nous référerons au rapport de Santé Québec de 1987 qui privilégie une définition plus vivante et dynamique: «un ensemble d'interactions entre les facteurs psychologiques, biologiques et sociaux» (Perreault, 1987).

Par facteurs psychologiques, il faut entendre les aspects affectifs, cognitifs et relationnels. Quant aux dimensions biologiques, elles désignent les composantes physiologiques, héréditaires ou génétiques alors que les aspects sociaux font appel à l'équilibre relationnel de l'individu avec l'espace social global.

D'un point de vue sociologique, la santé mentale s'inscrit dans une perspective universelle de la déviance et de son contrôle et ce, selon la culture et les valeurs en place dans une société donnée (Becker, 1963; Conrad, 1980). En d'autres termes, il faut comprendre la santé mentale dans un cadre plus large de la normalité versus ce qui est considéré comme anormal ou déviant.

Le poids des rituels

En établissant un cadre ordonné autour de l'usage, les pratiques rituelles semblent protéger les individus et les groupes des effets négatifs des substances. Dans la mesure où ces pratiques influent

directement sur la substance et ses effets, elles modèlent également le comportement psychologique et social des individus.

À titre d'exemple, les rituels de guérison par le biais de prise de substance avec des personnes souffrantes, et sous la supervision des «sages de la communauté», semblent avoir des effets bénéfiques dans le traitement de certains maux ou maladies. Bien que le rituel dans ces groupes culturels soit expliqué par le respect de Dieu ou la solidarité communautaire, et qu'en Amérique du Nord il est compris comme «une bonne forme sociale de l'usage», dans les deux cas, le principe fonctionne en protégeant les utilisateurs du potentiel négatif des substances.

Une maladie autochtone épidémique et incontrôlable?

Au plan épidémiologique, 50 à 60% de tous les problèmes notés dans les populations autochtones sont associés à l'alcoolisme. Alors que les autochtones ne représentent que près de 3% de la population canadienne, leur taux d'admission dans les centres de traitement est treize fois plus élevé que le taux national (Scott, 1994, p. 214).

Que déduire de ces chiffres alarmants? Sont-ils le produit d'une «maladie» épidémique et incontrôlable, l'alcoolisme, ou est-ce plutôt le reflet d'une certaine oppression d'une minorité culturelle? Est-ce que les plus grandes prédispositions de ces populations à la toxicomanie en général et à l'alcoolisme en particulier, ne sont pas en fait le résultat de l'acculturation et du déracinement social? Est-ce un problème d'identité individuelle ou culturelle? Face à ces questions, quelques variables peuvent nous aider à mieux comprendre la dynamique relationnelle de ces groupes culturels avec la substance alcool. Parmi celles-ci, nous examinerons les différences de l'incidence alcoolique selon les régions et les raisons socio-culturelles dans le développement des modèles d'usage ou d'abus.

Alors que les tenants du discours de la maladie tentent d'expliquer que les autochtones seraient plus enclins à l'alcoolisme à cause de l'acétaldéhyde, à savoir une prédisposition due à un problème de rougeur de la peau et de métabolisation de la substance, nous remarquons que l'environnement social et culturel peut constituer une explication plus fiable dans le développement de modes abusifs de consommation. Un des meilleurs exemples pouvant illustrer ce paradoxe est celui des Américains d'origine japonaise et chinoise. Alors que ces groupes montrent une réaction de rougeur de la peau après une absorption d'alcool comparable à celle observée chez les autochtones, ils constituent les groupes sociaux qui ont le moins d'incidence d'alcoolisme aux États-Unis.

Il en est de même au Canada où les autochtones qui résident dans les régions de l'Est ne connais-

sent pas des problèmes de toxicomanie aussi graves que ceux des autres régions (Scott, 1985, p. 226). Selon Santé et Bien-être social Canada (1988), les réalités urbaines des autochtones versus celles des réserves constituent également des variances démographiques importantes dans l'explication du phénomène de l'alcoolisme.

Ainsi, dans les réserves géographiquement plus isolées, l'ennui et l'inadaptation sociale à l'environnement chez les jeunes peuvent représenter des variables explicatives importantes dans le recours à l'alcool ou à d'autres formes d'intoxication (Oetting, Beauvais et Edwards, 1988; Oetting *et al.*; 1989). Le cas de six jeunes autochtones qui ont tenté de se suicider en surconsommant des solvants dans une réserve du grand Nord en 1995, témoigne de cette réalité qui a alerté les instances politiques du pays face à ce type de problèmes.

Une autre étude de Santé et Bien-être social Canada a évalué la prévalence d'abus en toxicomanie chez les autochtones selon les provinces dans les années 80. À partir des données concernant les provinces de l'Atlantique, le Québec, la Saskatchewan et les territoires du Nord-Ouest, la consultation a démontré que les différences régionales s'expliquaient plus par des facteurs culturels, sociaux et économiques que par une prévalence de la maladie de l'alcoolisme.

L'impact de la déculturation

Dans cette optique, les plus hauts niveaux de prévalence d'alcoolisme et du suicide chez les autochtones peuvent être largement liés à une certaine perte de l'héritage culturel et aux conditions économiques difficiles (McIntosh, 1984). La déculturation, la question de l'identité sociale d'appartenance et la réduction du rôle de la tradition se retrouvent généralement combinés à un haut taux de chômage, à une isolation sociale et aux préjudices qui y sont rattachés.

Au plan familial, l'alcoolisme chez les autochtones adultes est souvent associé à la brisure des structures familiales et des réseaux de solidarité (Oetting, Beauvais et Edward, 1988; Oetting *et al.*; 1989). Même si les familles élargies jouent un certain rôle dans la prise en charge des enfants négligés ou victimes de problèmes familiaux, il n'en demeure pas moins que le réseau primaire de la famille immédiate est souvent détérioré, les familles élargies ne réussissant pas à compenser pour les soins globaux à donner. Dans ce contexte, la structure familiale se retrouve affaiblie en limitant ses habiletés dans l'application de sanctions qui pourraient décourager le développement des abus chez les plus jeunes.

Selon Peele (1982, p. 36), l'un des aspects clés de l'expérience de l'abus d'alcool est qu'elle donne l'illusion du pouvoir, l'impression de pouvoir diriger les autres. Chez les autochtones, l'exclusion physique des sphères économiques, politiques et sociales peut mieux nous expliquer le recours à l'alcool comme une stratégie visant à retrouver une sensation de puissance et de pouvoir. Face à cette aliénation sociale intense — pauvreté, chômage, sentiments de désespoir, exclusion — il n'est pas étonnant de voir autant de personnes souffrantes

utiliser l'alcool comme une potion libératrice des angoisses de leur existence.

En Amérique du Nord, le contrôle social médical des comportements liés aux dépendances constitue la trajectoire la plus privilégiée. Autant au plan social qu'au plan économique, le discours de la maladie remplace de plus en plus les alternatives fournies généralement par le réseau social primaire, soit les parents, la famille élargie, les amis, etc.

Au plan sociologique, des recherches démontrent que dans les traitements de l'alcoolisme en contexte privé, la race, le sexe ou le statut socio-économique influencent directement le type de traitement que les personnes alcooliques reçoivent (Hansen et Emrick, 1981, p. 165). Selon ces auteurs, il existerait une certaine distorsion des diagnostics selon que les personnes aient ou non les moyens financiers de suivre un traitement.

Déterminisme et irréversibilité

Ceci étant, plusieurs questions restent en suspens. Jusqu'à quel point le discours de la maladie en toxicomanie ne contribue pas à une anesthésie du changement social étant donné le déterminisme permanent et l'irréversibilité qui y sont associés?

Comment parler de réhabilitation et d'intégration, dans le sens du changement social, quand 60% des conseillers sont des ex-alcooliques toxicomanes qui adhèrent au modèle de la maladie (Hansen et Emrick, 1985, p. 165)? Comment éviter une plus grande prévalence des problèmes de consommation chez les personnes à faible statut social et économique — femmes seules, au chômage, divorcées ou jeunes dépourvus de liens sociaux (Lex, 1985, p. 97; Ferrence, 1980)?

Alternatives au modèle dominant

Même si le discours de la maladie reste dominant en Amérique du Nord, certaines pratiques spirituelles et propres à la culture autochtone (healing circles, médecine wheel) constituent des alternatives au modèle prédominant de la maladie. Le cas d'Alkali Lake en Colombie-Britannique où la population était presque entièrement alcoolique reste le meilleur exemple de la réfutation du modèle de la maladie (Alkali Lake, 1987). En éliminant la vente illégale d'alcool, en créant un système de pièces justificatives qui permet d'obtenir des prestations d'aide sociale, en attribuant un emploi en guise de récompense aux personnes qui ont terminé une cure de désintoxication, cette communauté a atteint un taux de sobriété de l'ordre de 95%.

N'est-ce pas là le témoignage concret que la prise de conscience politique de sa propre culture, combinée à une action communautaire concertée, peut transformer le courant des choses et des croyances? N'est-ce pas là, la preuve que quand les individus s'engagent dans un acte de solidarité communautaire et sociale, la sobriété est possible sans pour cela se considérer malades?

En conclusion, nous pouvons affirmer que la maladie n'est pas le seul modèle interprétatif dans le

champ des toxicomanies et de l'alcoolisme en particulier. Au contraire, il s'agit d'inscrire ce phénomène dans une perspective d'une construction sociale, économique, politique, historique et culturelle dans la mesure où certains groupes réussissent à mieux s'intégrer tandis que d'autres vivent plus de difficultés dans leurs relations à l'environnement. Au cœur de ces différences, réside la réalité incontournable de l'exercice du pouvoir, le rapport majorité/minorité, l'inclusion ou l'exclusion de ces groupes dans l'espace social élargi.

Même s'il n'y a pas de théorie anthropologique unique sur l'alcoolisme, plusieurs modèles sont dérivés des résultats de recherches empiriques (Heath, 1988). Les études de Castelain (1988) sur les manières de boire au Havre, de Young et Faulkner (1993) sur les différentes conceptions de l'alcoolisme chez les Coréens et les Américains, de Funken (1986) sur l'influence des croyances religieuses au Sénégal, de Gratton (1983) sur les modes d'usage du cannabis en Jamaïque selon le statut social et économique, de Cardinal et Lacasse (1984) sur le boire modéré du vin chez les Italiens, de Cohen (1988) sur l'usage modéré de la cocaïne en Hollande, etc., sont autant d'exemples qui illustrent le fait que les valeurs culturelles sont au centre du développement de bonnes ou de mauvaises relations aux substances.

Amnon J. Suissa est professeur au département de travail social de l'Université du Québec à Hull. Cet article, qui reprend la substance d'une communication présentée au colloque «les rituels sauvages» dont proviennent les contributions thématiques de ce numéro (ACFAS, Montréal, U. McGill, mai 1996), est d'abord paru sous le titre «Culture, santé mentale et toxicomanie» dans *Toxicomanie et santé mentale: les actes du XXIV^e colloque*, édité par l'Association des Intervenants en Toxicomanie du Québec, Montréal, février 1996, p. 118-128. Il est ici reproduit avec l'aimable autorisation de l'AITQ. Mr. Soussa est aussi l'auteur d'un tout récent ouvrage: Pourquoi l'alcoolisme n'est pas une maladie, Editions Fides

Ouvrages cités

- Alkali Lake. 1985. Cinémathèque P.N.L.A.A.D.A. Vidéo parties 1 et 2. Cinémathèque de Kahnawake. Vidéocassette VHS, son, couleur. Québec.
- Peele, S. 1984. «The Cultural Context of Psychological Approaches to Alcoholism. Can We Control the Effects of Alcohol?». *American Psychologist*, vol. 39, p. 1337-1351.
- Peele, S. 1986. «Denial of a Reality and Freedom in Addiction Research and Treatment». *Bulletin of the Society of Psychologists in Addictive Behaviors*, vol. 5, p. 149-166.
- Room, R. 1984. «Alcohol Ethnography: A Case of Problems Deflation». *Current Anthropology*, vol. 25, p. 169-191.
- Scott, K. 1994. «L'usage des drogues et la toxicomanie au sein des communautés autochtones canadiennes». Dans P. Brisson (dir.). *L'usage des drogues et la toxicomanie*, Tome 2. Montréal: Gaëtan Morin, p. 212-230.

Conseil de la Nation Atikamekw inc.

Miromatisiwiniik

Le but ultime de notre projet s'inscrit dans une démarche de promotion du mieux-être. Celui-ci comprend trois objectifs : amener une prise de conscience individuelle et collective de ce qu'a représenté la fréquentation des pensionnats, en insistant sur ses impacts affectifs, physiques, mentaux et spirituels. Un tel processus de conscientisation soulèvera de nombreux besoins dans nos communautés. Le second objectif du programme tentera d'y répondre en prévoyant parfaire les connaissances et les connaissances des intervenants. Nous offrirons une formation spécifique à ces derniers. Le perfectionnement de nos ressources favorisera l'atteinte du troisième objectif à savoir le processus de guérison des victimes.

Stratégies

Notre projet a identifié différentes stratégies qui nous aideront à rencontrer nos objectifs. La démarche de conscientisation s'est effectuée par l'entremise de médias capables de rejoindre un grand nombre de gens (radio et télévision communautaires, mini colloques etc...). Le choix des programmes de formation s'adressant aux intervenants est fait en fonction des victimes (deuil, situations de crise) et en terme d'intervention (relation d'aide, processus de groupe). Les activités thérapeutiques sont sous forme de psychothérapie individuelle, de groupe et de thérapie en centre. Le processus de consultation communautaire précisera les objectifs des activités de psychothérapie (traitement des abus sexuels et physiques, violence, carence affective etc...). Nous mettons à contribution des ressources professionnelles pour pallier aux besoins que les ressources ne peuvent combler.

Les services de traitement sont offerts prioritairement aux ex-pensionnaires et en particulier ceux ayant subi des abus sexuels ou physiques. Toutes les générations éprouvent cependant le besoin de connaître les faits marquants de leur histoire afin de mieux comprendre leur souffrance et celle vécue par leur communauté.

Nous avons donc entrepris un processus de recherche pour documenter l'avènement des pensionnats dans nos communautés, et avons fait un recensement de tous ceux et celles qui les ont fréquentés. C'est ce document que nous partageons ici dans *Le premier pas*. Mais tout d'abord, nous voudrions nous présenter notre nation.

La nation Atikamekw

«Atikamekw» signifie «poisson blanc», nom qui a été repris dans les années 70.

Notre langue fait partie de la famille linguistique algonquienne et 98% d'entre nous parlons notre propre langue. Nous utilisons le français pour communiquer avec l'extérieur.

Notre année est divisée en six saisons et non quatre. Les saisons sont appelées : Sikon, Miroskamin, Nipin, Takwakin, Pitci Pipon et Pipon (respectivement: pré-printemps, printemps, été, automne, pré-hiver, hiver).

Notre peuple a une histoire difficile. Essentiellement pacifique, notre peuple a presque totalement disparu au cours de la seconde moitié du 17^e siècle, à la suite d'épidémies et des attaques incessantes des Iroquois alors en pleine «guerre des fourrures». Les quelques survivants sont chassés par les Iroquois. Notre population fut réduite à quelques familles qui se réfugièrent, croit-on, chez les Cris et les Montagnais. Avant la fin du siècle, ces survivants s'intégrèrent à un groupe du lac Supérieur venu s'installer en Haute-Mauricie. Les O'pimittish Ininiwac, que l'on appela «Têtes-de-Boules» probablement à cause de leur coiffure, sont les ancêtres des Atikamekws actuels qui furent d'ailleurs appelés «Têtes-de-Boule» jusqu'en 1972.

Vers 1650, la population des Atikamekw se chiffre entre 500 et 600. Notre territoire est sillonné par de nombreuses voies navigables situées au carrefour des communautés cries, algonquines et montagnaises. Cette situation favorise le troc. Nous complétons notre régime alimentaire à base de gibier et de poisson par des produits agricoles comme le maïs. Au printemps, nous faisons bouillir la sève extraite des érables pour en faire du sucre et du sirop, d'où l'origine du sirop d'érable québécois.

À partir de 1774, la Compagnie de la Baie d'Hudson ouvre des postes de traite dans la région. Avec l'intensification des relations commerciales, les valeurs des non-autochtones se substituent aux traditions.

En 1831, les compagnies forestières s'installent dans la région et introduisent le travail salarié. Les Têtes de boule constituent une main-d'oeuvre qui connaît bien la forêt. Notre population se dénombre aujourd'hui à 4 779, répartie dans les villages de Manawan, de Wemotaci et d'Opitciwan; quelques autres vivent à La Tuque, en Mauricie et au Lac St-Jean.

De 1900 à 1920, un second choc ébranla la société Atikamekw et ses ondes se répercutent encore aujourd'hui. L'industrialisation amena l'exploitation rapide du territoire et, en 1909, un premier moulin à bois est ouvert à La Tuque. En 1912, le train arrive jusqu'à Weymontachie avant de prendre le chemin de l'Abitibi. Au cours des ans, des milliers de kilomètres carrés de territoire seront concédés aux compagnies d'exploitation forestière. De plus, le train amène un grand nombre de travailleurs, de chasseurs et de pêcheurs en Mauricie, durant cette période. Par ailleurs, les Atikamekws devront se déplacer plusieurs fois, entre 1950 et 1972, à cause de la construction de barrages et la création de réservoirs qui inondent leurs emplacements.

Le XX^e siècle s'ouvre sur une nouvelle ère; celle des aménagements hydroélectriques. La communauté d'Opitciwan a dû être réinstallée à deux reprises en raison des inondations résultant de la création du réservoir Gouin en 1918. Toutes ces activités ont un impact négatif sur la faune et la flore. La drave et le bois inondé par le réservoir Gouin ont entraîné la contamination de la faune et de la flore et le maintien du mode de vie traditionnel n'est plus guère possible.

En mai 1993, le conseil de la Nation Atikamekw

(CNA) a signé une entente avec les gouvernements provincial et fédéral sur la réfection des routes forestières donnant accès aux trois communautés; ces routes d'accès deviendront praticables durant toute l'année tout en permettant aux Atikamekw de contribuer activement au développement économique de la région.

Education, santé et services sociaux

Nous assurons nous-mêmes, grâce à Atikamekw Sipi, la gestion des programmes d'éducation, de santé et de services sociaux. Nous consacrons des efforts considérables afin, d'une part, de redécouvrir les fondements culturels ancestraux, symboles de l'identité atikamekw et, d'autre part, d'assurer le développement économique de la nation.

Nous possédons notre propre organisation politique, le Conseil de la nation Atikamekw. Cet organisme négocie leur revendication territoriale avec les gouvernements du Québec et du Canada. Le gouvernement du Québec nous a déposé une offre globale en décembre 1994. Les Atikamekws s'étaient associés à la nation montagnaise pour fonder le Conseil des Atikamekw et des Montagnais (CAM), en 1975. Le CAM a défendu les droits de nos deux nations jusqu'à sa dissolution, en décembre 1994.

Les trois communautés atikamekws sont accessibles par des routes forestières qui, jusqu'en 1994, étaient impraticables durant une bonne partie de l'année. Une entente signée en 1993 avec les gouvernements du Québec et du Canada a permis d'entreprendre la réfection de ces routes. Nous avons partagé avec le gouvernement du Québec la maîtrise d'oeuvre des travaux qui sont maintenant terminés.

Nous prônons le développement durable par la gestion intégrée des ressources avec tous les utilisateurs de la forêt. Passant de la théorie à la pratique, nous avons mis sur pied Atikamekw Aski, le service forestier de la nation. Celui-ci, en plus de procéder à d'importantes activités de reboisement et de sylviculture, assure la formation des travailleurs atikamekws qu'il emploie. D'autre part, Mamo Ateskewin est une association qui regroupe les utilisateurs du territoire : chasseurs, pêcheurs, piégeurs et cueilleurs.

L'avènement des Pensionnats et Résidence Indiennes de congrégations religieuses chez la Nation Atikamekw de 1955 à 1973-74*

«Hier nous avions les Terres, ils avaient le Livre (Bible).

Aujourd'hui nous avons le Livre, ils ont les Terres.»

Nos problèmes sociaux découlent principalement des pensionnats. Même ceux qui ne sont pas allés au pensionnat ont été touchés d'une manière ou d'une autre.

Marcel Boivin

*Année de fermeture plus ou moins officielle des pensionnats et résidences administrés par des con-



grégations religieuses au Canada..

“Nous voulons être traités avec respect...”

“...Dans les petites réserves, nous flottons dans la grisaille de l’irréalité, honteux de notre culture que vous avez ridiculisée, incertains de notre identité passée... incertains du présent qui nous échappe et de l’avenir qui est sans grand espoir.. Voilà où nous en sommes aujourd’hui.”

...”Qu’avons-nous trouvé dans le nouvel environnement que vous avez créé autour de nous? Des complicités. Du ridicule et de la fraude...”
”Imaginez un peu le sentiment qui peut nous animer lorsqu’on se croit inutile à la société et à ceux qui nous entourent. Savoir que les gens viennent nous aider sans rien demander en retour, croyant que nous n’avons rien à leur offrir. Humiliation profonde à la vérité. Révolte sourde.

“Savez-vous ce que c’est que de voir sa race amoindrie et devenir un fardeau pour le pays? Peut-être n’avions-nous pas les qualités requises pour apporter une contribution valable, mais personne ne voulait nous laisser le temps de rattraper notre retard. Nous avons tout simplement été mis au rancart, à cause de notre ignorance et de notre lenteur d’esprit.”

...”Maintenant, vous me tendez la main, vous m’invitez à vous rejoindre..vous me dites: viens pour t’intégrer à nous.. Comment puis-je me décider? Je suis nu et plein de honte. Puis-je m’avancer avec dignité? Je n’ai aucun présent à offrir. Avez-vous quelque estime pour ma culture? Malgré sa pauvreté, moi, je la chéris, alors que vous la méprisez.”

...”Vous parlez fortement d’intégration scolaire, mais cela existe-t-il? Et peut-on parler d’intégration scolaire, alors que l’intégration sociale n’est pas encore réalisée, ni celle des cœurs et des esprits? Vous n’obtiendrez, à vrai dire, qu’un rapprochement physique et les murs persisteront, aussi hauts que les chaînes de montagnes. Croyez-m’en.

L’avènement des Pensionnats et Résidences Indiennes.

“Par la pensée, transportons-nous au terrain de jeux d’une école secondaire intégrée.. Considérons l’uniformité monotone et la laideur noire de la surface... observons les élèves, au moment de la récréation : ils sortent en trombe et se groupent, les Autochtones là, près d’une clôture.. Il semble que la surface noire n’est plus uniforme.. qu’entre les deux groupes ont surgi des montagnes, des vallées et des précipices infranchissables. Un moment plus tard, la cloche se fait entendre et nos élèves intégrés se dirigent à l’intérieur... Dans une salle de classe, l’espace manque pour les précipices. Seuls les petits fossés... et comme on prend garde de les dissimuler. Couverture noire, froide, uniforme et repoussante dans sa monotonie.

“Je devine que vous devez bien penser: mais alors dites-nous ce que vous désirez en fin de compte? Avant tout, nous voulons être traités avec respect et sentir que nous sommes un peuple digne. Nous voulons avoir des chances égales de réussir dans la vie, mais nous ne pouvons pas y parvenir selon vos propres barèmes, nous ne pouvons pas accéder à vos normes d’appréciation. Nous avons besoin d’aide spéciale en éducation, d’aide spéciale pour

les premières années de la formation, de cours spéciaux en anglais (français), d’orienteurs. Et nous voudrions que nos diplômés jouissent d’une chance égale d’emploi, sinon l’étudiant perd courage et se demande à quoi bon faire un effort.

“N’oubliez pas non plus que nous sommes un peuple dont les droits sont garantis par des promesses et des traités. Nous ne mendions pas ces droits, nous ne vous remercions pas des faveurs que nous avons payées depuis longtemps (et Dieu sait si nous avons versé un tribut exorbitant!) que nous avons achetées avec notre culture, notre dignité et notre amour-propre. Nous avons payé, payé, payé jusqu’au point où notre race est devenue meurtrie, pauvre et asservie.”(1)

Les pensionnats et résidences indiennes administrées et gérées par des congrégations religieuses ont été fréquentes par les jeunes Atikamekw de:

Opitciwon est parti de 1955

Wemotaci est parti de 1955

Manawan est parti de 1960

Le pensionnat indien Saint-Marc-de-Figuery d’Amos a ouvert ses portes en 1955, les jeunes d’Opitciwon et de Wemotaci ont été les premiers à le fréquenter. Ces jeunes, dont l’âge variait de 7 ans à 16 ans (âge limite légal pour la fréquentation d’établissement scolaire selon les politiques du gouvernement fédéral et ses ministères (Affaires indiennes, Immigration et Citoyenneté entre autres)), s’absentaient de leur milieu familial pendant une période de 10 mois sur 12 mois par année.

Les jeunes de Manawan ont commencé à fréquenter le pensionnat d’Amos à partir de septembre 1960 (jusqu’en juin 1962). Au total 18 filles et garçons sont partis de leur foyer, l’âge de ces jeunes variait de 11 à 15 ans environ.

Le pensionnat de Pointe-Bleue (Mashteuiatsh) a ouvert en septembre 1960, (devenue résidence indienne à partir de 1967) les jeunes de Wemotaci en plus de ceux et celles qui étaient à Amos depuis 1955 rejoignent les élèves d’autres communautés algonquines, cris et montagnaises.

A partir de septembre 1962, les élèves de Manawan (ceux et celles qui ont fréquenté le pensionnat d’Amos de 1960 à Juin 1962) rejoignent les autres Atikamekw à Pointe-Bleue.

Vers les années 1963-64, les pensionnats et résidences indiennes accueillent des élèves de plus en plus jeunes, ceux du pré-scolaire sont âgés de 4 ou 5 ans et quittent leur milieu familial pendant environ 10 des 12 mois d’une année. “Lorsque nous étudions là-bas, nous ne revoyons nos parents qu’une fois au cours de l’année.. Comme nous étions à l’âge où l’on change beaucoup, je me souviens d’une année où ma mère, venue me chercher pour les grandes vacances, est passée à côté de moi sans me reconnaître.”

En 1968, pour les jeunes du pré-scolaire et du primaire de Wemotaci, il y a ouverture de classes à Sanmaur. L’école restera ouverte jusqu’à la construction de nouvelles classes au nouveau village.

En septembre 1971, les élèves d’Opitciwon rejoignent les autres élèves Atikamekw de Manawan et de Wemotaci à Pointe-Bleue. Les

jeunes Atikamekw des trois communautés cohabitent et vont étudier ensemble.

En septembre 1972, les jeunes du pré-scolaire et du primaire (4 à 13 ans environ) de Wemotaci emménagent dans une nouvelle école construite lors de l’aménagement du nouveau site communautaire (village) de Wemotaci.

En juin 1974, les résidences indiennes du pays gérées par des congrégations religieuses “ferment” définitivement les portes. Celle de Pointe-Bleue accueillera toutefois d’autres jeunes Atikamekw, en “difficulté d’apprentissage”, pour une période de “recyclage” afin de “les préparer à entrer de plein pied dans le monde blanc.” La résidence indienne était administrée par des laïcs depuis le début des années 1970. Cependant, quelques membres de la congrégation y travaillaient encore.

Les plus âgé(e)s des élèves et étudiant(e)s Atikamekw seront dispersés vers d’autres écoles provinciales. Ceux d’Opitciwon, quelques-uns restant à Pointe-Bleue, vont étudier et rester en pension dans la région du Lac Saint-Jean. Les jeunes de Wemotaci iront à Shawinigan principalement. Tandis que ceux de Manawan, au nombre de 57 filles et garçons, vont étudier dans des écoles provinciales de Joliette.

La plupart de ces élèves et étudiant(e)s Atikamekw pensionneront dorénavant dans des familles non-autochtones. A raison, entre autres, de cette situation, les jeunes délaisseront les cours et abandonneront leurs études.. Pour favoriser la fréquentation scolaire et ainsi donner la chance aux jeunes de compléter leurs études, chacune des trois communautés Atikamekw enclencha un long processus de rapatriement de leurs étudiant(e)s du secondaire vers leur village respectif. Pendant ce temps, plusieurs des jeunes Atikamekw, en âge de fréquentation scolaire, des trois communautés vont cependant demeurer à la résidence de Pointe-Bleue jusqu’à la fin des années 1980. Celle-ci était administrée et gérée par des laïcs dont la plupart, autochtones, provenaient du village même de Pointe-Bleue et quelques fois des villages Atikamekw.

Au cours de longues négociations entre des fonctionnaires de gouvernements et les dirigeants politiques ainsi que des responsables de l’éducation de la partie autochtone, pour la construction des écoles et autres infrastructures ainsi que pour les services et programmes scolaires a instaurer, plusieurs étudiant(e)s demeurèrent en pension “en ville” (Roberval, Shawinigan et Joliette, etc). Quelques-uns(e)s réussirent et montèrent vers des grades supérieurs au niveau collégial et universitaire.

Selon notre recensement, voici le nombre (non exhaustif) des jeunes atikamekw qui ont fréquenté les pensionnats.

Pensionnat indien d’Amos (ouvert en 1955) et la résidence indienne de pointe bleue (ouverte en 1960). Cette fréquentation est de septembre 1955 à juin 1974

Jeunes de la communauté d’Opitciwon : 119 élèves

Jeunes de la communauté de Wemotaci : 212 élèves

Jeunes de la communauté de Manawani : 125 élèves



Pensionnat Beauval 1944-1954

PAR RALPH PAUL

Puisqu'on me considérait un INDIEN selon la *Loi sur les Indiens*, j'ai été condamné à 10 ans d'assimilation et d'acculturation au BIRS (Beauval Indian Residential School) – le pensionnat Beauval. Avant d'être endoctriné à la culture des Blancs, j'étais un enfant Déné heureux, satisfait et sans souci. Jusqu'à l'âge de six ans, je ne connaissais pas un seul mot d'anglais. J'avais peur des Blancs. J'étais un enfant turbulent, énergique et possiblement (selon la terminologie d'aujourd'hui), un enfant ayant un THADA (trouble d'hyperactivité avec déficit de l'attention) à cause de mon excès d'énergie et de mon entrain. Mes parents me disaient souvent dans ce temps-là que, si je n'étais pas sage, l'homme blanc viendrait et m'enlèverait. Je ne les ai pas écoutés. L'homme blanc est venu et il m'a enlevé. C'est ainsi qu'a commencé ma peine de 10 ans à BIRS.

Dès que la date du retour à BIRS approchait, le 15 août de chaque année, je ressentais un sentiment d'abandon, de solitude. Je pleurais et je me sentais tellement déprimé. Mais mes parents ne pouvaient rien faire pour changer la situation. Chaque année, je retournais à BIRS à contre-cœur. Je m'ennuyais pendant 2-3 semaines et puis je m'adaptais de nouveau à la vie à BIRS. Il me fallait vivre dans un monde différent de celui que je connaissais. C'est là que j'ai été introduit dans le monde des RÈGLES, des RÉGLEMENTS et de la RELIGION. Voilà, les trois « R » qui désormais dirigeraient ma vie.

Les dix années passées à BIRS m'ont transformé, moi un Déné, en une caricature de leur mode de vie. La discipline excessive était étroitement associée à la vie religieuse. Nous n'avions aucune liberté. Ils nous défendaient de penser ou de réfléchir par nous-même. C'était un style de vie militaire.

Le personnel religieux de BIRS – les pères et les frères Oblats et les Soeurs grises de Montréal – étaient nos souverains et nos maîtres. Ces Français nous ont enseigné à réfléchir, à parler et à essayer de devenir des Anglais. C'étaient des personnes sévères, distantes et impersonnelles. Ils ont essayé de nous cloner à leur image. Les religieuses et les prêtres et les frères avaient prononcé des vœux en devenant membres de leur institution religieuse respective. Ils s'attendaient à ce qu'on respecte nous aussi ces vœux dont, entre autres, le vœu d'obéissance...

Ils s'attendaient à ce qu'on obéisse sans aucune discussion à chaque ordre qu'ils donnaient. Il ne nous appartenait pas d'en demander la raison. Il fallait qu'on fasse ce qu'on nous demandait de faire, que cela nous plaise ou non. Les conséquences d'une désobéissance étaient une réprimande, des cris, des gifles, des punitions, des coups, des fessées, rester à genoux dans un coin ou aller se coucher tôt. Souvent, ils se servaient de la pression exercée par nos pairs. Je peux vous assurer que j'ai subi tous les mauvais traitements mentionnés précédemment.

Le vœu de pauvreté...

Ils avaient prononcé ce vœu en partant du principe

qu'ils ne seraient pas responsables de biens matériels. Ils se voulaient détachés de la terre et des humains. Leur seule préoccupation était de faire la volonté de Dieu – allez donc savoir ce qu'on entendait par ces mots – et de suivre la Parole selon l'Évangile « de donner tout aux pauvres et de le suivre ». Malgré l'état de pauvreté dans lequel on se trouvait déjà, nous devions rester fidèles à ce précepte en tant qu'élèves de BIRS. Les religieuses et les prêtres se vêtaient de leur « habillement » étrange, tous identiques. Quant à nous, les enfants, on nous vêtait aussi tous pareils. On nous coupait les cheveux de la même manière : les garçons, la coupe au-dessus des oreilles; les filles, une coupe de style hollandais. On nous enseignait à pratiquer l'humilité, une autre référence biblique. Ils nous ont enseigné que les biens terrestres, les biens matériels, étaient sans valeur et même des objets de perdition. Selon cette doctrine, l'argent était à l'origine de tous les maux sur la Terre. En conséquence, je n'ai jamais su comment préparer un budget, comment dépenser sagement ou comment mettre de l'argent de côté pour les mauvais jours. J'ai toujours eu peu de respect pour l'argent, même aujourd'hui. La nourriture qu'on nous servait était très peu appétissante et sans aucune variété. Du ragoût (eurkl).

Le vœu de chasteté...

Ils nous ont enseigné que le sexe était obscène, que c'était un péché et à l'encontre du sixième et du neuvième commandements. C'était même un péché mortel que de nourrir des idées qui pouvaient être rattachées au sexe. À BIRS, nous étions séparés des filles. Nous ne pouvions que rarement communiquer avec nos propres soeurs et avec nos cousines. Si un garçon se faisait prendre en train de parler à une fille, ou s'il avait le béguin, il était publiquement ridiculisé; on faisait en sorte qu'il se sente honteux. Ils nous ont amenés à ressentir de la honte à l'égard de notre propre sexualité. J'avais 18 ans quand j'ai appris comment les bébés venaient au monde.

Les dix ans que j'ai passés à BIRS m'ont transformé, moi un Déné, en une caricature de leur mode de vie. La discipline excessive était étroitement liée à la vie religieuse. C'était un style de vie mili-

taire. Aucune liberté. On n'était pas autorisé à penser, à réfléchir par soi-même. Si on questionnait les directives, on courait le risque d'être réprimandé, ridiculisé ou puni. Une clôture entourait le terrain de jeux, comme si nous étions dans un camp de concentration. Si par mégarde nous allions à l'extérieur du terrain clôturé pour chercher un ballon, nous étions punis. Si on ripostait, on nous punissait. On se mettait en ligne pour tout. Ils nous appelaient, nous faisaient venir, en utilisant un sifflet comme on fait avec des chiens. Si on était en retard, on nous punissait. À cette époque-là, la méthode d'enseignement utilisée à l'école, c'était l'apprentissage par cœur, la mémorisation. On nous traitait comme si nous étions des perroquets. Les garçons devaient apprendre les réponses en latin de la messe. Si nous ne récitons pas correctement ces réponses, nous étions punis. Nous devions confesser nos péchés toutes les semaines. On se mettait en ligne pour aller au confessionnal réciter nos péchés au prêtre et demander pardon. Souvent, j'inventais des péchés parce qu'ils nous disaient que nous étions portés à commettre sept péchés par jour. À titre d'exemple, je disais « Père, j'ai eu de mauvaises pensées ». Je ne savais pas ce que c'était supposé être des « mauvaises pensées ». Ensuite, comme pénitence, on nous disait (encore) de réciter « dix Ave Maria ». Par contre, si nous avions confessé quelque chose qui était considéré comme terrible, alors il fallait réciter un rosaire au complet. Les apprentissages étaient inspirés par la crainte plutôt que par le réconfort que la religion est supposée susciter chez les croyants/les pratiquants. Aujourd'hui, en raison de ces expériences, j'ai rejeté les enseignements de la religion catholique et de la religion en général.

J'ai appris à refouler mes sentiments. Je ne parle jamais de mes souffrances à qui que ce soit. Je pleure en relatant cette expérience. Je me suis endurci sur le plan émotionnel. Je n'ai jamais su exprimer de l'amour envers quelqu'un. Je n'ai jamais pu dire « je t'aime » à mon épouse en étant complètement à l'aise. On ne m'a jamais enseigné à aimer dans cette institution. Je n'ai jamais pu toucher une personne du sexe opposé, la serrer dans mes bras; en raison de ce que j'ai vécu au pensionnat Beauval, j'avais trop peur, j'étais craintif et honteux.



Je me rappelle un incident alors que j'avais sept ans. Je me rappelle cet événement comme si cela s'était passé hier. J'avais pleuré et j'étais étendu sur le sol, attendant d'être consolé comme mes parents faisaient. Soudain, le Frère qui était de garde à ce moment-là m'a relevé brusquement et il a commencé à me donner des claques sur le derrière. Je l'entends encore me dire : « Si tu veux pleurer, eh! bien, voici une raison de le faire ». Et frappe, frappe, frappe. Je m'attendais à être consolé, mais tout ce que j'ai obtenu, c'est une punition. À ce moment-là et encore aujourd'hui, j'ai décidé de refouler mes sentiments. J'ai commencé à être très impersonnel, peu affectueux, distant et indifférent comme eux. Voilà donc pour ce qui est du renforcement de l'estime de soi et des sentiments humains.

Mon premier mariage s'est soldé par un échec. J'avais un comportement très violent envers ma femme toutes les fois que j'étais ivre. Ce n'est pas à la maison auprès de mes parents que j'ai appris ce genre de comportement. C'est parce que j'ai grandi à BIRS. C'est à BIRS que j'ai acquis cette attitude négative. Rien de ce que je faisais n'était assez bien. J'ai appris la brutalité, l'agressivité à BIRS et non l'amour.

Oui, j'ai subi des abus, sauf l'abus sexuel. Je ne peux me rappeler le nombre de fois où j'ai été puni pour une raison ou pour une autre. J'ai subi de mauvais traitements, des abus physiques, d'innombrables fois, en partie à cause de ma personnalité. Je pourrais raconter de nombreuses histoires sur ce type d'abus. Quant aux abus sur le plan culturel, ils nous enseignaient que les Blancs étaient supérieurs à nous. Quand on regardait de vieux films de cowboys, on voulait tous être des cowboys plutôt que des Indiens sauvages. Ces « Indiens » tuaient les colons innocents. Je ne savais pas à ce moment-là que les colons avaient volé nos terres indiennes. On nous transmettait au moyen de ces films l'idée que le Blanc était « le bon gars » et l'Indien « le méchant ». Si John Wayne tuait 5 Indiens d'un seul coup, on applaudissait. Voilà le type d'apprentissage culturel que j'ai reçu. Si nos parents venaient nous visiter à l'école, ils étaient réunis en groupe dans une vieille grange, au bas de la colline, loin de l'école. Si les parents blancs venaient à l'école, on leur donnait des chambres à l'école; les religieuses et les prêtres les traitaient royalement. C'était une façon de nous montrer qui était les meilleurs des deux groupes. Nos parents étaient considérés comme des gens de deuxième classe.

Sur le plan émotionnel, on a subi des abus de plusieurs manières. Pour ma part, le pire a été celui de la perte d'affection, du détournement de mes parents, de ma soeur, de mes frères. Je n'ai jamais pu vraiment créer des liens avec mes parents ou avec les membres de ma famille. Je croyais que mes parents n'étaient pas attachés à moi, ne m'aimaient pas, parce qu'ils m'avaient envoyé au BIRS. C'est seulement plus tard que j'ai appris que mes parents avaient été menacés de conséquences négatives par l'agent des Indiens s'ils me gardaient à la maison. Je n'ai jamais rien appris au sujet de ma famille ou de la vie familiale. Cette lacune a vraiment nui plus tard à ma vie personnelle d'une façon que je n'arrivais pas à comprendre. Mon premier mariage a été un échec. J'étais agressif, violent envers mon épouse, toute les fois que j'étais ivre. Je n'ai pas appris à me comporter de cette façon à la maison avec mes parents. C'est parce que j'ai grandi à BIRS que j'ai acquis une telle attitude négative.

Rien de ce que je faisais n'était assez bien. J'ai appris à BIRS l'agressivité, l'abus de force, et non l'amour.



Il y a eu de bons moments. Je me suis fait de nombreux amis qui sont encore là aujourd'hui. Nous avons créé des liens particuliers. Nous vivions ensemble dix mois par année. Des 120 mois qui se sont écoulés entre 1944 et 1954, je n'ai vécu à la maison que 20 mois. J'ai passé 100 mois à BIRS. Par conséquent, j'ai passé plus de temps avec les autres élèves qu'avec ma famille à la maison. J'aimais passer du temps aux ponts – au premier et au deuxième portage comme nous avions l'habitude de les nommer – et m'en donner à coeur joie. Cela m'était égal de n'avoir qu'un sandwich au saucisson. Pour moi, c'était aussi bon qu'un steak, à se régaler dans les bois près d'un feu de camp. J'aimais prendre des lapins au collet pour 10 cents chacun. Nous jouions au hockey. Nous formions une excellente équipe. De nos jours, je vois des hommes adultes se donner des accolades quand ils comptent un but. Dans notre temps, si on comptait un but, on ne manifestait aucun élan, aucune émotivité; nous continuions comme d'habitude. C'était ce qu'on nous disait de faire, compter un but et essayer d'en compter un autre. Aucune manifestation d'émotion.

Voici donc certaines de mes réflexions sur l'expérience que j'ai vécue au pensionnat Beauval (Beauval Indian Residential School).



En haut: Beauval Indian Education Centre, 1927-1995.



poèmes

Un poème de Lance Henson:

Près du relais routier de Midway

Le long de l'autoroute sinueuse sur une aire de repos entre Oklahoma et Tulsa
J'ai senti le soleil du matin au-dessus du feuillage d'un jeune orme
se lever dans les senteurs de sauge et de fleurs des champs.
Je m'appuie sur mon coude.
Par-delà les champs, le bruit des voitures et un château d'eau isolé
signalent la présence d'une petite ville.
Je sors mon couteau de dessous le sac de couchage
et le glisse dans son fourreau, à ma ceinture.
Ho hatama hestoz na no me*
nous sommes en Juillet
Je pense à une tasse de café sur une table de bois loin d'ici.
Je regarde en direction de l'Ouest vers chez moi.

Lance Henson, poète sahiela (le peuple qui parle rouge)

Traduction : Manuel Van Thienen



www.ahf.ca

Le premier pas est disponible gratuitement par poste régulière. Il peut également être téléchargé à partir de notre site Web.

Suivez les liens, ceux-ci vous mèneront à notre publication la plus récente ainsi que nos numéros précédents. Tous sont disponibles en format pdf.

portrait d'un projet

La vision pour notre collectivité consiste à améliorer la qualité de vie pour nos membres en offrant des méthodes de guérison holistique qui tiennent compte des besoins uniques de chaque personne et des familles.

La guérison holistique et le mieux-être maintiennent un bon équilibre entre les aspects physique, émotif, mental et spirituel de chacun.

Le mieux-être maintient les besoins sociaux, culturels, politiques, éducationnels et en ressources pour la collectivité.

Les principaux objectifs du présent projet consiste à procéder à une évaluation en profondeur des besoins de la collectivité, à rechercher et documenter les récits des survivants de l'école résidentielle et des membres de la famille entre les générations; à rechercher et documenter l'histoire, les traditions, la culture et les cérémonies de la nation Lower Similkameen, à former différents groupes communautaires, à entreprendre une activité de guérison qui reflète les pratiques de guérison traditionnelles et/ou contemporaines, ainsi que de prendre part à l'éducation, à la formation et aux ateliers de la collectivité, et également participer à leur développement et leur présentation.

L'unité Similkameen – Le projet de création du mieux-être à pour guide et points de support les principes suivants :

- Une approche centrée sur les forces de chacun et de la collectivité et qui ouvre la porte au pouvoir de la collectivité.
- Permettre aux survivants et aux membres de la famille entre les générations d'avoir droit de parole et de raconter leur récit dans un environnement de sécurité et confidentiel.
- Incorporer les traditions et la culture de notre peuple.
- Utiliser la cérémonie du cercle de guérison.
- Éduquer la deuxième génération et les multiples générations en ce qui a trait aux querelles à la résidence et leur faire prendre conscience.
- Le respect constitue une valeur et un principe clés.
- Tenir compte des sept générations d'enfants à venir.
- La réponse vient de l'intérieur.
- Les droits et choix de chacun : chaque personne possède ses propres droits et propres choix.
- Les valeurs clés : établir la confiance, créer la sécurité et la confidentialité, être honnête et dire la vérité, conserver un sens de l'humour.
- Le projet doit apporter un appui au mieux-être holistique des membres et de la collectivité.
- Le projet doit apporter un appui pour développer les capacités, le plein pouvoir aux familles et aux relations communautaires.

• Il doit y avoir de l'appréciation et du respect pour la diversité de philosophies et d'approche de guérison parmi les membres.

**Notre première étape :
découvrir ce que les autres ont dit**

Préparée par Norma Manuel

Le premier élément qui a fait commencer notre projet a été d'étudier des documents existants. Ce qui suit constitue un sommaire de ce que les autres ont dit dans les livres et les vidéos à propos des écoles résidentielles, y compris leurs recommandations. L'étude des documents est centrée principalement sur les écoles résidentielles, canadiennes. La majorité des documents choisis (17 livres et plusieurs vidéos) définissent l'influence des écoles résidentielles sur les étudiants, mentionnant très peu les stratégies thérapeutiques de guérison, étant donné que les auteurs considéraient que la guérison doit être définie et faite par les collectivités. Il y a encore beaucoup d'histoires à raconter et à partager.

Activité de guérison

L'étude des documents du matériel des écoles résidentielles et d'autre matériel pertinent afin de fournir une source de direction et d'information qui serviront de guide et d'appui au projet de création du mieux-être. Le présent document étudiera plusieurs sources de documents pertinents sur l'école résidentielle. Les analyses de l'étude intègrent et résumant du matériel convenable pour identifier les intérêts : comment on a évalué l'influence des écoles résidentielles sur chacune des familles et les collectivités; les stratégies thérapeutiques utilisées pour traiter les questions soulevées par l'assistance dans les écoles résidentielles; et toutes conclusions ou recommandations qui ressortent de l'étude qui pourraient être utiles à ce projet. L'étude essaiera aussi de créer une typologie des survivants qui n'ont jamais eu d'écoles résidentielles. Elle étudiera les effets sur la deuxième génération de femmes, d'hommes, de jeunes et de la collectivité dans son ensemble et les institutions communautaires.

Les survivants des écoles résidentielles ont subi des expériences dont l'étendue des conséquences passe par une diminution de l'estime de soi, une perte de l'identité, l'abandon, les problèmes et l'abus de médicaments psychotropes et de drogues psychodysléptiques. Plusieurs écrivains qui s'y intéressent se sont efforcés de conserver ses récits couvrant la période des écoles résidentielles. Ce n'est que tout récemment que les membres des Premières nations se sont impliqués dans le processus de raconter leur histoire. La plupart des documents comprenaient des récits des survivants et leurs méthodes de guérison adéquates pour les membres des Premières nations impliquées.

Dans *Indian Residential Schools: The Nuu-Chah-Nulth experience* (1996) publié par le Nuu-Chah-Nulth Tribal Council (N.T.C), les études visent à écrire les paroles et les récits du peuple Nuu-Chah-Nulth, en dépeignant l'histoire des vrais gens et les auteurs de cette histoire. L'étude porte sur le peuple

Nuu-Chah-Nulth, et non sur l'histoire plus détaillée des écoles résidentielles. On mentionne également que plusieurs études ont tendance à être spéculatives, très théoriques et impersonnelles, perdant ainsi l'effet personnel en cours de route. On souligne également que l'étude vise à être utile à tous les gens en ce qui a trait à leurs questions relatives aux écoles résidentielles. Le N.T.C. a formé un comité d'organisation dont le mandat était d'élaborer un questionnaire à partir des suggestions de l'assistance dans l'école résidentielle afin que le Conseil de la santé et le personnel soient préparés à traiter les questions. Deux membres du N.T.C. ont passé en entrevue cent dix membres de la nation Nuu-Chah-Nulth, et leurs constatations ont formé la base de cette étude. On a dirigé les entrevues où et quand cela fut possible, et selon la disponibilité de chacun dans une ambiance de détente. Étant donné l'environnement et la nature de l'entrevue, les personnes interrogées étaient très émotives et on a dû venir en aide à certains pour s'assurer qu'ils n'étaient pas abandonnés dans leur douleur. On a utilisé de petits magnétophones pour enregistrer les entrevues. Celles-ci ont aussi été notées sur papier. On a fait qu'un seul vidéo d'une heure des personnes interrogées. On a fait certaines entrevues par deux : des couples et des groupes. Beaucoup de ces groupes interrogés étaient des Aînés. Cette méthode semblait aider lors d'entrevues puisque les personnes interrogées s'aidaient à se rappeler les faits oubliés.

Des thèmes similaires ont fait surface lors de recherche effectuée sur les effets des écoles résidentielles sur les membres des Premières nations. Des thèmes communs trouvés dans les documents consistaient en des méthodes pour obtenir des renseignements, des problèmes fondamentaux et les stratégies de guérison (N.T.C. 1996), l'Assemblée des Premières nations (1994), Fournier (1997) Knockwood (1992) et les chefs des assemblées spéciales pour les écoles résidentielles (1996).

Les stratégies de guérison que nous avons trouvées dans les documents étaient une combinaison de modèle holistique de guérison qui comprenait de l'assistance socio-psychologique. On utilise de la thérapie pour un litige, une compensation, des dédommages et un certain usage des pratiques traditionnelles qui incluent les cérémonies et l'utilisation du rituel (Fournier, 1997). La guérison holistique individuelle est vue comme la base des familles et la guérison de leur collectivité. Les stratégies de guérison touchent aux quatre concepts de la vie : mentale, émotive, spirituelle et physique. Ces concepts incluaient l'éducation et refaire sa vie (Assemblée des Premières nations, 1994). Les stratégies de guérison incluaient aussi des discussions sur la sécurité, l'examen des principes de respect, de responsabilité et de coopération. L'étude insiste sur le besoin de sécurité pour les survivants en commençant le processus de guérison qui consiste à examiner les événements qui sont arrivés à l'école résidentielle et l'influence qu'ils ont eue sur les survivants. La méthode de guérison doit être structurée pour encourager le respect de soi-même et des autres afin de promouvoir un sens de la fierté, sans distinction des limites ou des imperfections.. De cette façon, différents systèmes de croyance peuvent

Bande indienne de Lower Similkameen Unité de Similkameen - Création du mieux-être

exister harmonieusement et sans porter de jugement. La guérison exige que les adultes soient responsables de leurs propres actions, sans mettre toujours le blâme sur les autres. La coopération est étroitement liée à tous les principes de guérison. Grâce aux récits, un processus de guérison est vu comme un développement qui comprend quatre aspects : reconnaître, se rappeler, résoudre et refaire des liens. Ces aspects aident les survivants à avancer à leur propre rythme dans les étapes de rétablissement. Une fois engagée dans ces étapes, la personne ne pense plus ni ne ressent ni n'agit comme une victime de l'expérience de l'école résidentielle. Ces étapes aident la personne à intégrer son expérience d'une façon à lui permette de se sentir comme un survivant dans son monde et lui montrer qu'il est capable de vivre la vie qu'il s'est bâtie. L'individualisme de la victime lui dictera la réponse au cours du processus de guérison (Assemblée des Premières nations).

Dans *Breaking the silence* (rompre le silence) (1994) la conclusion de cette étude propose un modèle de guérison qui devrait être créé en se fondant sur la perspective autochtone, y compris une approche holistique. Le modèle de guérison intégrera l'histoire des Premières nations qui fournit le contexte pour comprendre les circonstances actuelles et qui forme une partie essentielle de la guérison pour les survivants de l'école résidentielle. Les membres des Premières nations ont subi la perte de leur culture et ont été séparés de leurs habitudes traditionnelles, donc on peut assumer que les membres des Premières nations sont les premiers à connaître leur histoire (Pierre 1995). L'auteur Christopher (1998) a documenté les activités des chrétiens pendant la ruée vers l'or, le long du fleuve Fraser, surtout le canyon du Fraser, montrant la confusion que cela a créée chez les membres des Premières nations. L'étude présente des renseignements sur le milieu socio-culturel qui aidera à comprendre jusqu'à quel point les cultures de Premières nations ont permis que l'on prenne leurs enfants et qu'on les éloigne de leur famille. L'Église anglicane du Canada a éventuellement établi une école résidentielle à Lytton, en Colombie-Britannique semblable aux écoles résidentielles de l'Église catholique romaine du Canada éparpillées partout dans la province de la Colombie-Britannique et où l'on trouve le plus grand nombre de membres des Premières nations dans tout le Canada. Les Églises anglicane et catholique romaine se sont divisées la province en petites zones religieuses où un assaut concerté dans les pratiques spirituelles et culturelles des Premières nations a eu lieu en leur enlevant leurs plus précieuses et vulnérables ressources, leurs enfants (Fournier, 1997).

À la lumière de ce qui vient d'être dit, pour se guérir des atrocités de l'expérience des écoles résidentielles nécessite des techniques uniques et individuelles. En 1996, lors du Sommet des Premières nations de la Colombie-Britannique, grand chef Ed John a souligné le fait qu'il n'y ait pas qu'une seule solution qui pourra régler les problèmes uniques, et il a déclaré que chaque collectivité des Premières nations doit décider de son propre chemin (Fournier, 1997). John a ajouté que les survivants doivent obtenir un certain soutien personnel en plus d'avoir accès à de la thérapie et d'autres ressources dont ils pourraient avoir besoin avant de parler de leurs expériences. Les ressources sont inspirées des collectivités urbaines et des réserves. Les ressources varient de la psychothérapie courante aux séries, des rituels aux conseils spirituels (Fournier, 1997). Cinq collectivités Shuswap, à l'extérieur du William Lake, utilisent le centre de traitement Nen'gayni comme source de guérison. On a soulevé une question quant au soutien en ressources qui était la façon dont les gouvernements fournissent des fonds sur une base indi-

viduelle et non dans le contexte d'une approche holistique.

Fournier a discuté du programme de Hollow Water pour les délinquants sexuels. C'est un programme basé sur la collectivité qui prend soin des victimes d'abord, et ensuite offre au délinquant la prison ou le chemin de la collectivité. Le délinquant est inculqué par la G.R.C mais restera hors de prison et sans probation aussi longtemps qu'il participe au programme basé sur la collectivité.

Dans la région du Kootenay en C.-B., les membres de Ktumaxa-Kimbasket ont résolu « de s'occuper de leurs générations affectées par l'alcool, de l'enfance à la vieillesse, plutôt que les abandonner aux hôpitaux, dans les hébergements, les prisons et les institutions » (Fournier, 1997). Grâce à des fonds en place pour cinq ans le Ktumaxa a embauché du personnel dont des infirmières, des éducateurs, des aînés et des tuteurs en dynamique de la vie. Ils ont démarré leur Programme de guérison et d'intervention pour toute la collectivité (PGIC). La chef Sophie Pierre déclare : « Ceci nous a permis d'être guidé par ce que les gens veulent faire; nous amenons souvent des conférenciers, des aînés, et nous travaillons en dynamique de la vie, mais nous ne prêchons pas ni de dictons ».

Dans son livre, Knockwood (1992) *Out of the Depths* décrit comment le bâton d'orateur est utilisé dans un cercle de gens qui se sont engagés à participer pleinement à la méthode de guérison. Engagement signifie ne pas quitter ou ne pas se promener pendant la cérémonie du cercle. Les gens qui ont besoin d'aide expliquent leur problème, et puis ils se concentrent sur les étapes à prendre pour résoudre le problème. Lorsque la personne a terminé, le bâton d'orateur est passé à la personne suivante à gauche et continue ainsi dans le cercle jusqu'à ce qu'il revienne à la première personne qui a parlé. Par conséquent, les gens dans le cercle donnent leur opinion sur le problème, partagent leur expérience et offrent des suggestions. Toutes les personnes du cercle s'enrichissent par cet échange.

L'étude des documents a révélé une quantité importante de renseignements qui aideront le projet de création du mieux-être. L'évaluation de l'influence de l'expérience des écoles résidentielles a été documentée en deux études. La méthode d'évaluation utilisée était une combinaison de réponse écrite et d'histoire racontée, guidées par un ensemble complet de questions (Assemblée des Premières nations et le Nuu-Chah-Nulth Tribal Council). L'évaluation a défini les problèmes fondamentaux des participants et déterminé les techniques de guérison adéquates pour la personne. Trois études ont appuyé les techniques de guérison holistique, centrées sur le client, intégrées et qui sont adaptées au milieu socio-culturel des membres des Premières nations. Une des études a souligné le caractère unique des collectivités des Premières nations et le choix d'un chemin de guérison qui leur sera utile. Une étude a souligné le besoin de la sécurité des survivants comme très importante l'orque l'on traite de l'influence de l'école résidentielle (Assemblée des Premières nations). Les recommandations qui sont ressorties de cette étude des documents sont :

- d'élaborer une évaluation globale en utilisant le Nuu-Chah-Nulth Tribal Council et le matériel de l'Assemblée des Premières nations en tant que guides.
- d'utiliser des extraits de la documentation pour la formation, en fournissant le contexte historique et les explications à propos des écoles résidentielles (par exemple, la politique, la religion).

- s'assurer que de l'aide compétente est disponible pour appuyer les survivants.
- impliquer tous les membres de la collectivité de n'importe quelle façon qu'ils voudraient participer et à n'importe quel niveau.
- obtenir et réviser le Programme de guérison et d'intervention pour toute la collectivité Ktumaxa-Kimbasket.
- obtenir et réviser le projet de Hollow Water qui traite les délinquants sexuels à l'échelon de la collectivité.

Les documents étudiés n'ont pas traité de l'influence de l'école résidentielle sur les femmes, les hommes, les jeunes. Des récits isolés ont montré certains éléments contraignants pour un sexe et non pour l'autre. L'école résidentielle a eu une influence sur la famille et la collectivité en leur enlevant leurs enfants, les plus importantes ressources des nations. Les récits racontent la perte de ne pas apprendre les habitudes traditionnelles, qui ont été perdues en allant dans les écoles résidentielles. Un grand nombre de survivants ont abusé d'alcool et de drogues pour régler leurs problèmes fondamentaux non résolus. L'expérience de l'école résidentielle a provoqué des divisions et des décès pour beaucoup de collectivités des Premières nations.

Les institutions de la collectivité continuent de relever le défi de satisfaire les besoins de la clientèle des Premières nations tout en respectant les limites de la compétence des gouvernements fédéral et provinciaux. On donne plus de responsabilité aux institutions de la collectivité des Premières nations avec moins d'argent pour fournir les services nécessaires.

Les conclusions ressorties de l'étude des documents sont les suivantes : les stratégies de planification, la participation de la collectivité, la souplesse dans sa propre approche sont les éléments clés pour commencer la méthode de guérison pour les survivants des écoles résidentielles. Les documents étudiés sont ressortis de rapports des faits mentionnant les révélations qui se sont voulues émotives et pénibles et qui ont montré la souffrance des générations qui a eu lieu lors de la rédaction des documents.

OUVRAGES CITÉS

Anglican Church of Canada. (1993). Brief prepared for submission to the Royal Commission on Aboriginal Peoples.

Assembly of first Nations.(1994). *Breaking the Silence*. Assembly of First Nations. Ottawa, Ontario.

Chiefs Special Assembly on Residential School. (1996). Squamish Recreation Centre. Vancouver, B.C.

Christopher, Brett. (1998). *Positioning the Missionary*. UBC Press. Vancouver, B.C.

Fournier, Suzanne (1997). *Stolen From our Embrace*. Douglas &McInyre Ltd., Vancouver, B.C.

Knockwood, Isabelle. (1992). *Out of the Depths*. Roseway Publishing. Lockport, NS

Law Commission of Canada. (1997). *Minister's Reference on Institution Child Abuse*. Law Commission of Canada. Ottawa, Ontario.

Nuu-Chah-Nulth Tribal Council. (1996). *Indian Residential Schools: The Nuu-Chah-Nulth Experience*.

Pierre, Martina. A. (1995). *Explorations on First Nations Spirituality Since the Coming of the Missionaries*. Thesis for Masters of Education. UBC Press. Vancouver, B.C. •

EDUCATION CONTRE LES STÉRÉOTYPES ET AUTRES OBSTACLES A LA COMPREHENSION

Les obstacles extérieurs à la compréhension intellectuelle ou objective sont multiples.

La compréhension du sens de la parole d'autrui, de ses idées, de sa vision du monde est toujours menacée de partout.

Il y a le "bruit" qui parasite la transmission de l'information, crée le malentendu ou le non-entendu.

Il y a la polysémie d'une notion qui, énoncée dans un sens, est entendue dans un autre. Il y a l'incompréhension des Valeurs impératives répandues au sein d'une autre culture, comme le sont dans les sociétés traditionnelles le respect des vieillards, l'obéissance inconditionnelle des enfants, la croyance religieuse ou, au contraire, dans nos sociétés démocratiques contemporaines, le culte de l'individu et le respect des libertés.

Il y a l'incompréhension des impératifs éthiques propres à une culture, l'impératif de la vengeance dans les sociétés tribales, l'impératif de la loi dans les sociétés évoluées.

Il y a souvent l'impossibilité, au sein d'une vision du monde, de comprendre les idées ou arguments d'une autre vision du monde, comme du reste au sein d'une philosophie de comprendre une autre philosophie.

Il y a enfin et surtout l'impossibilité d'une compréhension d'une structure mentale à une autre.

Les obstacles intérieurs aux deux compréhensions sont énormes ; ils sont non seulement l'indifférence mais aussi l'égoïsme, l'ethnocentrisme, le sociocentrisme qui ont pour trait commun de se mettre au centre du monde et de considérer soit comme secondaire, insignifiant ou hostile tout ce qui est étranger ou éloigné.

L'égoïsme

L'égoïsme entretient la self-deception, tromperie à l'égard de soi-même, engendrée par l'autojustification, l'autoglorification et la tendance à rejeter sur autrui, étranger ou non, la cause de tous maux. La self-deception est un jeu rotatif complexe de mensonge, sincérité, conviction, duplicité qui nous conduit à percevoir de façon péjorative les paroles ou actes d'autrui, à sélectionner ce qui leur est défavorable, à éliminer ce qui leur est favorable, à sélectionner nos souvenirs gratifiants, à éliminer ou transformer les déshonorants.

En fait, l'incompréhension de soi est une source très importante de l'incompréhension d'autrui. On se masque à soi-même ses carences et faiblesses, ce qui rend impitoyable pour les carences et faiblesses d'autrui. Partout, elle se répand en cancer de la vie quotidienne, suscitant des calomnies, des agressions, des meurtres psychiques (souhaits de morts). Le monde des intellectuels, écrivains ou universitaires, qui devrait être le plus compréhensif, est le plus gangrené sous l'effet d'une hypertrophie du moi nourrie par un besoin de consécration et de gloire.

Ethnocentrisme et sociocentrisme

Ils nourrissent les xénophobies et racismes et peuvent aller jusqu'à retirer à l'étranger la qualité d'humain. Aussi, la vraie lutte contre les racismes s'opérerait-elle mieux contre leurs racines égo-socio-centriques que contre leurs symptômes.

Les idées préconçues, les rationalisations à partir de prémisses arbitraires, l'autojustification frénétique, l'incapacité de s'autocritiquer, le raisonnement paranoïaque, l'arrogance, le déni, le mépris, la fabrication et la condamnation de coupables sont les causes et les conséquences des pires incompréhensions issues à la fois de l'égo-centrisme et de l'ethnocentrisme.

L'incompréhension produit autant d'abêtissement que celui-ci produit de l'incompréhension. L'indignation fait l'économie de l'examen et de l'analyse. Comme dit Clément Rosset : " la disqualification pour raisons d'ordre moral permet d'éviter tout effort d'intelligence de l'objet disqualifié, en sorte qu'un jugement moral traduit toujours un refus d'analyser et même un refus de penser ". Comme le remarquait Westermarck : " le caractère distinctif de l'indignation morale reste l'instinctif désir de rendre peine pour peine ".

L'incapacité de concevoir un complexe et la réduction de la connaissance d'un ensemble à celle d'une de ses parties provoquent des conséquences encore plus funestes dans le monde des relations humaines que dans celui de la connaissance du monde physique.

L'esprit réducteur

Ramener la connaissance d'un complexe à celle d'un de ses éléments, jugé seul significatif, a des conséquences pires en éthique qu'en connaissance physique. De plus, rappelons que la possession par une idée, une foi, qui donne la conviction absolue de sa vérité, annihile toute possibilité de compréhension de l'autre idée, de l'autre foi, de l'autre personne.

Ainsi, les obstacles à la compréhension sont-ils multiples et multiformes : les plus graves sont constitués par la boucle égoïsme, autojustification, self-deception, par les possessions et les réductions. La conjonction des incompréhensions, l'intellectuelle et l'humaine, l'individuelle et la collective, constitue des obstacles majeurs à l'amélioration des relations entre individus, groupes, peuples, nations.

VERS UNE ETHIQUE DE LA COMPREHENSION

L'éthique de la compréhension est un art de vivre qui nous demande d'abord de comprendre de façon désintéressée. C'est comprendre pourquoi et comment on hait et on méprise. L'éthique de la compréhension nous demande de comprendre l'incompréhension.

L'éthique de la compréhension demande d'argumenter, de réfuter au lieu d'excommunier et d'anathématiser.

La compréhension n'excuse ni n'accuse : elle nous demande d'éviter la condamnation péremptoire, irrémédiable, comme si l'on n'avait jamais soi-même connu la défaillance ni commis des erreurs. Si nous savons comprendre avant de condamner, nous serons sur la voie de l'humanisation des relations humaines.

Ce qui favorise la compréhension c'est :

Le " bien penser "

Celui-ci est le mode de penser qui permet d'appréhender l'être et son environnement, le local et le global, le multidimensionnel, bref le complexe, c'est-à-dire les conditions du comportement humain. Il nous permet d'en comprendre également les conditions objectives et subjectives (self-deception, possession par une foi, délires et hystéries).

L'introspection

La pratique mentale de l'auto-examen permanent de soi est nécessaire, car la compréhension de nos propres faiblesses ou manques est la voie pour la compréhension de ceux d'autrui. Si nous découvrons que nous sommes tous des êtres faillibles, fragiles, insuffisants, carencés, alors nous pouvons découvrir que nous avons tous un besoin mutuel de compréhension.

L'auto-examen critique nous permet de nous décentrer relativement par rapport à nous-mêmes, donc de reconnaître et juger notre égoïsme. Il nous permet de ne pas nous poser en juges de toutes choses.

LA CONSCIENCE DE LA COMPLEXITE HUMAINE

La compréhension d'autrui nécessite une conscience de la complexité humaine.

Nous pouvons enfin y apprendre les plus grandes leçons de la vie, la compassion pour la souffrance de tous les humiliés et la véritable compréhension.

L'ouverture subjective (sympathique) à autrui

Nous sommes ouverts à certains proches privilégiés, mais demeurons la plupart du temps fermés à autrui.

L'intériorisation de la tolérance

La vraie tolérance n'est pas indifférence aux idées ou scepticismes généralisés. Elle suppose une conviction, une foi, un choix éthique et en même temps l'acceptation que soient exprimés les idées, convictions, choix contraires aux nôtres.

-Edgar Morin, Introduction à une politique de l'homme, nouvelle édition, Le Seuil Points

Le mouvement de guérison autochtone

Les racines

Entre les années 1950 et 1980, bon nombre de collectivités autochtones du Canada ont vécu la période la plus sombre de leur existence, mais on pourrait également considérer ces années comme les heures les plus sombres avant l'aube. En effet, les dernières années représentent une ère nouvelle, marquée par l'émergence de la spiritualité, de l'identité autochtone et d'un processus de guérison dans un grand nombre de collectivités autochtones un peu partout au Canada.

Les germes de la confiance et de l'éveil étaient toujours là, plantés par les sages aînés des générations précédentes et contenus dans les légendes, les chants, les cérémonies et les enseignements sacrés. Un grand nombre de ces vieux usages étaient gardés secrets en raison de la persécution religieuse et juridique ainsi que de la répression politique.

Les années 1960 ont représenté une période d'éveil politique et culturel pour bon nombre de peuples aux États-Unis et au Canada. La naissance du mouvement des droits autochtones grâce à des organismes comme l'AIM (l'American Indian Movement), aux États-Unis, et la Fraternité des Indiens du Canada a marqué le commencement visible et davantage public d'une nouvelle ère de guérison moderne chez les Autochtones. Toutefois, il y a une autre dimension au processus de transformation actuellement en cours dans des centaines de collectivités autochtones du Canada. Outre le processus d'habilitation politique, trois autres courants importants ont contribué à l'émergence de ce qui est clairement un mouvement de guérison au sein des peuples autochtones, soit :

Le renouveau de la spiritualité autochtone;

Le recours à la croissance et à la guérison personnelles comme plan d'action principal dans la vie communautaire dans le cadre de programmes comme les Alcooliques Anonymes et à une multitude de stratégies et de programmes destinés à s'attaquer aux problèmes de toxicomanie, d'agression sexuelle et de violence, et à combler les besoins en croissance personnelle.

Le mouvement de la promotion de la santé et des collectivités saines

Un grand nombre de collectivités ont connu un renouveau des anciens enseignements, cérémonies et pratiques comme l'onction, les sueries, l'usage du calumet sacré, le jeûne, la quête de la vision, les cérémonies d'appellation, la guérison, la réconciliation, ainsi que l'engagement personnel et collectif. Certaines collectivités semblent avoir oublié leur propres cérémonies et, par conséquent, des générations entières de jeunes hommes et de jeunes femmes ont visité d'autres collectivités et tribus dans l'ensemble du continent afin de trouver des maîtres spirituels qui les aideraient à réapprendre certains éléments de leurs propres pratiques et enseignements spirituels. Parfois, au fur et à mesure que des enseignements et des chants d'une autre tribu étaient présentés à une collectivité, les aînés commençaient à partager leur propre patrimoine qui avait été dissimulé dans leur cœur pendant de longues années.

Parfois, les Églises chrétiennes s'opposaient à la réintroduction de la spiritualité autochtone en enseignant aux gens que les pratiques comme l'onction et les sueries étaient des instruments du diable. Dans la plupart des collectivités, où cette opposition a régné pendant un certain temps, on assiste à une réconciliation spirituelle qui incite chacun à respecter les options, les croyances et les pratiques religieuses des autres parce qu'en fait « il n'y a qu'un seul Créateur et nous sommes tous Ses enfants ». Dans bon nombre de collectivités, nous voyons maintenant les Églises accepter l'usage du tambour, du calumet sacré, de l'onction, des légendes traditionnelles et d'autres ressources culturelles dans les cérémonies liturgiques et la vie chrétienne.

Ce qu'il importe de remarquer au sujet du problème de l'agression sexuelle, c'est que la revitalisation et la nouvelle légitimation des enseignements spirituels et culturels ont déjà beaucoup contribué aux processus de guérison et de développement communautaires. En effet, une bonne partie de la réflexion fondamentale porte sur la définition de la guérison, la manière dont elle peut être favorisée et maintenue et la façon dont elle s'insère dans le cercle entier de la vie comprenant les personnes, les familles, les groupes, les organismes, les collectivités et les nations. Bon nombre de ces concepts proviennent des fondements culturels des peuples autochtones et sont en fait empruntés et utilisés par les praticiens de la santé de la société dominante parce qu'ils sont puissants et effaces.

L'autre courant principal qui continue de contribuer au mouvement de guérison des peuples autochtones (outre le processus d'habilitation politique et le renouveau de la spiritualité et de la culture autochtones) est le mouvement contre la toxicomanie et pour la promotion du potentiel humain. À cet égard, la contribution des Alcooliques Anonymes (AA) est très importante. Il est important de mentionner que de nombreux Autochtones ont reçu l'aide dont ils avaient besoin en se joignant aux AA. Il en est de même pour bon nombre de collectivités grâce à la ténacité des membres des AA qui ont continué à tenir des réunions (parfois pendant des années), malgré un faible taux de participation. Il est également juste d'affirmer que de nombreuses collectivités ont adopté les concepts et les pratiques des AA (comme les douze étapes) et les ont intégrés à des approches de guérison mieux adaptées aux réalités et aux conditions communautaires que les approches urbaines non autochtones liées aux réunions des AA. Parallèlement à cela, le mouvement des AA a donné naissance à des patterns de codépendance et d'adultes issus de parents alcooliques qui ont également eu une influence importante sur le contenu et le processus du mouvement de guérison autochtone grâce au travail innovateur de personnes comme Jane Middleton Moss et Ann Wilson Shaef.

Le mouvement de promotion du potentiel humain représente un autre sous-courant du processus de guérison. Ce mouvement tire ses origines de la Gestalt-thérapie, de la santé holistique, du yoga oriental, de la méditation, des stratégies de développement culturel et des arts d'interprétation (théâtre, musique et danse

appliqués à la guérison). À partir de ce sous-courant, on a mis davantage l'accent sur la santé et le bien-être plutôt que sur la maladie. Ce délaissement du modèle médical a permis de renforcer considérablement les concepts autochtones de santé et de guérison. Ce renforcement a été mutuel; en effet, la perspective de chaque groupe a renforcé la perspective des autres groupes. Cet accord et ce soutien mutuels pour l'approche de la santé et du bien-être en matière de santé communautaire ont également reçu l'appui de l'Organisation mondiale de la santé, dont la première manifestation a été une déclaration rédigée lors d'une conférence mondiale tenue à Alma Ata (en Russie). Selon la déclaration d'Alma Ata, la santé « n'est pas uniquement l'absence de maladie », mais également la maîtrise de tous les éléments favorisant la santé. À partir de ce point de vue, les mouvements de promotion de la santé et de collectivités saines sont nés, et ces approches ont beaucoup en commun avec les concepts et les pratiques de guérison propres aux collectivités autochtones.

Il est également important de mentionner, pour les besoins du présent ouvrage, que l'approche de promotion de la santé et de collectivités saines est reconnue par les professionnels de la santé de la culture dominante comme une stratégie légitime pour traiter les problèmes fondamentaux de santé.

Au Canada, le mouvement de guérison autochtone a pris beaucoup d'ampleur grâce à la création, en 1982, par le ministère de la Santé du Canada, du Programme national de lutte contre l'abus de l'alcool et des drogues chez les Autochtones (PNLAADA). Les premiers directeurs de ce programme ont apporté une contribution extraordinaire au mouvement canadien de guérison autochtone en écoutant simplement les opinions des collectivités autochtones, en soutenant la mentalité autochtone et en concevant des solutions visant à prévenir et à traiter les cas de consommation d'alcool et de drogues. Dès le début des années 1980, l'alcoolisme et la toxicomanie ont été reconnues par les chefs autochtones et les professionnels de la santé comme le principal problème de santé auquel sont confrontés les peuples autochtones du Canada.

Comme l'a démontré cette brève description de la naissance du mouvement de guérison autochtone, aucune personne, aucun groupe, ni aucune collectivité ne peut se vanter d'avoir amorcé le mouvement. Les chefs spirituels, les aînés et de nombreuses autres personnes ont prié d'une manière ou d'une autre pour aider leur collectivité à se dépêtrer d'une situation de détresse qui les paralysait et causait la mort d'un grand nombre de ses membres. Un nombre incalculable de héros et de héroïnes ont consacré des années de leur vie à ces réalisations, et de nombreuses ressources externes qui se sont manifestées sous la forme de collectivités modèles ou d'organismes de soutien continuent d'appuyer ce processus. À ce titre, nous avons déjà mentionné la création du PNLAADA. Voici quelques autres exemples :

La *Four Worlds Elders Conference* (décembre 1982) a réuni des aînés, des chefs spirituels et des leaders d'opinion autochtones provenant de quelque quarante groupes tribaux différents en vue d'éla-



borer une analyse, des principes et des stratégies visant à orienter l'action pour surmonter le problème de l'alcoolisme et de la toxicomanie. La pensée fondamentale dégagée lors de cette conférence est devenue le fondement du *Four Worlds Development Project*, dont les responsables ont travaillé au cours des quinze années subséquentes avec des centaines de collectivités du Canada et des États-Unis dans le cadre de leurs activités de guérison et de développement. *Four Worlds* a été l'un des rares organismes à travailler à l'échelle nationale en vue d'élaborer des modèles, des principes et des exemples types concrets aidant les collectivités à amorcer et à soutenir des processus de guérison communautaire. Plusieurs autres organismes oeuvrant de cette façon au début des années 1980 incluaient le *Nechi Training Institute* (Alberta), le *Round Lake Treatment Centre* (Vernon, en Colombie-Britannique), ainsi que la *National Association of Native Treatment Directors*.

La collectivité d'Alkali Lake, située en Colombie-Britannique (près de Williams Lake), a vécu un changement important au chapitre de la lutte contre l'alcoolisme. Grâce à la sobriété d'une seule personne, la collectivité a finalement atteint des taux de sobriété de quatre-vingt-quinze pour cent. L'histoire romancée d'Alkali Lake a fait l'objet d'un film (et d'un vidéo). Le film est composé de plusieurs récits et d'entrevues de personnes de cette collectivité, et le scénario s'inspire de leurs propres mots. Il n'y a pas d'acteurs professionnels dans le film. La plupart des personnages sont des résidents d'Alkali Lake jouant leur propre rôle. Selon l'un d'eux (Freddy Johnson) : « Je ne jouais pas un rôle, je jouais ma propre vie ». Le film intitulé *The Honour of All: The Story of Alkali Lake* a été un événement clé dans la naissance du mouvement de guérison autochtone. Des milliers de collectivités autochtones de toute l'Amérique du Nord ont pu constater, beaucoup d'entre elles pour la première fois, que la guérison est bel et bien possible.

La *National Native Association of Treatment Directors* : Un réseau national de quelque quarante programmes de traitement offerts de façon mobile ou en établissement ont été créés afin de permettre aux responsables de programmes de l'ensemble du pays d'apprendre les uns des autres et de s'aider mutuellement. Ces groupes ont travaillé sans relâche pendant des années en vue de fournir des occasions de guérison et d'apprentissage à des milliers de personnes et à des centaines de collectivités au pays.

Le cercle de guérison holistique communautaire de Hollow Water : Hollow Water (Manitoba) est l'une des rares collectivités à avoir créé avec succès un processus de guérison s'attaquant à la question délicate de l'agression sexuelle. Le modèle de Hollow Water met à contribution une équipe d'intervention communautaire. L'équipe (formée de personnes qui ont dû faire face à leur propre problème d'agression) travaille de pair avec les forces policières, les tribunaux, les services de protection de la jeunesse, les victimes, les familles et les agresseurs. Le programme vise à guérir toutes les personnes en cause et à rétablir l'équilibre et la santé de la collectivité. L'exemple de courage, de réussite et de modèle de Hollow Water a inspiré de nombreuses autres collectivités.

Ces programmes, de même que bon nombre d'autres programmes et personnes, à tous les paliers (local, régional, provincial, national et international) ont eu de multiples influences réciproques. De ce système interrelié destiné à la guérison et au développement (au Canada, aux États-Unis, en Nouvelle-Zélande, en Australie et ailleurs), un mouvement international de guérison autochtone est né. On renforce et développe ce mouvement à l'aide de publications, de communications par Internet et de programmes d'échange; toutefois, sa vraie force réside dans la promotion de la guérison et de la santé au sein des collectivités autochtones de partout au monde. Parmi les caractéristiques du mouvement de guérison autochtone qui semblent être acceptées par la plupart des peuples autochtones, citons les suivantes :

Le processus de guérison et de développement est enraciné dans la culture autochtone. C'est la culture qui donne la forme, l'énergie, les principes clés et les façons de travailler; c'est aussi elle qui engendre et soutient le processus de guérison.

La spiritualité est au coeur du mouvement.

une langue commune, ainsi que des principes et des modèles communs ont été créés. (Certains d'entre eux sont décrits dans le présent chapitre).

L'échange de modèles et de concepts est courant entre les groupes autochtones, de même que l'emprunt de modèles et de concepts non autochtones relatifs au travail de développement. Le mouvement ne comporte aucun centre particulier. Il fonctionne plutôt comme un réseau de personnes, de collectivités, d'organismes et de partenariats.

Principes communs

Voici un résumé de quatre des principes et idées qui continuent d'être au coeur du mouvement de guérison autochtone.

Il est fondamental et nécessaire de rétablir le lien avec le Créateur et avec nos propres racines culturelles. Sans ce lien, la guérison s'avère extrêmement difficile, voire même impossible.

La guérison des personnes et celle des familles et des collectivités vont de pair. Ainsi, une approche globale axée sur la personne et la collectivité est requise. Cette approche fait appel au bien-être mental, émotif, physique et spirituel des personnes et des familles, ainsi qu'au bien-être politique, économique, social et culturel des collectivités. Par conséquent, les problèmes comme l'alcoolisme ou l'agression sexuelle ne peuvent pas être isolés, ni traités séparément par rapport au reste du développement humain et communautaire. Tous ces éléments sont interreliés.

On doit passer d'une approche axée sur la maladie à une approche axée sur le bien-être. Cela signifie que notre énergie et notre pensée fondamentales devraient être consacrées à bâtir une vie saine sous tous ses aspects, et non à tenter d'enrayer notre maladie ou nos problèmes. La capacité de visualiser et d'atteindre le bien-être est une qualité humaine. Elle doit être développée, grâce à l'éducation et à la discipline, et mise à contribution en vue d'apporter un véritable état de santé à nos collectivités.

4. *Il faut davantage qu'un simple changement.* Ce qui est nécessaire, c'est une transformation fondamentale du réseau de relations actuelles (mentales, émotives, physiques, spirituelles, politiques, économiques, sociales et culturelles). Cela signifie que nos relations personnelles avec le Créateur (nous-mêmes, les membres de notre famille, nos amis, nos collègues et les membres de notre collectivité, bref toutes nos relations, passées et actuelles) fonctionnent ensemble pour créer le monde dans lequel nous vivons. Si ce monde, et notre vie dans ce monde, est affaibli par des problèmes de toxicomanie, de violence, de peur et de souffrance, alors nous devons créer un autre monde et une vie différente. La seule façon d'atteindre ce monde exempt de violence et de toxicomanie, c'est de recréer nos relations fondamentales afin d'en retirer la santé, la vie et le bien-être, plutôt que la violence, la souffrance et la mort. La recréation de nos vies et de nos collectivités, voilà le sens véritable de la guérison et du développement.

Excerpt de LUTTE CONTRE LES AGRESSIONS SEXUELLES... CA 1 APC-TS (1997)
<http://www.sgc.gc.ca/Fpub/abocor/f199712/f199712.htm>



Le premier pas

Pour recevoir Le premier pas, écrivez-nous à l'adresse suivante : Pièce 801, 75 rue Albert, Ottawa, Ontario K1P 5E7 ou téléphonez-nous au 1-888-725-8886) le numéro local est le 237 4441. Notre numéro de télécopieur est le 613 237 4442. Nos adresses électroniques sont : grobelin@ahf.ca ou wspea@ahf.ca. N'oubliez pas que notre journal est disponible en Français, Anglais et Inuktitut et qu'il est gratuit.

Bande des Dénés de Hay River – Relations saines entre les jeunes et les parents



Le projet Valorisation et rétablissement des jeunes et des parents des Dénés de la réserve de Hay River vise à susciter des occasions pour les résidents et les membres de la bande de Hay River de retrouver leur autonomie perdue en raison de l'ouverture et de l'exploitation d'un pensionnat à Hay River de 1929 à 1939. Au cours de cette période, plusieurs des Aînés d'aujourd'hui ont fait l'expérience du pensionnat. De nos jours, plusieurs Dénés de la réserve de Hay River sont des descendants directs des victimes du pensionnat. Il y a eu d'autres répercussions pour la collectivité des Dénés dans la région qui affectent toujours les descendants.

L'économie de salaires et l'offre de services apparues avec le pensionnat a instauré un sentiment de dépendance chez certaines familles à l'égard de cet établissement. Certaines de ces familles ont abandonné l'économie traditionnelle pour offrir leurs services au pensionnat ou pour y travailler. On dit que les personnes qui dépendaient du pensionnat pour leur travail et pour offrir leurs services n'ont plus été en mesure de pourvoir aux besoins de leurs familles lorsque l'établissement a fermé ses portes en 1939. Le traumatisme subi serait semblable aux licenciements qui surviennent régulièrement de nos jours. Certaines de ces personnes sont revenues à l'économie traditionnelle, mais plusieurs ne l'ont pas fait et sont demeurées dépendantes de l'économie de salaires pour gagner leur vie. Comme il n'y avait pas d'emplois disponibles, les familles ont commencé à être dysfonctionnelles et à connaître plusieurs formes de toxicomanie. Ces personnes sont demeurées au sein de la collectivité et sont devenues des toxicomanes. Elles ont influencé d'autres personnes qui évoluaient dans l'économie traditionnelle en les introduisant aux toxicomanies. Cette situation et d'autres activités de nature abusive ont fait en sorte que les Dénés de Hay River sont devenus totalement dépendants à compter de 1970.

Le but du projet Valorisation et rétablissement des jeunes et des parents des Dénés de la réserve de Hay River est de développer le pouvoir personnel des jeunes et des parents afin que les jeunes soient en mesure de faire de bons choix de vie et se préparent à devenir de bons chefs de file.

Répondre aux besoins de la collectivité

Ce projet permet aux jeunes, aux parents et aux Aînés de la bande des Dénés de Hay River de régler des problèmes qui ont affecté la collectivité durant plusieurs années : depuis l'ouverture du pensionnat à Hay River et depuis que les enfants ont fréquenté les pensionnats dans les années 1960 et 1970. En s'attaquant aux problèmes des jeunes, la collectivité se prépare à mieux faire son entrée dans le nouveau millénaire. En ayant accès à des spécialistes en qui ils pourront avoir confiance pour leur guérison, avec qui ils se sentiront à l'aise et qui parleront leur langue, les participants au projet seront valorisés et acquerront un pouvoir personnel.

Le fait d'avoir des programmes de guérison conçus pour les participants au sein de la collectivité assure qu'on répond aux besoins et aux priorités de chaque participant. Le projet produira des cercles de guérison ou des groupes de soutien communautaire permanents et d'autres programmes de guérison. Ce qui est encore plus important, c'est que la guérison fondée sur la collectivité profitera à celle-ci grâce aux changements positifs qui s'opéreront chez les participants : la connaissance, les compétences et la possibilité de profiter sans contrainte des méthodes et des résultats de la formation et des démarches de guérison subséquentes. La guérison fondée sur la collectivité permet aussi aux participants d'être continuellement avec leurs familles et leurs amis qui seront les témoins des expériences et des effets immédiats qui découleront des programmes.

Cependant, la démarche de formation ne se fait pas uniquement dans les collectivités. Les programmes que l'on tient sur le territoire comportent des avantages stratégiques. En effet, ils donnent aux participants la possibilité de participer directement à des activités culturelles et traditionnelles des Dénés. Il est important que les participants recourent aux programmes d'immersion sur le territoire pour contester l'idée reçue que la terre est sans valeur. Les participants apprendront ce que cela signifie de vivre sur le territoire, de sortir et de se salir les mains.

À qui s'adresse le projet ?

Le projet Valorisation et rétablissement des jeunes et des parents des Dénés de la réserve de Hay River s'adressera aux résidents de Hay River et aux membres de la bande des Dénés de Hay River, à Hay River. Le programme s'adressera aux Dénés de la bande des Dénés de Hay River et s'attaquera aux séquelles des pensionnats en entreprenant la guérison de ceux et celles qui ont été affectés par leur expérience des pensionnats ainsi que de leurs descendants. Nous encourageons les autres Dénés qui peuvent se trouver dans le secteur de la réserve de Hay River et qui désirent participer au projet à le faire. La bande des Dénés de Hay River croit fermement qu'en mettant ces programmes et ces services sur pied, elle servira mieux les jeunes, les parents, les adultes et les Aînés de la réserve de Hay River.

Le projet Valorisation et rétablissement des jeunes et des parents des Dénés de la réserve de Hay River s'attaque aux problèmes des pensionnats reliés non seulement à ceux qui ont été affectés directement mais aussi à ceux qui subissent les effets transgénérationnels. Nous encourageons les participants à acquérir la confiance en leurs propres capacités, talents et forces de manière à acquérir une estime de soi suffisante pour poursuivre leur travail de guérison.





Les notions d'éthique, de pathologie, de croissance personnelle, d'actualisation du potentiel et des capacités mentales seront utilisées de façon active et concrète afin que les participants puissent atteindre l'autonomie nécessaire pour aller au-delà des séquelles psychologiques.

Les membres de la collectivité qui participent à ces programmes de guérison communautaires en profitent du fait qu'ils s'inscrivent dans une démarche de guérison guidée par des pairs connus, crédibles et dignes de confiance qui proviennent de la collectivité et qui, une fois le programme terminé, demeureront disponibles pour offrir leur soutien et leurs conseils.

DÉVELOPPEMENT ET RÉTABLISSEMENT DU RÔLE PARENTAL

Il est vital que les parents des jeunes participent aussi à ce projet. Les parents sont responsables en définitive du développement de leurs enfants et de combler leurs besoins. Cette responsabilité sera remise entre les mains des parents en leur offrant des ateliers de croissance parentale et personnelle et des programmes sur la culture et la tradition. Nous encourageons les parents à prendre la responsabilité de soutenir et de conseiller leurs enfants en matière d'éducation, d'emploi et de justice.

Durant le projet, la bande des Dénés de Hay River est tenue au courant de tous les développements par le moyen de rapports et de sa participation. Pour chaque programme relié au projet, il doit y avoir rédaction de rapports mensuels. De plus, chaque participant doit procéder à des évaluations fondées sur sa participation. Le coordonnateur supervise l'efficacité du programme pour les participants et leur participation en effectuant des examens au hasard des dossiers des participants et des clients.

ÉLABORATION DES PROGRAMMES POUR LES JEUNES

Le programme Valorisation des jeunes Dénés de la réserve de Hay River soutient et aide les jeunes en matière d'éducation, d'emploi et de justice. Les programmes de croissance et de guérison personnelles visent à insuffler le pouvoir personnel chez les jeunes pour qu'ils puissent faire de bons choix dans la vie. Lorsque les jeunes connaissent des problèmes dans ces domaines, nous les soutenons en les aidant à composer avec ces situations. Le soutien provient des parents chaque fois que c'est possible. Cependant, si les parents ne peuvent accorder ce soutien, les jeunes obtiennent celui du personnel du programme de la bande de Hay River. Les parents des jeunes seront encouragés à participer à la démarche. Cette démarche ne consiste pas à retirer la responsabilité aux parents, mais à la leur remettre.

Le programme donne aux jeunes les connaissances et les compétences nécessaires pour être fonctionnels dans le monde d'aujourd'hui. Ces connaissances et ces capacités leur permettent de susciter des occasions

dans leur vie qui ne s'offriraient pas autrement. Grâce au développement du pouvoir personnel, ils sont en mesure de faire de bons choix. La discipline inculquée leur permet d'affronter la vie sans crainte, d'en arriver à un mieux-être dans leur propre vie ainsi que de se soutenir les uns les autres lorsque vient le moment de faire de bons choix.

Les ateliers sur le rôle parental forment les parents à soutenir leurs enfants. Les parents acquièrent la connaissance et les compétences parentales qui leur permettent de s'attaquer à tout problème que leurs enfants peuvent connaître. Les parents acquièrent cette connaissance et ces compétences en participant aux ateliers sur le rôle parental et en s'occupant de leurs enfants dans la vie de tous les jours.

Les autres adultes de la collectivité appuient les parents et se soutiennent les uns les autres dans le développement des jeunes. Ils peuvent participer à tous les ateliers. Ils participent aussi aux programmes tenus sur le territoire et aux rassemblements communautaires. Ce sont des enseignants, des animateurs, des modèles de comportement spirituel et des guides culturels. Les adultes sont alors en mesure d'améliorer leurs aptitudes à recouvrer leurs rôles traditionnels qui ont été perdus en raison de l'oppression culturelle.

Les Aînés sont encore plus en mesure de jouer leur rôle d'enseignants et de conseillers culturels et en matière de traditions dans tous les aspects de la vie. Ils regagnent le respect des jeunes et sont plus à même de redevenir le centre de la collectivité. Leur participation comble l'écart générationnel qu'a produit l'introduction de nouveaux systèmes.

Notre but est de faire en sorte que la collectivité deviennent une véritable communauté où les familles s'entraident, où la connaissance traditionnelle et culturelle revivra et redeviendra une partie de la vie des Dénés. Notre but consiste à faire en sorte que les Dénés de la réserve de Hay River redeviennent autosuffisants et autonomes.

Nos activités

Notre projet consiste en une série d'activités qui visent l'exploitation des compétences et l'échange des connaissances. Ces activités sont de trois ordres : ateliers pour les parents et les jeunes, programmes tenus sur le territoire et rassemblements culturels.

Ateliers pour les parents et les jeunes

Notre série d'ateliers sur le rôle parental et sur la jeunesse est conçue pour développer les connaissances et les compétences et pour insuffler le pouvoir personnel chez les jeunes et les parents afin qu'ils puissent être en mesure de faire de bons choix et, dans le cas des parents, de soutenir et de conseiller leurs enfants.

Série d'ateliers sur le cycle de vie déné à l'attention des parents. Chacun de ces ateliers dure trois jours : gestation, enfance, puberté, relations, rôle parental, grands-parents / Aînés.

Autres ateliers (cinq jours chacun) : communication et résolution des différends, affirmation de soi, estime de soi et conscience de soi.

Dernière série (trois jours) : conscience de soi autochtone, modèles de comportement, maîtrise de la colère.

Une série additionnelle d'ateliers s'adresse particulièrement aux jeunes (trois jours chacun) : culture et spiritualité, organiser le soutien aux jeunes, arbre généalogique / fierté.

Programmes tenus sur le territoire

Camp de printemps. Une chasse printanière à l'oie à Buffalo Lake pour les jeunes et les parents. Un voyage de sept jours au moment où les oies reviennent pour l'été. Les familles ont la possibilité de chasser l'oie et de l'apprêter. Des programmes sont organisés pour les soirées qui permettent d'apprendre les valeurs et les croyances traditionnelles avec les Aînés et entre tous.

Camp de pêche pour les familles à environ 15 milles à l'est de Hay River, sur la rive sud de Tusho. Ce voyage de sept jours offre aux familles la possibilité de pêcher, de chasser et de cueillir des baies, de faire du poisson séché, de la viande séchée et d'autres aliments. Les jeunes ont l'occasion de visiter les filets, de chasser l'orignal, de poser des collets à lièvre et de ramasser du bois. Le soir, il y a des rassemblements pour apprendre les valeurs et les croyances traditionnelles et où les Aînés racontent des légendes.

Chasse à l'orignal à l'automne. Un voyage de sept jours à la fin de septembre durant lequel les familles ont la possibilité de participer à une chasse à l'orignal, d'éviscérer la bête abattue et de la transporter au camp de base. Les familles préparent aussi de la viande séchée en plus de gratter et d'écharner le cuir. Les familles ont aussi la possibilité de préparer des camps d'hiver pour le piégeage.

Rassemblements communautaires

Ces rassemblements ont lieu dans la réserve de Hay River en vue de valoriser les valeurs et les croyances culturelles et traditionnelles des Dénés.

Rassemblement printanier. Une fête et une danse au son du tambour en juin, qui est aussi le rassemblement communautaire annuel où se déroulent des activités politiques, spirituelles et traditionnelles et à laquelle participent les familles. Une cérémonie du feu annuelle pour remercier pour les provisions, les présents et la santé de l'année écoulée.

Rassemblement estival. Une fête avec danse au son des tambours en août.

Rassemblement automnal. Une fête avec danse au son des tambours en septembre.

Rassemblement hivernal. Une fête avec danse au son des tambours en janvier. •



Sommaire Compte rendu des réunions régionales Recommandations, commentaires et histoires tirés des réunions régionales de la FADG (2000-2001)

« Il faut transmettre aux communautés cette information au sujet du processus de financement de la FADG qui a été révisé. De plus, certaines concessions ont été faites. De réels changements doivent résulter des réunions régionales comme celle-ci. »
- Recommandation formulée à une réunion régionale, 1999.

Note : Le genre masculin est utilisé sans discrimination pour alléger le texte.

(Note de la rédaction : on peut obtenir auprès de la Fondation autochtone de guérison une copie complète de ce compte rendu).

INTRODUCTION

LEÇONS DE L'EXPÉRIENCE DÉGAGÉES DU COMPTE RENDU DES RÉUNIONS RÉGIONALES DE 1999

Le compte rendu des réunions régionales de 1999, comprenant le relevé des transcriptions et le procès-verbal des réunions, fait ressortir les points saillants des commentaires, des suggestions et des recommandations des participants.

Le Conseil d'administration a donné suite à la rétroaction obtenue lors des 4 réunions tenues en 1999; il a apporté certaines modifications au processus de financement, aux opérations de programme, à la stratégie de communication et à la structure organisationnelle de la FADG. Voici une brève description de la rétroaction obtenue ainsi que des mesures prises en fonction des suggestions des participants :

- De nombreux groupes du milieu communautaire et des petites collectivités nous ont indiqué que le formulaire de demande de financement était pour eux compliqué à remplir, trop complexe pour le type de projet qu'ils voulaient proposer. Comme mesure corrective, la FADG a élaboré un formulaire de demande de financement distinct et simplifié pour les projets de moins de 50 milles dollars.
- Beaucoup de personnes, de groupes, de communautés nous ont dit vouloir que les ressources allouées à la guérison soient distribuées plus équitablement dans l'ensemble du pays. À cette fin, tenant compte de la durée limitée du Fonds accordé à la FADG par le gouvernement, la Fondation a conçu et mis en application une nouvelle politique précisant que, dans le cas où un demandeur ou requérant a déjà obtenu du financement pour deux de ses projets et présente une nouvelle demande d'appui pour un autre projet, cette troisième demande de financement sera mise de côté jusqu'à ce que les propositions provenant d'autres communautés et organisations de la même région aient été prises en considération.
- En réponse aux préoccupations liées au fait que des données d'information identifiables (signalétiques) divulguées puissent être utilisées dans des cas de poursuite judiciaire, la FADG n'accordera aucun financement à des propositions relatives à des vidéos, à de la documentation écrite, ou à d'autres propositions qui dévoileraient l'identité des participants d'un programme de guérison ou d'autres personnes.
- Comme suite à la rétroaction portant sur les conditions de sûreté, de responsabilisation et de sagesse imposées en regard des montants très élevés alloués aux centres de guérison, la FADG a conçu et mis en application une démarche d'ensemble présentée en deux parties à l'intention des requérants qui soumettent une demande de financement pour un centre de guérison. Ce processus permettra également aux requérants dont le projet peut être considéré comme une proposition ordinaire et non pas comme celle d'un centre de guérison de bénéficier d'un processus d'examen plus court.
- Bon nombre de communautés nous ont dit que la limite financière (plafond) imposée pour un projet d'envergure était trop restreignante. La FADG a donc haussé le plafonnement du financement annuel à 150 000 milles dollars par projet, tout en créant un nouveau flux d'allocation de ressources pour les projets plus modestes (projets de moins de 50 milles \$).
- On nous a dit aux réunions que l'aide apportée par le personnel était nécessaire afin de dissiper les malentendus ayant trait au formulaire de demande de financement, de fournir du soutien et de seconder les efforts de consolidation des demandes de financement. La FADG a révisé le processus d'examen des propositions, a affecté le personnel nécessaire et a établi les structures requises afin d'être en mesure de fournir l'assistance demandée. De plus, la Fondation a augmenté le nombre d'employés dans deux principaux secteurs, l'examen des propositions et le soutien communautaire.

- De nombreux groupes et communautés nous ont indiqué que, dans le but d'effectuer une juste et équitable répartition des fonds, la FADG devait encourager et aider les groupes de la base/du milieu communautaire à développer leur capacité d'élaboration de proposition et les aider à se constituer un réseau avec des personnes ressources et des communautés pour qu'ils puissent se soutenir mutuellement. La FADG a donné suite à cette recommandation en engageant des coordonnateurs régionaux dont le rôle est d'aider les gens de la région à élaborer une proposition et à établir des réseaux et des partenariats en organisant des ateliers sur l'élaboration de proposition et des ateliers de réseautage dans l'ensemble des régions du pays.
- Suite aux préoccupations manifestées aux réunions régionales au sujet de la responsabilisation/reddition des comptes et de la viabilité des projets, la FADG a élaboré des indicateurs-clés pour suivre de près l'évolution des projets financés et pour les évaluer. Ces indicateurs-clés permettent également à la FADG d'évaluer la demande d'un requérant intéressé au financement pluriannuel.
- Les communautés nous ont demandé de leur donner la chance d'améliorer et de présenter de nouveau leur projet. La FADG a établi deux séries de dates limites par année, de telle sorte que les requérants ont une autre occasion de présenter une nouvelle demande sans avoir à attendre l'année suivante pour le faire.
- En outre, la FADG a révisé son processus d'examen des propositions afin de garder ouverte la voie de communication avec les requérants dont les demandes de financement ont besoin d'être révisées avant d'être envoyées à l'examen externe. Le but visé est d'accorder aux requérants désireux de réviser leur demande suffisamment de temps pour leur permettre de présenter une nouvelle demande à l'intérieur de la même période et de donner de l'information et du soutien à ceux dont la demande de financement a été refusée pour qu'ils puissent élaborer une meilleure proposition.
- La FADG a de plus encouragé les communautés et les groupes à présenter leur demande de financement en devançant la date limite s'ils le désirent, de telle sorte qu'ils puissent plus tôt insérer efficacement les commentaires/recommandations des examinateurs à leur proposition révisée.
- De nombreuses personnes, de nombreux groupes et communautés nous ont manifesté leur besoin d'obtenir de l'information sur les travaux/activités en matière de guérison, sur les projets, les réussites d'autres groupes et communautés partout au pays. À cette fin, la FADG a élaboré des principes de meilleures pratiques, a entrepris une recherche dont les résultats seront diffusés dans toutes les communautés et elle a amélioré sa stratégie de communication et d'information. Toutes les demandes ou questions d'information peuvent être adressées directement à la Fondation, soit au moyen de la ligne sans frais (ligne 800), du courriel ou de la poste régulière. Le site web régulièrement mis à jour présente des documents et de l'information portant sur toutes les activités de la Fondation. Quant au bulletin d'information, il est envoyé à un nombre toujours croissant de personnes et de communautés.
- Certaines personnes, groupes et communautés ont indiqué leur mécontentement concernant le taux d'approbation de propositions par la Fondation. Les efforts de la Fondation en matière de développement des capacités des communautés à élaborer des propositions, en matière d'établissement d'un processus permettant aux requérants d'échanger avec le personnel de la FADG et d'améliorer leur demande de financement grâce à cette assistance, ont eu pour résultat cette année un taux d'approbation de 50 %.

Réunions régionales Un dialogue ouvert, en face à face, révélant la mobilisation croissante pour la guérison du milieu communautaire autochtone.

Les réunions régionales s'avèrent l'un des moyens les plus efficaces pour la Fondation d'obtenir en face-à-face les réactions, commentaires, idées et recommandations des personnes survivantes autochtones, aussi bien des personnes que des groupes et des communautés, intéressés aux efforts en matière de guérison en général et, en particulier, en matière d'élaboration de projets de guérison.



La rétroaction obtenue aux réunions régionales a enrichi de données d'information additionnelles les nombreux commentaires qui nous étaient déjà parvenus par téléphone ou par courriel ou lors de discussions. Ces informations recueillies constituent un élan, une force motrice, motivant la FADG à accroître ses efforts pour améliorer constamment la qualité et l'efficacité de l'assistance qu'elle fournit aux survivants des pensionnats, à leur famille et à leur communauté. Comme résultat des nombreuses demandes de rencontres et de dialogues, le Conseil d'administration de la FADG a décidé d'accroître le nombre de réunions régionales pour l'année 2000 à 5 rencontres et il a ajouté 2 autres réunions au début de l'année 2001. Ce compte rendu fait ressortir les questions, les commentaires et les recommandations des participants à ces rencontres.

« En terminant, j'aimerais remercier toutes les personnes ici présentes à cette réunion ainsi que celles qui ont accompli un si bon travail et fourni tant d'efforts. J'aimerais vous exprimer ma reconnaissance pour votre participation et votre présence ici aujourd'hui, votre état d'esprit positif, le respect et la compréhension que vous avez manifestés ici aujourd'hui. » - Charles, Réunion régionale de Vancouver

Réunions régionales 2000-2001

- 28 septembre 2000, Iqaluit
- 12 octobre 2000, Winnipeg
- 26 octobre 2000, Vancouver
- 9 novembre 2000, Ottawa
- 23 novembre 2000, Moncton
- 26 janvier 2001, Yellowknife
- 30 janvier 2001, Whitehorse

Afin de réduire les coûts tout en donnant plus de possibilités au Conseil d'administration de continuer le dialogue en face à face demandé, il a été décidé que seulement certains membres du Conseil d'administration assisteraient à ces rencontres, y compris le membre du Conseil d'administration appartenant à la région visitée.

SOMMAIRE

En septembre, octobre et novembre 2000, les membres du Conseil d'administration de la Fondation autochtone de guérison se sont rassemblés dans cinq villes canadiennes pour engager un dialogue avec les Autochtones au sujet du processus de financement, pour distribuer le rapport annuel, pour mettre les participants au courant des projets financés et pour annoncer une nouvelle initiative.

La première réunion régionale s'est tenue à Iqaluit, T.N.-O., le 28 septembre 2000 à la salle des Cadets de l'Air, à la Légion royale canadienne. D'autres rencontres ont eu lieu à Winnipeg (le 20 octobre 2000 au Centre d'accueil pour les Indiens et les Métis), à Vancouver (le 26 octobre 2000 au Centre d'accueil pour les Autochtones de Vancouver) à Ottawa (le 9 novembre 2000 au Odawa Friendship Centre) et à Moncton (le 23 novembre 2000 au Delta Beauséjour).

Le Conseil d'administration a également décidé d'organiser deux réunions supplémentaires dans le Nord en janvier 2001 : à Yellowknife (le 26 janvier 2001 à la Légion royale canadienne) et à Whitehorse (le 30 janvier 2001 au Nakawataku Hall, Kwanlin Dunn First Nation). Les membres du Conseil d'administration ont tiré profit de cette possibilité de continuer le dialogue avec les personnes et les organisations autochtones. Ces échanges visent à recueillir les commentaires et les suggestions des participants que la Fondation prend par la suite en considération et intègre à la planification et à la mise en oeuvre de ses activités administratives et de ses activités de programmation.

Chacune de ces réunions a été articulée à partir d'un même ordre du jour, permettant aux membres du Conseil d'administration et du personnel de la Fondation à la fois de s'acquitter de leurs obligations de rendre compte de leurs activités et d'écouter les Aînés, les personnes survivantes, leurs descendants et les communautés, de même que les représentants des organisations du milieu communautaire et des dirigeants communautaires.

Ordre du jour – Communication d'informations

Georges Erasmus, président du Conseil d'administration de la FADG, a commencé chaque réunion en faisant un bref rappel de la mission de la Fondation et une mise à jour sur les activités de financement; il a aussi présenté les membres du Conseil d'administration présents à la réunion. Suivant la présentation personnelle de chaque directeur et de chaque directrice, Georges Erasmus, conjointement avec Mike DeGagné, directeur administratif de la Fondation, a donné un aperçu général du rapport annuel de la FADG, particulièrement en ce qui a trait aux points suivants :

- Mise sur pied de la Fondation autochtone de guérison
- Mandat de la Fondation et obligations qui découlent de l'accord de financement
- Dates limites/calendrier pour la présentation des propositions et les thèmes liés aux différents secteurs du premier cycle de financement, etc.
- Processus d'évaluation/d'examen des propositions
- Résultat du premier cycle de financement en ce qui a trait au nombre de propositions reçues à chaque date limite/date de présentation des propositions

- Nombre total de propositions acceptées/approuvées
- Nombre de demandes d'assistance pour la préparation/soutien à l'élaboration de propositions et montant des subventions distribuées
- Rétroaction reçue à l'égard du guide de programme
- Activités de consultation et de communication.

M. DeGagné a présenté les membres du personnel de la FADG présents à chaque réunion et Ernie Daniels, directeur des Finances, a présenté et expliqué les rapports/bilans financiers de la Fondation.

Par la suite, Georges Erasmus a invité les participants à poser des questions. Le texte complet des questions et réponses est fourni dans les sommaires de chaque réunion régionale faisant partie de ce rapport.

Mike DeGagné, directeur administratif, a fait un tour d'horizon des nouvelles initiatives ayant une incidence sur les prochains cycles de financement. Il a informé les participants des révisions apportées au Guide de programme et au processus d'examen des propositions par suite de la rétroaction obtenue des survivants, des communautés et des membres du Conseil d'administration au cours du premier cycle de financement. Voici les nouvelles initiatives qui ont été mentionnées :

- Un processus plus interactif au moyen duquel le personnel d'Ottawa et les coordonnateurs régionaux aideront et encourageront les communautés à élaborer des propositions plus efficaces
- Une démarche distincte et simplifiée pour les projets qui veulent faire une demande de financement de moins de 50 milles \$
- Un processus d'examen simplifié
- Recrutement et embauche de personnes dans l'ensemble du pays pour aider les communautés qui ont présenté peu de propositions jusqu'à maintenant, c.-à-d. région du Nord. Une personne parlant Inuktitut donnera des ateliers sur l'élaboration d'une proposition.
- Un processus en 2 étapes pour la demande de financement à l'intention des centres de guérison
- Limitations de financement/d'allocation de fonds pour assurer une répartition juste et équitable des ressources affectées à la guérison dans l'ensemble du pays
- Restrictions applicables à la divulgation de données d'information signalétiques (rendant les personnes ou les organisations identifiables)
- Hausse du plafond de financement
- Renouvellement de l'entente de financement
- Mandat de la Fondation
- Assistance accrue pour le Nord

POSSIBILITÉ DE FOURNIR DES COMMENTAIRES/UNE RÉTROACTION

En plus de la période allouée aux questions sur les bilans/rapports financiers de la Fondation, les participants ont eu à chaque réunion régionale plusieurs occasions de fournir des commentaires.

Le texte complet de ces échanges, articulés autour de thèmes communs, fait partie du sommaire de chaque réunion régionale inclus dans ce rapport.

QUESTIONS ET DISCUSSIONS SUR DES PROBLÉMATIQUES/THÈMES COMMUNS

Pour chaque réunion régionale, le compte rendu des discussions et des périodes questions/réponses de la matinée et de l'après-midi est présenté en regroupant les interventions autour de thèmes communs :

- Mandat de la Fondation
- Questions liées à la langue
- Problèmes liés à la responsabilisation/obligation de rendre compte et à la transparence
- Sujets touchant le Conseil d'administration
- Problèmes liés à l'acceptation/approbation ou au refus des propositions
- Problèmes administratifs (financiers, dotation, etc.)
- Critères de financement
- Questions concernant la demande de financement
- Problématique du financement
- Aspects touchant l'entente de contribution
- Répartition juste et équitable des fonds
- Problèmes de communication
- Partage d'information/établissement de liens/de partenariats
- Agents du soutien communautaire
- Processus d'examen des propositions
- Questions liées aux personnes survivantes
- Questions se rapportant au suivi, à l'évaluation et aux modalités liées à l'obligation de rendre compte

En plus de poser des questions et de fournir des commentaires/de la rétroaction, de nombreux participants ont eu la possibilité de raconter leur histoire personnelle et de faire des recommandations. Ces histoires et ces recommandations sont rapportées à la fin du présent compte rendu des réunions régionales.





RÉUNION RÉGIONALE À IQALUIT

Date: le 28 septembre 2000

Durée : 9 h à 17 h

Endroit : Salle des Cadets de l'Air, Légion royale canadienne

Nombre de participants : 20+

Membres du Conseil d'administration présents : Georges Erasmus, Simona Arnatsiaq, Angus Cockney. Aînée : Annie Nattaq.

Membres du personnel présents : Mike DeGagné, directeur administratif, Al Gabriel, directeur des communications, Rae Ratslef, secrétaire adjointe du Conseil d'administration, Frank Hope, agent du soutien communautaire.

SUGGESTIONS/RECOMMANDATIONS

L'éloignement de notre territoire a pour effet d'ajouter d'autres barrières et d'autres difficultés à l'accès aux ressources et au financement alloués à la promotion et à la facilitation du mieux-être et de la guérison. Par exemple,

- Les groupes de revendication ou d'intervention qui pourraient appuyer les initiatives et les projets sont souvent localisés à proximité des centres nationaux;
- Les personnes compétentes qui pourraient aider à élaborer les aspects financiers et techniques des propositions sont plutôt rares dans les petites collectivités;
- Les possibilités d'obtenir des ressources financières et les sources de financement, généralement diffusées à grande échelle dans les principaux centres, peuvent n'être connues que longtemps après, alors que les nouvelles parviennent à rejoindre plus tard les régions éloignées.

Voici ce que j'aimerais suggérer à la Fondation dans le but d'éliminer ces barrières et d'accroître son efficacité dans le cadre de la facilitation de démarches de guérison durables :

- avoir des membres inuits au sein du personnel des opérations de l'administration centrale;
- avoir des représentants de la FADG dans autant de communautés inuites que vous pouvez, les recruter au sein de la population locale et les former;
- établir un partenariat avec le NTI afin d'avoir accès à certains de ses organismes comme le Conseil du développement social du Nunavut.

J'aimerais également apporter un autre commentaire/suggestion concernant le processus d'examen des propositions et le processus de présentation des propositions de la Fondation. Ces démarches sont trop complexes. Je recommande que les formulaires de demande/présentation de propositions et que le processus d'examen soient simplifiés; que les formulaires, les démarches de présentation de propositions soient davantage influencés par les Inuits ainsi que le processus d'examen et la structure organisationnelle de la FADG.

Dans le Nord, il faut plus de communication. Les gens ne connaissent pas la FADG.

RÉUNION RÉGIONALE À WINNIPEG

Date : le 12 octobre 2000

Horaire : 9 h à 16 h

Durée : Centre d'accueil pour les Indiens et les Métis

Nombre de participants : 120 +

Membres du Conseil d'administration présents : Georges Erasmus, Ken Courchene, Carrielynn Lamouche. Aîné : Laurence Houle.

Membres du personnel de la FADG présents : Mike DeGagné, directeur administratif, Ernie Daniels, directeur des Finances, Giselle Robelin, coordonnatrice des communications, Rae Ratslef, secrétaire adjointe du Conseil d'administration, Diane Roussin, agente de soutien communautaire

SUGGESTIONS/RECOMMANDATIONS

Le cédérom doit être amélioré, perfectionné, parce que les utilisateurs ont été bloqués en l'utilisant, des personnes qui ne savent pas comment cet outil d'aide technologique fonctionne. Nous avons été très frustrés en utilisant ce cédérom. Nous avons dû retrancher certaines parties et raccourcir notre présentation en cours de démarche. Le cédérom doit être amélioré.

J'aimerais recommander que la FADG règle la question liée à la langue. Toutes les langues sont importantes et doivent être protégées. Je crois qu'il est très important de prendre ce critère en considération pour l'obtention de financement de propositions/examen de propositions.

Si vous pensez qu'il y a des problèmes au sujet d'une proposition, communiquez avec les requérants/demandeurs pour en discuter avec eux.

Depuis le début de nos activités dans le domaine, notre principale préoccupation est qu'il n'y a pas d'agents de liaison communautaire et pas suffisamment de soutien par les pairs et de services d'aiguillage. La FADG devrait étudier ces aspects – établir des liens entre les gens/constituer des réseaux.

Est-ce que la FADG envoie des commentaires (un retour d'information) sur les rapports trimestriels?

Étant donné que je travaille seul la plupart du temps, c'est parfois frustrant de n'avoir personne avec qui échanger – même si j'ai l'occasion assez souvent de parler aux autres membres du personnel. Si je pouvais rencontrer des gens, partager avec eux des histoires et pouvoir bénéficier de leur soutien, ce serait très utile. Si la FADG pouvait planifier des rencontres comme celle-ci afin de rassembler les responsables de projets financés, ces échanges pourraient tous nous aider à mieux réussir.

RÉUNION RÉGIONALE À VANCOUVER

Date : le 26 octobre 2000

Durée : 9 h à 17 h

Endroit : Centre d'accueil autochtone de Vancouver

Nombre de participants : 260+

Membres du Conseil d'administration présents : Georges Erasmus, Carrielynn Lamouche, Bill Lightbown. Aînées : Dorris Peters (Aînée faisant partie du Conseil d'administration), Theresa Jeffries.

Membres du personnel de la FADG présents : Mike DeGagné, directeur administratif, Ernie Daniels, directeur des Finances, Giselle Robelin, coordonnatrice des communications, Daryle Gardepy, agent financier, Pauline McCrimmon, agente de soutien communautaire, Rae Ratslef, secrétaire adjointe du Conseil d'administration

SUGGESTIONS/RECOMMANDATIONS

J'ai entendu dire que notre nouveau chef est en train de constituer un fonds en fiducie pour ses enfants en utilisant le financement qui a été accordé. Il faut qu'on s'occupe de nos gens. Bien des aspects problématiques doivent être examinés très attentivement.

J'aimerais que la FADG étudie toutes les dimensions de l'aide à apporter aux gens qui veulent poursuivre une démarche de guérison.

Je crois qu'on a besoin de centres de guérison.

Les problèmes liés aux effets des pensionnats doivent être prioritaires – en tête de liste pour toutes nos Nations.

Les problèmes liés aux effets des pensionnats ont affligés toutes les bandes de l'Amérique du Nord. D'autres bandes peuvent bénéficier de la tenue de réunions régionales comme celle-ci pour rechercher des idées et commenter sur ce qui est efficace et sur ce qui ne fonctionne pas bien. On trouverait bien des solutions si on s'asseyait ensemble pour échanger des idées, l'objectif étant pour toutes les bandes de tirer profit de ce processus. On doit pouvoir discuter/échanger des idées dans un forum comme celui-ci sur une base périodique/annuelle.

RÉUNION RÉGIONALE À OTTAWA

Date : le 9 novembre 2000

Durée : 9 h à 17 h

Endroit : Odawa Friendship Centre

Nombre de participants : 230+

Membres du Conseil d'administration présents : Georges Erasmus, Garnet Angecone, Richard Kistabish, Charles Weaselhead, Aînée : Irene Lindsay.

Membre du personnel de la FADG présents : Mike DeGagné, directeur administratif, Ernie Daniels, directeur des Finances, Giselle Robelin, coordonnatrice des communications, Wanda Gabriel, agente de soutien communautaire, Rae Ratslef, secrétaire adjointe du Conseil d'administration.

SUGGESTIONS/RECOMMANDATIONS

Concernant l'évaluation – si vous allouez des fonds à un groupe communautaire – évaluez afin de vous assurer que tous les membres de la communauté sont satisfaits et que les sommes sont utilisées avec discernement, efficacement – ne vous informez pas uniquement auprès des gens qui ont obtenu le financement, mais aussi auprès des membres de la communauté.





Nous croyons que les ressources allouées à l'établissement de réseaux doivent provenir de la FADG. Réservez une somme et faites un appel de recommandations auprès des régions pour organiser des réunions axées sur la constitution de réseaux. Je ne pense pas que vous auriez à réduire les fonds alloués aux projets communautaires pour faciliter ce genre de réunions.

Une des raisons qui expliquent pourquoi ma proposition a été acceptée, c'est que j'ai eu la possibilité de rencontrer en face à face des gens qui pouvaient m'aider tout au long de l'élaboration de la proposition. Dans le milieu communautaire (à l'échelon local), les personnes ont besoin d'assistance pour l'élaboration de leur proposition et d'aide individuelle (de rencontres en face à face).

Je pense que le plus bel accueil que j'aie jamais reçu, c'est celui du personnel de la FADG. Il y a bon nombre de programmes, de modèles/personnalités influentes, etc. La FADG devrait étudier la possibilité de présenter un modèle de communauté en santé qui rétablit son équilibre avec succès et retrouve son harmonie.

Nous aimerions pouvoir compter sur un réseau permettant aux gens de se rassembler régulièrement afin de s'attaquer à leurs problèmes, d'établir des rapports/de créer des liens. Ce réseau pourrait servir de mécanisme de soutien pour les responsables de projets qui ont à faire face à des situations problématiques.

Nous payons beaucoup de dépenses des consultants du sud; il serait très utile pour nous de compter sur « une ligne directe » avec les autres projets.

Le nombre de femmes au sein du Conseil d'administration doit être proportionnel au pourcentage des femmes dans la population.

Le processus de demande de financement est non-équitable et abusif. Nous nous faisons concurrence alors que la démarche devrait plutôt reposer sur la réponse aux besoins. Certaines communautés n'ont personne pour élaborer leur proposition. Il faut donc que la FADG revoie cette question.

J'aimerais demander à la FADG de réexaminer au complet le processus de financement. Il est très pénible et décevant pour les communautés, les organisations et les personnes de faire face au rejet de leur proposition. On se sent diminué, non digne de confiance. C'est une expérience traumatisante. Le processus est abusif et il exclut des gens. Il faut plutôt viser à répondre aux besoins de tout le monde au lieu de s'attarder aux formules et aux chiffres, etc. Cette démarche de la Fondation est cause de déception/de souffrances pour nos gens.

Nous sommes très loin de la FADG; pour nous l'accès à votre organisation est nul. Je vous demande de venir dans notre communauté, d'évaluer nos besoins et de nous aider à entreprendre la démarche de guérison.

La Fondation devrait avoir un programme destiné aux enfants des parents disparus.

RÉUNION RÉGIONALE À MONCTON

Date : le 23 novembre 2000
Durée : 9 h à 17 h
Endroit : Delta Beauséjour
Nombre de participants : 30+

Membres du Conseil d'administration présents : Georges Erasmus, Susan Hare, Viola Robinson. Aînée : Margaret Labilloy.

Membres du personnel de la FADG présents : Mike DeGagné, directeur administratif, Ernie Daniels, directeur des Finances, Wayne K. Spear, coordonnateur des communications, Caroline Garon, chargée des activités de contrôle, Kevin Barlow, agent de soutien communautaire, Rae Ratslef, secrétaire adjointe du Conseil d'administration

SUGGESTIONS/RECOMMANDATIONS

On devrait considérer les personnes survivantes et non pas la communauté comme entité.

La façon de procéder pour présenter les propositions, c'est de centrer l'attention sur les survivants. Il faut se concentrer sur les problèmes des survivants; par conséquent, je peux comprendre pourquoi les gens peuvent jeter ou faire retomber le blâme sur eux. Pour avoir accès au financement, il faut réunir 6 ou 7 de nos survivants même s'ils ne sont pas nécessairement prêts. On ne peut pas obtenir de fonds sans procéder ainsi; cette façon de faire contribue à créer un sentiment défavorable, de blâme, envers les survivants. Vous pourriez peut-être faire une mise en garde dans votre processus de demande de financement indiquant que les survivants ne doivent pas être blâmés pour le rejet de la proposition. Je comprends pour quelle raison les survivants peuvent se sentir blâmés. On ne peut certainement pas faire endosser par les survivants toute la responsabilité des problèmes qui affligent la communauté.

Si le projet répond aux besoins de 15% des survivants, c'est bon, mais ce faisant, est-ce que la FADG obtient le meilleur rendement possible en fonction des fonds. Des chances égales devraient être accordées à toutes les personnes parmi nous qui sommes partis des institutions de l'Église en ramassant comme d'habitude notre baluchon. Il faudrait donc nous accorder une plus grande importance ou sinon une importance égale à celle accordée aux autres.

Est-ce possible pour les personnes de différents milieux communautaires (localités) de se réunir et de s'entraider dans l'élaboration de propositions? Nous avons l'expérience de la rédaction de propositions et nous pouvons aider d'autres personnes. L'agent faisant partie de votre personnel pourrait assurer la coordination et offrir des services d'aiguillage aux gens.

RÉUNION RÉGIONALE À YELLOWKNIFE

Date : le 26 janvier 2001
Durée : 9 h à 17 h
Endroit : Légion royale canadienne
Nombre de participants : 30+

Membres du Conseil d'administration présents : Richard Kistabish, vice-président, Simona Arnatsiaq, Angus Cockney. Aîné : Georges Blondin.

Membres du personnel de la FADG présents : Mike DeGagné, directeur administratif, Ernie Daniels, directeur des Finances, Giselle Robelin, coordonnatrice des communications, Frank Hope, agent de soutien communautaire, Rae Ratslef, secrétaire adjointe du Conseil d'administration.

SUGGESTIONS/RECOMMANDATIONS

Pour que les personnes se décident à parler des abus physiques et sexuels qu'elles ont subis, il faudra beaucoup de temps. Dans les régions du Sud, les personnes ont depuis de nombreuses années reçu de l'aide dans la poursuite de leur démarche de guérison grâce aux Aînés, aux programmes, etc. Par contre, dans le Nord, on a accès à des ressources, mais c'est très difficile de s'ouvrir le cœur et de s'attaquer aux problèmes, d'amorcer une démarche de guérison. On a besoin de plus de temps; 10 ans, ce ne sera pas suffisant. Il faudra des générations pour corriger la situation.

Je recommande qu'on autorise dans chaque région au moins une réunion par année.

RÉUNION RÉGIONALE À WHITEHORSE

Date : le 30 janvier 2001
Durée : 9 h à 17 h
Endroit : Nakawataku Hall, Kwanlin Dun First Nation
Nombre de participants : 100+

Membres du Conseil d'administration présents : Richard Kistabish, vice-président, Rose-Marie Blair-Smith, Angus Cockney. Aînée : Ida Calmegane.

Membres du personnel de la FADG présents : Mike DeGagné, directeur administratif, Ernie Daniels, directeur des Finances, Wayne K. Spear, coordonnateur des communications, Frank Hope, agent de soutien communautaire, Rae Ratslef, secrétaire adjointe du Conseil d'administration.

SUGGESTIONS/RECOMMANDATIONS

Est-ce qu'on planifie en matière d'assurance-responsabilité pour les organisations un régime global d'assurance offert aux projets financés afin d'en diminuer le coût? (Il semble y avoir bien du recoupement dans le cas des assurances requises pour les projets.)

Nous avons besoin de recevoir des nouvelles de la FADG et vous avez besoin d'en recevoir de nous.

Nous aimerions demander à la FADG de faire preuve de patience à notre égard. Il faut du temps pour démarrer un programme, partir de zéro, et arriver à le faire fonctionner à plein temps.

Une de nos préoccupations, c'était que la FADG ne nous permettait d'embaucher un cuisinier qu'à compter de janvier 2001. Par conséquent, il a dû faire de nombreuses heures supplémentaires pour que la cuisine soit prête à temps. Dans le cas où tout est à faire pour démarrer une organisation, il faut suffisamment de temps pour se préparer avant l'ouverture.





Nous avons été invités à présenter une proposition relative à la deuxième année du projet. La lettre envoyée par la FADG était datée du 4 janvier 2001; nous l'avons reçue le 17 janvier et la date limite de la présentation de la demande était le 26 janvier. Dans les régions du Nord, l'information nous parvient bien après les dates d'échéance, les dates limites, et il arrive souvent qu'on rate les occasions.

Comme Société, nous n'avons pas de fonds secrets, ni de caisse noire. Nous ne pouvons donc pas emprunter d'autres programmes pour payer nos comptes. Le financement du programme s'est terminé le 31 et depuis, nous n'avons plus d'argent. Il reste environ 6\$ à notre compte en banque. Le montant de 10% de versement différé constitue un problème pour les sociétés – le dépôt direct aidera à accélérer le processus.

Mon seul message aux membres du Conseil d'administration est de visiter les sites communautaires, de suivre de près les projets, d'en avoir le portrait réel, de se laisser imprégner par leurs impressions et d'apprendre ainsi ce que les Premières nations s'efforcent d'accomplir. •



Citations recueillies

« Il semble que plusieurs d'entre nous avons vécu deux vies. Or, toute notre douleur n'apparaît pas à la surface. »

« Je crois que la Fondation autochtone de guérison a un rôle majeur à jouer et que nous, les gens de Nunavut, pouvons en tirer parti. À titre de président de NTI, j'aimerais travailler avec votre organisation pour élaborer et maintenir des processus de guérison durables. »

« Il faut voir dans nos enfants les leaders de demain et, avec cela en tête, il nous faut aider les enfants ayant passé par les pensionnats à assumer leurs problèmes parce que même s'ils ont perdu leurs parents lorsqu'ils étaient très jeunes, ils ne sont pas les seuls affectés par cette situation. Cela a aussi affecté leurs enfants. L'amour venant des parents n'a pas changé mais les séquelles sur les enfants des pensionnats et les membres de leur famille sont énormes. »

« J'ai survécu aux pensionnats et à l'abus sexuel dans ma famille, pendant plusieurs générations à cause des pensionnats. J'ai pris l'initiative de ma propre guérison parce que ne peux pas aider la collectivité tant et aussi longtemps que je ne me suis pas aidé moi-même. »

« À titre d'adulte, on peut dire ce que l'on a besoin de dire. Que nous ayons l'aide ou pas de la Fondation autochtone de guérison, il nous faut aider nos enfants maintenant et faire quelque chose au niveau de la collectivité. L'aide extérieure peut ne pas se concrétiser, alors il faut sortir et agir dans la collectivité et encourager le processus de guérison. »

« Nous devons retrouver notre langue, notre culture et mettre fin au sentiment de honte. Je veux être la voix des femmes et des enfants dans ma collectivité. Je veux que les femmes et les enfants se lèvent et par-

lent des abus — c'est thérapeutique. Je veux que tous les Autochtones soient réunis par une seule voix. Les rêves de notre peuple peuvent se réaliser si nous croyons en nous-mêmes. »

« Je n'ai même pas d'arbre généalogique. Je trouve que j'ai tellement peu de tout — la langue, la culture. Toutefois, ce petit peu fait de moi un homme fier. Donc, la langue est la base de toute nationalité sur terre. »

« Nous avons un avenir. J'aimerais que la Fondation autochtone de guérison examine tout ce que comporte la mission d'aider les gens à guérir. »

« Sur la côte Ouest, lorsque nous sommes aux prises avec la souffrance, nous nous tournons vers les Anciens pour être guidés et, pour certains d'entre nous, ils sont nos thérapeutes. Je voulais simplement partager et dire merci à ces personnes assises là-bas et grâce auxquelles nos parents ont pu parler entre eux parce c'est ça que la Fondation autochtone de guérison a fait pour nous. »

« Je vis mon propre processus de guérison. Ça fait neuf ans que je n'ai pas pris d'alcool et maintenant je suis capable d'admettre certaines choses dans ma vie dont je ne suis pas fier et passer à autre chose. Il faut faire des petits pas lorsque nous travaillons à quelque chose d'aussi délicat que la guérison. La guérison est ma plus grande priorité. J'encourage toutes les personnes ici présentes à continuer à se battre pour leur propre collectivité. »

« Je parle encore ma langue même s'ils ont essayé de me l'enlever. Je veux que la Fondation autochtone de guérison prenne conscience de comment ce premier stade de guérison fait peur. Je veux mentionner comment je suis fier de faire partie de la guérison dans les trois collectivités qui se sont réunies dans ma Nation dans un but de guérison. »

« J'aimerais saluer nos Anciens qui ont survécu aux pensionnats et je voudrais souligner le travail des personnes faisant partie de la Fondation autochtone de guérison car c'est la première fois que je vois tout le monde s'entendre. J'aimerais saluer tous les gens ici présents et ma famille. »

« Je suis heureux d'être ici. Ma collectivité est passée par différents stages de questionnement au sujet de la façon dont la Fondation autochtone de guérison accepte les projets. Nous demandons l'avis des gens de la collectivité. Parfois, il y a des conflits de personnalité qui émergent à la suite du processus de consultation mais nous poussons de l'avant parce que nous savons que ça fait 500 ans qu'ils essaient d'éteindre ce que nous sommes. »

Aujourd'hui, les peuples autochtones doivent rebâtir notre société. L'honnêteté, l'humilité, le partage et la force sont des valeurs qui nous ont été transmises par les Anciens. Je suis un apprenti grand-père. »

« Il ne faut pas oublier que nous travaillons avec des êtres humains. Il ne faut jamais perdre cela de vue. Je sens le respect, beaucoup de respect. Si je devais remettre un prix pour le respect, je le donnerais à la Fondation autochtone de guérison parce qu'ils sont très humains et respectueux. Le processus de guérison nous permet de connaître nos qualités personnelles. »

Citations recueillies (suite de la page ...)

« Il y a beaucoup d'enseignements portant sur la guérison. Nous avons sept talents - chaque talent a une signification et une direction. »

« Aujourd'hui, j'aime ma vie – c'est difficile mais c'est une bonne sensation quand je me lève le matin et que je n'ai plus à penser à la douleur vécue dans les pensionnats. J'essaie de ne pas demander trop de force et je demande l'équilibre afin que les autres puissent suivre mon exemple. Tout ce que je peux être c'est un messenger par mes chansons, mes prières et mes enseignements. L'important, à mon avis, c'est comment tu utilises ton cœur. C'est une des choses les plus importantes qui nous ait été donnée. »

« J'apprécie le travail de la Fondation autochtone de guérison. C'est beaucoup d'argent à gérer et beaucoup de personnes à satisfaire et ce n'est pas une tâche facile. Merci. »

« Aujourd'hui c'est une bonne journée parce que nous sommes encore ici pour parler de notre histoire, de ce qui est arrivé, et nous sommes ici avec des personnes qui nous aiment et nous offrent du soutien. Bien sûr, ce n'est pas parfait, mais la Fondation est juste et l'argent ira pour aider les survivants. C'est notre engagement en tant que survivants, c'est la raison pourquoi on nous appelle des survivants. Nous allons surmonter la tempête pour venir ici et aider nos enfants, nos familles et nos collectivités. »

« Il y a longtemps, avant la problématique des pensionnats, un Ancien m'a dit de retourner dans ma collectivité car un géant y dormait et que je devais le réveiller gentiment. Je pensais qu'il voulait parler des Anciens mais quand le problème des pensionnats a fait surface, j'ai tout de suite compris ce dont il parlait. Il a dit que quand la vérité serait révélée, elle se propagerait dans le monde entier. »

« Il y a toutes sortes de guérison et niveaux de guérison. Nous avons demandé aux Anciens d'aller aux rencontres et ils ont été tout simplement formidables. Je pense que de bonnes choses sont en train de se produire. »

« Les Indiens, c'est vendeur

»

Sérieux malaise dans le traitement médiatique des affaires autochtones

Paul Cauchon

Les journalistes partagent un sérieux malaise devant leur propre traitement des « affaires autochtones », les Amérindiens n'en peuvent plus d'entendre parler d'eux comme d'un « problème », et le Protecteur du citoyen, Daniel Jacoby, déclare même qu'on retrouve dans certains éditoriaux de la presse québécoise des propos qui s'apparentent à de la propagande haineuse contre les autochtones.

C'est ce qui ressort d'un débat public tenu hier midi par la FPJQ (Fédération professionnelle des journalistes du Québec) sur le traitement des affaires autochtones par les médias québécois.

Une centaine de personnes, en majorité des journalistes, y sont venus exprimer leur malaise, avec un panel formé de trois leaders autochtones et de trois journalistes s'occupant de ces questions, animé par M. Jacoby.

« On nous ridiculise sur la place publique »

La discussion a souvent donné lieu à une collection d'erreurs de fait ou d'interprétation lues ou entendues dans les médias québécois.

« On nous ridiculise sur la place publique, on monte la population contre nous », lance Konrad Sioui, de la Commission d'enquête sur les affaires autochtones, qui a voulu livrer quelques statistiques pour briser les images trop souvent véhiculées sur les autochtones « vivant grasement » dans les réserves.

Des journalistes ont également fait état de reportages « plus positifs » qui étaient jugés moins intéressants par les directions de leurs médias respectifs.

« Quand on stigmatisait la contrebande de cigarettes, explique Alexander Norris de *The Gazette*, on ne s'attardait jamais à dire qu'il y avait beaucoup de Blancs dans la contrebande ». Alexander Norris a également mis en parallèle les manchettes sur quelques Mohawks qui ne payaient pas leur compte d'électricité, et « un petit article que j'ai vu dans *Le Journal de Montréal*, qui signalait que plus de 400 000 Québécois n'avaient pas payé leur compte ».

« Les indiens, c'est vendeur, mais pas n'importe quel sujet », ajoute Isabelle Maréchal, de Radio-Canada, en racontant qu'un projet de reportage sur un centre de femmes dans la communauté mohawk avait été jugé peu intéressant par ses patrons. Traitement médiatique orienté selon des impératifs commerciaux, manque de préparation, méconnaissance de la vie réelle des autochtones, « criminalisation » des informations portant sur les autochtones, bref le portrait n'était pas très reluisant. Et les critiques les plus virulentes ont été émises envers les lignes ouvertes.

« Quand on a des (Jean-Luc) Mongrain, des (Gilles) Proulx qui mangent de l'Indien de 6 h 30 le matin à minuit, qui se payent la traite en se montant des cotes d'écoute, on est scandalisés », lance Konrad Sioui.

Pour Alexander Norris, Gilles Proulx (à Radiomutuel) est « un cas de propagande haineuse qui justifierait l'intervention du CRTC ».

L'éditeur d'un journal mohawk, Ken Deer, a d'ailleurs ajouté que « si Gilles Proulx disait la même chose sur les Juifs, vous imaginez-vous que ça passerait comme ça ? »

De façon générale, Bruno Bisson de *La Presse* a résumé l'état du débat en déclarant que les journalistes sont aussi désarmés que les autochtones face au traitement médiatique. « Nous cherchons des points de contact, des pistes de solution », dit-il.

Il a d'ailleurs partiellement expliqué le malaise actuel par le choc entre deux nationalismes, celui des Québécois fran-

cophones et celui des populations autochtones. « Depuis la crise d'Oka, dit-il, on a vu le sentiment anti-indien monter graduellement pour atteindre un point où ça devient du racisme. À cause du choc des nationalismes, les préjugés déjà présents dans la population sont devenus de nature politique, et ça c'est dangereux. La couverture autochtone doit être complètement réorientée. »

Matthew Coon-Come, grand chef du Grand Conseil des Cris, a plaidé pour une meilleure compréhension des enjeux, en déplorant les articles de *L'Actualité* sur la bataille de son peuple contre les projets hydro-électriques. « Les journalistes devraient faire un effort pour comprendre la complexité de nos structures et de nos traditions, dit-il. Les journalistes devraient avoir comme rôle de briser les barrières, d'instruire, d'éduquer. »

Le débat a laissé place aussi à quelques critiques envers les autochtones, quoique personne n'ait parlé de la difficulté à pénétrer dans certaines réserves. Konrad Sioui a admis « qu'il nous faut avoir plus de rigueur dans nos propos. Et nous avons laissé des gens s'infiltrer parmi nous, il faut s'en occuper. » M. Coon-Come a déploré que la plupart des autochtones ne puissent pas communiquer directement avec les Québécois en français, et il a convenu que les arguments des opposants aux projets d'Hydro-Québec pouvaient faire preuve d'exagération. Bruno Bisson a remarqué qu'il manquait une « sérieuse structure de communication chez les autochtones », pour que les médias puissent établir de meilleurs contacts.

Et Isabelle Maréchal a critiqué les déclarations « incendiaires » du chef mohawk Jerry Peltier. « Des déclarations qui n'aident pas les autochtones », dit-elle.

Mme Maréchal a élargi le débat en se disant d'avis que le traitement des affaires autochtones souffrait du même mal que l'ensemble du traitement journalistique. « On fait du journalisme Lucky Luke : il faut rapporter plus vite que son ombre » dit-elle. •

CHANGE OF ADDRESS FORM

The following form will help us to ensure that, if you move, *Healing Words* will continue to be mailed to you without interruption. Please clip this form and mail to:

Healing Words
C/O Aboriginal Healing Foundation
Suite 801 - 75 Albert Street
Ottawa, Ontario K1P 5E7

Name:

Old Address:

New Address:

Do you have any comments or suggestions for *Healing Words*? Please attach them and we will publish them in our newsletter.